LA TABLE RONDE

NOVEMBRE 1948

SOMMAIRE

GRAHAM GREENE :
Routes sans lois (I) 1797

FRANÇOIS MAURIAC :
Lettre 1824

THIERRY MAULNIER :
La mystification dirigée 1833

JAMES HOGG :
Confession du Pécheur justifié (*fin*) 1846

GEORGES SIMENON :
Le Costume 1864

Maurice Barrès
par JEAN COCTEAU 1883

Les Silex de Juva
par JEAN PAULHAN 1885

CHRONIQUES

LECTURES

ALBERT-MARIE SCHMIDT :
Valéry l'encyclopédiste 1890

AIMÉ PATRI :
Sur la question juive 1894

CLAUDE ELSEN :
Homo eroticus 1903

GILBERT SIGAUX :
Le sens du Grand Schisme 1910

FERNAND LEMOINE :
Littérature sportive 1912

CLAUDE MAURIAC :
Brèves rencontres 1914

SPECTACLES

ROBERT KANTERS :
Pour une Troisième Force 1921

JEAN DESTERNES :
Orson Welles 1925

PROMENADES

JEAN-YVES CHEVALLIER :
Offres d'emploi 1930

LOUIS PERCHE :
Échantillons 1937

GILBERT CESBRON :
La civilisation de plexiglass.................... 1939

★

FRANÇOIS NICARD :
Les lignes du mois 1943

DISCUSSIONS OUVERTES

ANDRÉ CHASTEL :
Humilité de la critique 1951

★

CURZIO MALAPARTE :
Du côté de chez Proust 1956

ROUTES SANS LOIS

PROLOGUE

I. — Les anarchistes.

Je devais avoir dans les treize ans. Sinon, pourquoi serais-je allé me promener, furtivement, la nuit, sur la pelouse réservée au jeu de croquet? J'entendais derrière moi le lapin qui remuait dans sa cabane en mâchonnant de l'herbe. Un vaste édifice, troué de petites fenêtres, et rappelant Keble College, limitait la pelouse. C'était l'école. Des bâtiments du fond, situés au delà de la cour carrée, arrivait une musique assourdie : samedi soir, l'orchestre de l'école jouait du Mendelssohn. J'étais seul dans l'ombre, en proie à une mélancolie délectable.

Cet endroit précis marquait la frontière de deux pays limitrophes. Lorsqu'on était sur la pelouse, sur le croquet ou le tennis, dans les taillis de framboisiers, ou la serre, on ne perdait jamais de vue (car ils dominaient le paysage) les grands bâtiments carrés de l'époque victorienne, construits en brique de couleur criarde; ils prenaient des airs de gratte-ciel, au milieu de cette campagne verdoyante où fleurissaient les arbres fruitiers et où broutaient les lapins. Je n'avançais qu'avec une grande prudence : la frontière frôlait le gravier de l'allée. De la fenêtre de ma mère, de cette chambre où elle avait mis au monde, au bruit des récréations d'écoliers et de la cloche réglementaire, le plus jeune d'entre nous, le regard plongeait dans la cour,

où se dressaient le grand réfectoire, la chapelle et les classes. En poussant une porte tendue de reps vert qui s'ouvrait sur un couloir près du bureau de mon père, on pénétrait dans un second couloir trompeusement identique, mais où l'on se trouvait en terre étrangère. Un vague relent d'iode y flottait, émanant du bureau de l'économe et mêlé à l'odeur des serviettes de toilette humides qui pendaient dans les vestiaires, et à celle de l'encre qu'on retrouvait partout. Vous n'aviez qu'à fermer la porte derrière vous et le monde, changeant d'odeur, sentait les livres, les fruits et l'eau de Cologne.

On était citoyen des deux pays à la fois. Le samedi et le dimanche après-midi d'un côté de la porte de reps vert, le reste de la semaine de l'autre côté. Comment la vie sur une frontière serait-elle autrement qu'agitée? On se sent tiré à hue et à dia par des liens d'amour et des liens de haine. Car la haine, en ce qu'elle exige la soumission, lie avec autant de force que l'amour. Dans le pays des gratte-ciels, des escaliers de pierre et des cloches fêlées dont le carillon s'éveillait de bonne heure, on se sentait entouré de peur, de haine, d'une sorte d'absence de lois... des cruautés horribles y étaient pratiquées sans une hésitation, on y rencontrait pour la première fois des êtres adultes ou adolescents qui transportaient avec eux l'essence même du mal. Il y avait Collifax qui torturait à l'aide de pointes de compas, M. Cranden, dont le sinistre menton était triple, la robe universitaire poussiéreuse, et qui vivait en proie à une sorte de sensualité démoniaque; ensuite, la perversité quittait ces sommets pour descendre jusqu'à Parlow, au pupitre rempli de minuscules photographies... publicité pour photos d'art. L'enfer vous entourait dès votre petite enfance.

Là, régnaient l'horreur et la fascination. On leur échappait subrepticement, une heure à la fois : trompant la vigilance des fonctionnaires, on s'arrêtait de l'autre côté de la frontière pour regarder derrière soi — on aurait dû être en train d'écouter du Mendelssohn, mais, au lieu de cela, on écoutait le lapin brouter nerveusement près des arceaux de croquet. C'était une heure d'évasion, c'était aussi une heure de

prière. On avait intensément conscience de la présence de Dieu, le temps suspendait son cours, des phrases de musique passaient sur l'air; n'importe quoi pouvait se produire, avant qu'il ne devînt nécessaire de retourner dans la foule, de l'autre côté de la frontière. Rien n'était impossible nulle part, la foi était presque assez puissante pour soulever des montagnes... Les grands bâtiments chancelaient dans l'obscurité.

Et c'est ainsi que vint la foi — sans contours définis, ni dogmes — rien que, au milieu d'une pelouse à croquet, une présence étroitement en rapport avec la brutalité, la cruauté, la corruption du pays voisin. L'on se mit à croire au ciel, parce que l'on croyait à l'enfer, mais pendant longtemps, seul l'enfer apparut sous forme d'images précises: cloisons de pitchpin dans des dortoirs où jamais tout le monde n'était endormi en même temps; cabinets d'aisance sans serrures : « Ici, en raison du grand nombre de damnés, les prisonniers sont entassés les uns sur les autres dans leur effroyable prison »; promenades en rang, deux par deux, sur les routes de banlieue : pas de solitude, nulle part, jamais. L'Église Anglicane ne saurait présenter de symboles aussi précis pour évoquer le Ciel : elle n'a qu'un grand aigle de bronze, un morceau d'orgue à l'entrée et à la sortie de l'office : « Seigneur, que ta Bénédiction Nous Escorte », la tranquille pelouse du jeu de croquet où l'on n'a pas la permission de se promener, le lapin, la musique lointaine.

C'étaient là des symboles primitifs; la vie les modifia dans la suite; au milieu d'une ville de province, l'hiver, dans le tramway qui passait devant l'Hôtel Gothique, le cinéma-palace, l'immeuble noir de suie du journal où l'on travaillait la nuit, en croisant l'unique prostituée professionnelle qui tentait d'activer la circulation de son sang sous sa peau bleue et poudrée, l'on commença lentement, péniblement, involontairement à peupler le ciel. La Mère de Dieu remplaça l'aigle de bronze : l'on se mit à concevoir vaguement les terrifiants mystères de l'amour qui se meut à travers un monde ravagé — le Curé d'Ars absolvant secrètement toute la corruption d'une province, Péguy lançant un défi à Dieu pour la cause des damnés. Cela

demeurait comme une chose dont l'on associe l'idée avec la souffrance, la violence, le mal, « tous les tourments et les supplices », écrit Rilke, « pratiqués sur les échafauds, dans les chambres de torture, les maisons de fous, les amphithéâtres, sous les ponts à la fin de l'automne... »

Sous les ponts : je pense à un grand pont métallique près de la gare, dans le pays de mon enfance, — grincements qui se prolongent en vous, longues et vibrantes ondes sonores dans les plaques d'acier lorsque les trains passent au-dessus de votre tête; les nourrices poussaient les voitures d'enfant près du château en ruines, le long des cressonnières, vers le communal, en passant devant l'entrée privée, barricadée de volets, que les seigneurs du lieu n'employaient plus depuis une génération. C'était déjà à cette époque un endroit sans lois : je le sentais obscurément : personne n'y était vraiment responsable de personne. Il ne restait que quelques murs du château que Chaucer avait aidé à ériger; la demeure seigneuriale avait été vendue à des politiciens. Je me rappelle les petits asiles pour indigents, au bord du canal, baraques basses où certain jour un homme était entré en courant comme un possédé — (j'étais avec ma gouvernante) — quelque chose semblait l'avoir mis en fureur : il allait se couper la gorge avec un couteau, s'il pouvait échapper à ses voisins, « parce qu'il n'avait au monde ni espoir, ni Dieu ».

Il y a peu de temps, je suis retourné dans cette petite ville — c'était un dimanche soir et toutes les cloches carillonnaient; de petits groupes de jeunes gens rôdaient autour des feux de circulation, tandis que les servantes irlandaises se glissaient furtivement dehors, par les entrées de service, dans la nuit tombante. Elles étaient « Romaines » mais se montraient impertinentes envers le curé lorsqu'il les rencontrait dans la grand'rue, loin de la petite église catholique trop neuve qui s'élevait dans une des rues faites de villas de brique dominant la vallée. On ne pouvait tenir ces filles enfermées la nuit. Elles revenaient à l'heure des laitiers, en auto avec des inconnus. Les garçons aux cheveux pommadés et parfumés, mâchonnant des cigarettes, les accueillaient sous les feux de circulation avec

une indifférence bourrue. Il y a tellement de poissons dans la mer... l'expérience sexuelle leur était venue trop tôt et trop facilement.

Un garçon de vingt ans et une fille de quinze furent trouvés décapités sur la ligne de chemin de fer. Ils s'y étaient couchés, côte à côte, le cou sur le rail. Elle attendait un bébé... son second. Le premier était né lorsqu'elle avait treize ans, et quoique ce fait ne fût jamais mentionné à l'enquête, ses parents ne purent établir clairement la responsabilité... partagée par quatorze garçons. Le coroner (1) avança que rien ne pouvait justifier un verdict de « démence temporaire », raison qui n'était invoquée que lorsque la souffrance physique ou la détresse morale avait été intense. Mais dans ce cas... « Le seul mobile qu'on pût suggérer », dit-il, « était que la fillette était enceinte. Il semblait que dans sa situation, elle eût atteint le point où le courage lui avait complètement fait défaut. »

Un juré demanda : « Le père et la mère de la jeune fille lui ont-ils fait beaucoup de reproches à la nouvelle qu'elle allait être mère une seconde fois?

LE PÈRE. — Non, nous lui en avons parlé très calmement.

UN JURÉ. — Vos observations ne lui firent donc aucun effet?

LE PÈRE. — Si. Elle a baissé la tête et s'est mise à pleurer.

Je m'en allai vers ma maison d'autrefois, en descendant la grand-rue banale, mal éclairée, entre les bureaux de ventes d'immeubles, les deux cinémas, les cafés; on voyait encore de faibles vestiges de l'antique bourg où se tenait un marché — il y avait dans l'église un casque de croisé. Les individus sont façonnés par les lieux, pensai-je; j'appelais cet endroit mon pays, un attendrissement montait dans le soir d'hiver : il n'avait pas de véritable racine. Une fumée ondulant dans le ciel derrière le café Tudor, montrait que le train de 20 h. 52 était en gare. On ne peut pas vivre dans un endroit comme celui-ci — c'est quelque part où l'on rentre pour souper et dormir, par le train de 18 h. 50 ou celui de 19 h. 25. Des gens y avaient vécu jadis, et ils

(1) *Coroner :* officier civil chargé d'instruire, assisté d'un jury, en cas de mort violente ou subite.

étaient morts les pieds en croix pour montrer qu'ils revenaient de la Croisade, mais à présent... Des visages jaunissants apparaissaient à la devanture du photographe, à travers la vitre Élizabéthaine divisée en petits losanges. — La vitre était authentique, mais c'était difficile à croire, à cause du café Tudor en face. J'avisai une figure de connaissance, dans un groupe de noces, mais la photo datait de dix ans — il y avait quelque chose de *démodé* (1) dans son gilet. Avec un train pour Londres toutes les heures, l'on n'avait guère de raison de se faire photographier ici — sauf bien entendu pour un passeport et rapidement. Ma foi, le mois prochain, peut-être... Mexico... et pourquoi Mexico? Espérais-je vraiment découvrir là-bas ce que je n'avais pas trouvé ici? « Mais quoi, l'enfer est ici-même », dit Méphistophélès à Faust, « et nous n'en sommes pas sortis ».

Le journal du soir rapportait une déposition faite par une femme à la police : « Je suis descendue. Oh, j'avais une drôle de sensation. J'ai vu le couteau à pain. Je l'ai aiguisé et j'ai pensé que si seulement j'en avais la force, je pourrais le faire entrer d'un seul coup. Je suis remontée. Mon mari était étendu sur le dos. J'ai écarté les couvertures et en tenant le couteau à deux mains, je me suis assurée que j'allais frapper au bon endroit. Je ne sais pas, mais il m'a semblé que quelqu'un faisait descendre mes mains d'un coup de maillet. Le couteau a pénétré aussi facilement que si son corps était pourri. Il s'est redressé sur le lit et a crié : hi... hi... hi ».

Il m'a semblé que quelqu'un... ceci rappelle l'invisible compagnon à qui, sur l'Everest, Smythe offrit de la nourriture et cette marche harassante, dans les régions antarctiques où les compagnons de Shackleton, à la limite de leurs forces, trouvaient toujours, en se comptant, un homme dont ils ne pouvaient expliquer la présence.

Au Syndicat d'initiative, on vendait un jeu appelé *Monopole*, composé d'une image collée sur un carton, de

(1) En français dans le texte.

dés et de petits jetons. Ce jeu était à la mode dans le pays : on y donnait des soirées de « monopole ». « L'intérêt de posséder une propriété, disait la règle du jeu, est de faire payer un loyer aux adversaires qui s'y arrêtent. Les loyers augmentent considérablement, lorsqu'on a construit des maisons et des hôtels... Les joueurs qui tombent sur un terrain non bâti peuvent faire un emprunt à la banque, sinon la propriété est vendue au plus offrant... Les joueurs tombent parfois dans la prison. »

Dans une sordide petite boutique étaient exposés de vieux numéros de *London Life*, vendus d'occasion, des articles sur les talons hauts, les corsets, les cheveux longs. Et puis, se dressaient les grands édifices, la chapelle, l'Hôtel de Ville. Certains n'existaient pas de mon temps. De ce côté de la frontière, les gens ne cessent pas de bâtir : l'on part, l'on revient, il y a quelque chose de nouveau : *London Life*, le Café Tudor, et les petites servantes irlandaises qui donnent des rendez-vous dans les fossés. Sur le flanc des collines — lieux de promenade pour le dimanche après-midi — les hêtres mouraient dans un flamboiement de couleurs; les petites corbeilles que la National Trust avait installées pour recevoir les vieux papiers, faisaient un effet gentiment propret; et dans l'auberge, la T. S. F. jouait sans arrêt. Vous ne pouviez y échapper : accompagnant votre potage un récit dramatisé de la bataille de Mons, pour le rôti, un service religieux dans un temple méthodiste. Quatre manchots, dînant à la même table, avaient disposé leurs chaises de manière que leurs bras fussent placés commodément, sans se heurter.

Le matin, une épaisse brume pesait sur les collines Chiltern. Des écriteaux, marquant l'emplacement de lots de terrains avantageux, ruisselaient sur l'herbe courte et des squelettes de herses gisaient dans le chaume mouillé. Avec une visibilité bouchée à cinquante mètres, vous ne pouvez avoir ni le sentiment du monde, ni celui d'existences simultanées; tout objet se limite à lui-même comme une image dont le sens est confidentiel et symbolique, la solitude de Metroland. La porte de l'Auberge de la Charrue tintait chaque fois qu'on la poussait; on entendait se

choquer les billes d'ivoire et un spectateur déclarer : « C'est comme ça qu'on fait à Margate, à la Couronne... » Le cœur de l'Angleterre, à coups de plus en plus sourds de billes de billard, battait jusqu'à son extrême limite orientale. Dans un petit jardin, devant une villa rouge, une jeune fille agenouillée sur le sol mouillé sciait les branches d'un arbrisseau; elle avait une expression à la fois humiliée et hypocrite; la scie gémissait dans le bois humide et une voix irritée de femme appelait : Judy, Judy! tandis qu'un chien aboyait dans les basses-cours de la ferme voisine. Une cigarette se consumait dans un cendrier, sans que personne ne fût en vue, près d'une petite porte cramoisie où se lisaient les mots « Ker Even ».

La ferme où l'on élevait des terriers écossais se dressait à la crête de la colline. Les chiens ne devaient jamais y avoir la paix : des femmes à l'allure masculine, vêtues de tweeds, armées de gros peignes d'acier passaient et repassaient à grands pas devant les chenils. On lisait sur un écriteau « Thé Mazawattee ». Des bungalows étaient à louer. Au milieu du bois de hêtres, une maison toute neuve portait l'affiche « A vendre ». Elle avait été construite fièrement, pour durer, comme si elle représentait quelque chose, ne fût-ce que l'orgueil du possesseur. Mais elle n'avait été habitée qu'un mois : les communs, les bois environnants n'en étaient séparés que par un grillage précaire. Son propriétaire s'était marié en décembre et avait divorcé en août. Les époux n'avaient connu là qu'une saison de chaque espèce sauf l'automne, et ni l'un ni l'autre n'avaient eu le désir d'y vivre ensuite. Un homme de peine balayait les feuilles de hêtre dans les allées — livrant à la forêt un combat de vaincu tout en se lamentant sur tant de choses à l'abandon.

— Quatre couches de peinture dans toutes les pièces... J'allais faire un bassin par là-bas, dans le creux... dans un mois, j'aurais eu terminé le potager.

Quelques arpents de terre, une demeure enviable tant que le mariage dure, le sol qui ne demande ni service ni amour, pas de responsabilité envers l'enfant couchée sur les rails... « L'intérêt de posséder une propriété... »

2. — LA FOI.

En juillet 1926, le Père Miguel Pro débarqua à Veracruz. Il avait vingt-cinq ans et c'était un Jésuite. Il rentrait dans sa patrie après un séjour dans un séminaire étranger, un peu comme Campion lorsque, ayant quitté Douai, il regagna l'Angleterre. Nous savons comment il était habillé un an et demi plus tard, quand on l'amena dans la cour de la prison pour le fusiller et sans doute portait-il, au moment où il débarqua, ce même déguisement (qui correspondait au pourpoint et aux chausses de Campion) : un complet noir, un col mou et une cravate, un chandail de couleurs vives. La plupart des prêtres portent le costume civil avec une sorte de gêne, mais Pro était un bon acteur.

Il eut besoin de ce talent. Moins de deux mois après le débarquement de Pro, le Président Calles avait déclenché la plus féroce des persécutions religieuses qu'on eût vue nulle part depuis le règne d'Élizabeth. Les églises furent fermées, la messe dut être célébrée secrètement, dans les maisons particulières, administrer les sacrements était un délit grave. Néanmoins, Pro faisait communier environ trois cents personnes par jour, on se confessait dans l'ombre, à l'abri de maisons en construction, il dirigeait des retraites dans des garages. Mainte et mainte fois, Pro échappa aux agents de police en civil. Une fois, ils le surprirent à l'entrée d'une maison où ils le soupçonnaient de célébrer la messe. Il se fit passer pour un officier de police, montra un insigne fantaisiste, remarqua tout haut : « Il se passe là-dedans un micmac vraiment louche », entra dans la maison, et ressortit portant sa soutane sous le bras. Suivi par des détectives, alors qu'il sortait d'une maison catholique et n'ayant que cinquante mètres d'avance, il disparut complètement à leur vue, à un tournant, et le seul homme qu'ils purent rattraper était un amoureux avec sa bonne amie. Les prisons s'emplissaient, des prêtres étaient fusillés, et cependant trois premiers vendredis de suite, Pro donna la communion respectivement à neuf cents, treize cents et quinze cents personnes.

Ils s'emparèrent de lui, naturellement, à la fin (ils

l'avaient arrêté une fois déjà, mais l'avaient relâché sans savoir qui il était). Cette fois, ils ne s'étaient pas trompés, à moins qu'ils n'eussent commis justement la plus grave erreur possible. Quelqu'un avait lancé une bombe sur la voiture d'Obregon dans le Parc de Chapultepec — on l'avait lancée d'une autre voiture. Depuis, la complicité du gouvernement a été établie par des témoins. Tous ceux qui participèrent à l'attaque s'échappèrent, sauf leur chauffeur qui fut tué d'un coup de feu. Un jeune Indien appelé Tirado qui passait dans la rue fut arrêté alors qu'il s'enfuyait, effrayé par l'explosion. Il fut torturé sans résultat : il s'obstina à se dire innocent. La police s'abattit sur les gens qui lui faisaient le plus peur : Pro et ses deux frères, Humberto et Roberto, ainsi que Luis Segovia Vilchis, jeune ingénieur et meneur catholique. On ne recueillit aucun témoignage, ils ne comparurent devant aucun tribunal. L'Ambassadeur des États-Unis jugea que son intervention ferait plus de mal que de bien et partit le lendemain faire un voyage en pullmann, accompagné du Président et de l'humoriste Will Rogers. Un ambassadeur Sud-Américain intervint; il obtint un sursis — qui arriva trop tard pour sauver les condamnés, et seul Roberto échappa. Pro fut photographié par le photographe officiel, en train de prier pour ses ennemis près du mur criblé de balles, puis en train de recevoir le coup de grâce; les photographies furent envoyées à la presse — en témoignage de la fermeté du Gouvernement — mais quelques semaines plus tard, les posséder était devenu une infraction à la loi, entraînant une sévère pénalité, parce qu'elles exerçaient une influence que Calles n'avait pas prévue.

Car le Mexique demeura catholique : seule, la classe gouvernante — politiciens et *pistoleros* — étaient anticatholiques. C'était une guerre — ils en convenaient — dont l'enjeu était l'âme de l'Indien, une guerre dans laquelle ils avaient à leur disposition une armée se composant en majeure partie d'Indiens attirés par la paie d'un dollar par jour. (Les individus qui composaient l'armée étaient eux aussi catholiques, mais il est très facile de maintenir un soldat tout à fait inculte dans l'ignorance de ce qu'il fait).

Au moment où je partis pour le Mexique, Calles avait disparu depuis quelques années, Cardenas — son rival — l'avait conduit en exil par la voie des airs. Les lois antireligieuses étaient encore en vigueur sauf dans un seul État : celui de San Luis Potosi, mais la pression exercée par la population catholique commençait de se faire sentir. On autorisa les églises — devenues propriété d'état — à ouvrir dans la plupart des provinces, en exceptant les centaines qui avaient été transformées en cinémas, sièges de journaux, ou garages. Des prêtres, dont le nombre fut calculé selon l'importance de la population, reçurent des gouverneurs de provinces l'autorisation de célébrer le culte. La proportion était rarement plus généreuse que celle d'un prêtre pour dix mille habitants, mais la loi, particulièrement dans le District Fédéral de la Ville de Mexico, était appliquée mollement. Dans certaines autres provinces, les persécutions se poursuivirent. A Vera Cruz, les églises restèrent fermées jusqu'au jour où les paysans se soulevèrent au début de 1937 parce qu'un enfant avait été tué, à Orizaba. Dans l'état de Tabasco, province tropicale où règnent le fleuve, les marécages, les bananeraies, on pensait que toutes les églises avaient été détruites par le dictateur local, Garrido Canabal, avant sa fuite à Costa-Rica : il ne restait plus un seul prêtre dans cette province. Dans l'État de Chiapas, aucune église ne s'ouvrait pour la messe, l'évêque était en exil, l'on n'avait que de très rares nouvelles de cette région montagneuse, peu fréquentée, où la seule ligne de chemin de fer suit la côte jusqu'au Guatemala. Nulle part, les prêtres n'étaient autorisés à ouvrir des écoles. Les programmes d'éducation étaient partout établis par le Gouvernement, suivant de poussiéreux principes rationalistes — un matérialisme du XIXe siècle, rappelant le souvenir de Herbert Spencer, de la Bibliothèque des Penseurs, des jaquettes d'alpaga, et des boutiques de libraires qui bordent Ludgate Hill...

3. —

Les lapins circulaient au milieu des arceaux de croquet, une horloge sonna : Dieu était présent, il interviendrait

peut-être avant la fin de la musique. Au bout de la pelouse, les grands bâtiments de brique se détachaient sur le ciel et montaient comme les hôtels des États-Unis qu'on aperçoit du Mexique, tout proches des étoiles, de l'autre côté du pont international.

NOTE DE L'AUTEUR

Les pages qui vont suivre contiennent des impressions personnelles sur une région déterminée du Mexique, à une époque précise, le printemps de 1938. *Le temps a donné tort à l'auteur, du moins en ce qui concerne l'une de ses conclusions : l'apathie religieuse était plus apparente que réelle dans la province de Tabasco. L'auteur en avait quitté depuis moins d'un mois la capitale, Villahermosa, que les paysans tentaient de dresser un autel dans une église en ruines. Ceci fut suivi d'une effusion de sang et d'un appel au Gouvernement fédéral, dont la conséquence fut que l'évêque de Tabasco reçut l'autorisation de rentrer dans son diocèse, comme premier évêque résident depuis quatorze années. Reste l'état de Chiapas...*

NOTE A LA SECONDE ÉDITION

Huit ans ont passé depuis que ce livre fut écrit, et sans doute semblera-t-il aujourd'hui que l'auteur s'y est trop étendu sur une situation religieuse soumise à des fluctuations, tandis qu'il a négligé d'autres aspects plus permanents de la vie mexicaine. Son excuse est d'avoir reçu comme mission d'écrire un livre sur la situation religieuse et non sur les chants populaires, l'architecture ou la peinture de Ribera. Les lecteurs que la chose intéresse trouveront dans ces notes de voyage la source de mon roman : La Puissance et la Gloire.

LA FRONTIÈRE

SUR L'AUTRE RIVE.

La frontière... c'est beaucoup plus qu'un bureau de douanes, avec un officier qui vise les passeports et un autre armé d'un revolver. Au delà de cette ligne, tout va changer : la vie ne sera plus jamais exactement la même, une fois que votre passeport aura été timbré et que vous vous

trouverez, frappé de mutisme, au milieu des changeurs d'argent. Le voyageur en quête de paysages s'attend à des montagnes vierges, à des forêts mystérieuses; le sentimental croit que, de l'autre côté de la frontière, les femmes seront plus belles et plus faciles que celles de son propre pays; l'homme malheureux imagine que cet enfer-là du moins est différent; celui qui poursuit le suicide espère y trouver la mort qui lui échappe. L'atmosphère de la frontière... c'est comme un recommencement; quelque chose qui ressemble à une bonne confession (de courts moments de bonheur suspendus entre le péché et le péché). Quand les gens meurent sur la frontière, c'est ce qu'on appelle : « Une heureuse mort. »

A Laredo, les baraques des changeurs formaient toute une rue en pente qui dégringolait jusqu'au pont international et qui de l'autre côté, au Mexique, exactement semblables, en un peu plus sordide, remontaient la pente. Qui pousse un touriste à choisir tel changeur plutôt que tel autre? Le même prix s'inscrivait à la craie sur chaque éventaire jusqu'au bord du fleuve lent et d'un jaune brun — 3 pesos 50 pour un dollar, 3 pesos 50 pour un dollar —. Le voyageur regarde-t-il les visages?... Ceux-ci aussi sont uniformes : des figures de métis.

J'avais imaginé un flot ininterrompu de voitures de tourisme venues d'Amérique de ce côté-ci et passant au Mexique de l'autre, mais il n'y en avait pas une seule. La vie semblait être arrêtée comme un amas de vieilles boîtes de conserves et de vieilles chaussures contre une digue : vous-même faisiez partie de l'apport des décombres. A San Antonio quelqu'un m'avait dit que je trouverais sûrement une voiture allant vers le Sud; près de la tête de pont, un agent confirma l'information : un Mexicain allait arriver de San Antonio (« dans une superbe voiture allemande ») et il me donnerait pour quelques dollars une place jusqu'à Mexico. J'attendis pendant des heures et naturellement ne vis rien venir. Je crois que ce Mexicain n'a jamais existé, bien que je me demande quelle raison ils pouvaient avoir pour me garder de leur côté du fleuve puisqu'ils ne tiraient de moi nul argent.

Toutes les demi-heures, j'allais en me promenant jusqu'au bord du fleuve et je regardais le Mexique; c'était la réplique exacte de l'endroit où j'étais bloqué — je voyais les baraques des changeurs alignées sur la montée, dans la chaleur lourde, et près de la tête de pont une masse de gens : l'envasement de la digue se produisait aussi de leur côté. Je les imaginais très bien là-bas, en train de dire : « Il y a un Mexicain qui fait la route de Monterey à New-York dans une superbe voiture allemande. Il vous donnera une place pour quelques dollars. » Et des gens comme moi attendaient sur l'autre rive, les yeux fixés, au delà du fleuve, sur les baraques des changeurs, et ils pensaient : les États-Unis sont là, comptant sur l'arrivée d'un voyageur qui n'existait pas. J'avais l'impression de me regarder dans une glace.

Là-bas — me disais-je — se trouvent Chichen, Itzà, Mitla et Palenque — les énormes pierres tombales de l'histoire, le Mexique des archéologues; pour la joie du touriste, il y a des *serapes* (1), des grands chapeaux et l'argenterie de Taxco; pour l'historien, les reliques de Cortès et des Conquistadores; pour le critique d'art, les fresques de Rivera et d'Orozco; et l'homme d'affaires y est attendu par les puits de pétrole de Tampico, les mines d'argent de Pachuca, les champs de caféiers de Chiapas et les plantations de bananes de Tabasco; pour le prêtre, la prison; pour le politicien, une balle de revolver. Le bruit courait partout qu'on pouvait y acheter beaucoup de marchandises pour un dollar.

Je remontai jusqu'à la plaza et fis l'emplette d'un journal. C'était mon jour de malchance. Ce journal était fait par les étudiants de grandes écoles, (rédacteur en chef amateur, journalistes amateurs); ses colonnes fourmillaient des potins de la ville et de ce qu'on racontait autour du collège. L'impatience, la violence révolutionnaire de garçons et de filles jeunes? Que non! Les principales découvertes de la jeunesse sont souvent les platitudes de l'âge mûr. Genève...

(1) Morceau d'étoffe de couleur vive, percé d'un trou au milieu, que portent les Mexicains, manteau pendant le jour, couverture la nuit.

la démocratie... Les fronts populaires... La menace du Fascisme... On aurait pu tout aussi bien se trouver dans l'Albert Hall. Quant aux nouvelles du Mexique, il y en avait moins que dans un journal de New-York. A New-York, le bruit courait de batailles livrées près de la frontière, en face de Brownsville, — un homme appelé le Général Rodriguez avait organisé les fermiers mécontents dont les Lois Agraires avaient donné les terres aux Indiens, et il en avait formé un corps fasciste appelé les Chemises d'Or. Les journaux de New-York avaient envoyé des correspondants spéciaux : l'un d'eux avait pris un taxi de Brownsville à Matamoros et retour, et il avait raconté qu'il n'avait pas vu de batailles, mais beaucoup de mécontentement. On imaginait la rude et sérieuse figure regardant par sa lorgnette le mécontentement régner sur la plaine desséchée. Quelqu'un m'avait raconté à New-York que le Général Rodriguez avait massé sur la frontière du Texas quarante mille hommes bien entraînés. Si je ne voyais pas Rodriguez, je n'aurais rien vu.

On prend l'habitude des déceptions au Mexique : une ville paraît belle le soir et puis, en plein jour, sa pourriture suinte, une route se termine dans le vide, un muletier vous manque de parole, le grand homme dont vous faites la connaissance est frappé d'un étrange mutisme, et quand vous arrivez devant des ruines gigantesques, vous êtes si fatigué que vous ne les voyez pas. Il en fut de même pour Rodriguez : il se réduisit à rien.

J'avais passé la soirée précédente à San Antonio ; c'est au Texas, et le Texas me semblait appartenir déjà moitié au Mexique, moitié à Will Rogers. Dans le compartiment, en venant de la Nouvelle Orléans, un Texien avait parlé sans arrêt avec la voix de Will Rogers, son grasseyement commercial et sa sagesse satisfaite de petite ville. Pendant toute la nuit, il avait déversé des proverbes chargés de fausse bonté et de vérités premières — une philosophie de la Metro-Goldwin. Un autre qui venait du Nouveau-Mexique et arborait une chemise exotique, couverte de pois rouges sous un visage inquiétant de métis lui répondait, sans que l'un ou l'autre fît attention aux paroles de son interlocu-

teur; toute la nuit, sautant du coq à l'âne, ils bavardèrent en vidant leurs flacons de poche.

La plaine brune et convexe s'étendait à droite et à gauche du train, et le pétrole flambait à l'horizon comme les brasiers du sacrifice sur une pyramide, tandis que le Nouveau Monde et le Vieux Monde bavardaient dans le train. C'est en réalité la seule chose que vous apporte un voyage : la conversation. L'acte de voyager entraîne tant de fatigues et de désillusions que les gens éprouvent le besoin de s'épancher, dans les compartiments de chemin de fer, près du feu, sur le pont d'un paquebot, et dans les jardins d'hiver des hôtels, les jours de pluie. Il faut qu'ils passent le temps d'une façon ou d'une autre, et ils ne peuvent le passer qu'en compagnie d'eux-mêmes. Semblables aux personnages de Tchekov, ils n'ont pas de réserves profondes. Vous apprenez leurs secrets les plus intimes. Il s'en dégage l'impression d'un monde peuplé d'excentriques, aux professions étranges, un monde d'une stupidité presque incroyable, contre-balancée, chez le voisin, par une endurance stupéfiante.

Biographie.

Tandis que le Texien lançait ses phrases à travers le wagon, mon voisin regardait fixement par la portière. Il avait un visage d'une sensibilité de malade, un air de mélancolie chronique. Il ressemblait à un homme de l'ère victorienne, agité de doutes religieux, dans le genre de Clough, si ce n'est qu'il ne portait pas de favoris et que ses mains étaient des mains d'ouvrier — il n'avait pas les jolies mains inutiles d'un écrivain ou d'un théologien. Il me raconta qu'il venait de faire le tour des États-Unis, quinze mille kilomètres par le train, en une immense boucle. Une courbe de plus à parcourir et il se retrouverait chez lui, à quelque cent milles de San Francisco. C'étaient ses premières vacances depuis trois ans et il ne serait pas mécontent quand elles se termineraient.

Il parlait avec douceur, et difficulté, en regardant la

plaine du Texas d'un œil maussade. On avait l'impression qu'il n'avait guère parlé pendant ces trois années. Il vivait seul, et ne fréquentait personne dans son métier. Il s'en retournait vers trois nouvelles années de solitude. Je me demandais quel pouvait être ce métier qui faisait de lui un ermite, à moins de cent milles de San Francisco. « Voyez-vous », m'expliqua-t-il, « il faut y être nuit et jour. On ne peut pas se fier aux gens qu'on embauche. Les oiseaux sont si sensibles qu'ils s'énervent et tombent malades quand ils sentent un étranger auprès d'eux. »

Il m'apprit ensuite qu'il élevait des dindons, et qu'il vivait seul avec ses onze cents volailles. Les dindons vivaient dans les champs et lui dans la remorque d'une auto, dormant où il plaisait aux dindons de passer la nuit, les pourchassant au coucher du soleil jusqu'à ce qu'ils eussent accepté de s'installer jusqu'au lendemain. Il gardait un revolver sous son oreiller et ses chiens l'avertissaient si quelque voleur, ou quelque chien sauvage s'approchait. Quelquefois, il était éveillé jusqu'à quatre fois dans la nuit et ne savait jamais s'il allait se trouver en face d'un vagabond armé ou simplement d'un chien qui rôdait. Les deux premières années, il avait assez mal dormi. Allons, dans trois ans peut-être, il aurait économisé assez d'argent pour entrer dans une affaire qui lui permettrait de jouir de la vie, de voir des gens, de se marier (on ne peut vraiment pas demander à une jeune femme de vivre dans une remorque, seule avec un homme et onze cents dindons).

— Quel genre d'affaire?

Il détacha de la plaine obscure et du pétrole en feu ses yeux tristes, absorbés par une contemplation intérieure :

— L'élevage des poulets. Ils sont sédentaires, eux.

*

San Antonio.

Dans la journée, San Antonio appartient plus au Mexique qu'à l'Amérique, un Mexique pas tout à fait authentique (la ville est bien trop propre) mais le Mexique des cartes postales illustrées. Le sermon y était prêché en espagnol

dans la cathédrale catholique, tandis que des ventilateurs électriques tournaient au-dessus de statues représentant, en poses de plâtre aux pâles coloris, les sentiments les plus nobles et les plus fragiles. Quant aux fidèles, ils ressemblaient aux images qu'on voit dans les albums de l'époque victorienne : leurs mantilles noires et leurs petits visages pointus auraient pu sortir du *Livre de Beauté* de Lady Blessington. La rivière de San Antonio décrit à travers la ville une courbe aussi subtile que le dessin ornant une carte de la Saint-Valentin (serait-ce un cœur?), avec de petites cascades et des rives couvertes de fougères. Comme en lisant dans un album de « pensées » :

Les parfums capiteux m'ont toujours moins charmé
Que le pur camélia, chaste et immaculé,

on a, si l'on visite San Antonio en plein jour, l'impression que le monde en est délicieusement exclu. Paré du charme de l'élégance, le péché originel a perdu tout son sens. Où donc, pensai-je, en flânant sur un pont au-dessus de la petite rivière bien domestiquée, y a-t-il le moindre indice de cette « terrible calamité primitive » que Newman décelait partout? Ici — pendant le jour — on était dans la tour d'ivoire parfaite. L'horreur et la beauté de la vie humaine en étaient également absentes. Ce fut une impression furtive, car la tour d'ivoire possède sa propre horreur : l'égoïsme terrifiant de l'isolement voulu.

Activité catholique.

Mais pour échapper à ce vide, il n'était que d'ouvrir un journal ou de prendre un autobus pour faire un tour parmi les lugubres taudis du rivage mexicain de l'ouest, où vivent les ouvriers qui décortiquent les pacanes à la main pour quelques sous par jour. Je n'ai jamais vu au Mexique de pauvreté aussi extrême. Au Mexique, le standard de vie, en dehors des grandes villes, est effroyablement bas; mais à San Antonio cette misère côtoie la prospérité américaine : l'Hôtel Plaza, dont l'édifice jaune se dresse près d'eux en forme de gratte-ciel, nargue les taudis du

West-Side. Cent quarante-sept ateliers de décorticage de pacanes sont dispersés discrètement, bien cachés, dans San Antonio, et l'on y décortique en un an dix millions cinq cent mille kilos de noix — c'est une industrie assez considérable. Les salaires y ont été diminués récemment d'un *cent* par livre, ce qui revient à dire qu'un décortiqueur peut gagner, au plus, entre trente *cents* et un *dollar* et demi par jour. Avec l'aide d'un prêtre mexicain, le Père Lopez, les ouvriers des pacaneries organisèrent une grève; grève dont par la suite le Père Lopez se retira lorsque les communistes en prirent la direction.

Cette grève était le premier exemple que j'eusse rencontré d'une authentique initiative catholique tendant vers un but social; une tentative honnête, conduite par le vieil et fougueux archevêque, à demi-aveugle, pour mettre en vigueur les encycliques papales qui ont condamné le capitalisme tout aussi énergiquement qu'a pu le faire le communisme. Mais le Vatican est en avance de bien des années sur les évêques et sur les laïques — depuis des années, le Pape s'est heurté à une sorte de résistance passive de la part de l'Église. (Il a adressé un message personnel au patronat catholique qui, à un certain endroit, a réussi à interdire la lecture de l'encyclique *Quadragesimo Anno* dans les églises.) Il se peut que l'Espagne ait éveillé la conscience sociale, mais l'on ne peut s'attendre à une technique parfaite dès le début. Il y avait quelque chose d'assez pathétique dans l'Action catholique de San Antonio. Les plans du Père Lopez avaient été déjoués et maintenant l'Église essayait de négocier un accord entre patrons et ouvriers, sur ce principe discutable que la comptabilité des patrons serait accessible aux représentants des ouvriers et que si cette comptabilité ne justifiait pas la baisse des salaires, la différence leur serait remboursée. Il y eut un meeting dans le Mexican Park qui était un sinistre plateau de terre battue où se dressaient quelques kiosques à musique, des bancs, une ou deux balançoires. Un orchestre composé de jeunes femmes catholiques joua des airs allègres et bien sages, puis le vieil Archevêque et le Père Lopez se mirent à parler. L'auditoire se composait de deux cents ouvriers

et de quelques dames américaines qui avaient l'allure trépidante d'énergiques assistantes sociales. Le microphone était mal réglé, de sorte qu'on ne pouvait pas entendre grand-chose. Il faisait très chaud; et les pâles jeunes filles américaines avaient un air fuyant et gêné, sous les regards noirs, sensuels et hardis des métis qui, on le sentait, connaissaient instinctivement toute la beauté et l'horreur de la chair.

L'intention, bien sûr, était excellente, mais la manifestation lamentable. Mentalement, l'on ne pouvait s'empêcher d'évoquer l'orateur monté sur une boîte à savon, le drapeau rouge et la foule entonnant l'*Internationale*. On avait le sentiment que le Catholicisme avait à redécouvrir la technique révolutionnaire — qui certes ne se pratiquait pas là, parmi les pâles violonistes. Et ces femmes agitées et prospères, qui se tenaient un peu à part, en petits groupes, séparées des ouvriers par quelques mètres de plancher poussiéreux et par un abîme spirituel — de bonnes créatures, assurément, mais un peu trop inquiètes que l'Archevêque rencontrât un bon accueil et ne fût pas trop las — comment (l'on pouvait se demander) réagiraient-elles aux paroles de saint Jacques (citées par Pie XI dans une de ses encycliques) : « A vous maintenant, riches! Pleurez et gémissez sur les malheurs qui vont fondre sur vous. Vos richesses sont pourries et vos vêtements sont rongés par les teignes. Votre or et votre argent sont rouillés; et leur rouille s'élèvera en témoignage contre vous et dévorera vos chairs comme un feu... »? Tel est le langage de la révolution, mais ce n'est pas la vague promesse que les livres de comptes seront ouverts au contrôle des ouvriers (comment un ouvrier mexicain vivant avec trente-cinq cents par jour, croirait-il aux chiffres des livres de comptes?).

Les Phénomènes.

Ce soir-là, j'allai voir des phénomènes dans une petite baraque près de l'endroit où commence le West Side. L'Amérique est retranchée autour de la Plaza et tandis que les lumières de ses gratte-ciel, dans un Broadway en mi-

niature, montent vers le limpide firmament méridional, elle disparaît graduellement et se perd dans les quartiers excentriques de la ville, où se reconnaît l'œuvre des pionniers — les maisons de bois, les spectacles grossiers et les bordels de la rue Matamoros, où toutes les nuits ont lieu des attaques à main armée dont le journal local emplit une de ses colonnes chaque fin de semaine — le genre de ville où l'on imagine qu'autrefois les hommes revenaient avec une sacoche pleine d'or pour y goûter des plaisirs brefs et brutaux.

Point n'était besoin pour entrer dans la baraque aux phénomènes d'apporter une sacoche pleine d'or. On vous montrait dans l'étouffante petite salle une quantité de choses pour dix cents. J'y étais seul. J'avais le sentiment que personne n'y était entré depuis très longtemps. Le spectacle ne pouvait rivaliser avec ceux de la rue Matamoros — les objets exposés, mal entretenus, étaient couverts de poussière.

Il y avait un mouton siamois — avec huit pattes qui partaient de tous les côtés comme les tentacules d'une pieuvre; des veaux, soi-disant à tête d'hommes (l'aspect d'idiots hydrocéphales); des chiens qui étaient venus au monde sens dessus dessous et dont les yeux de verre se tournaient vers des pattes sorties on ne savait d'où, près de l'épine dorsale; il y avait aussi un *bébé en forme de grenouille né d'une dame de l'Oklahoma.*

Mais le clou de l'exposition était une paire de gangsters morts : Dutch Kaplan et son lieutenant Oklahoma Jim, qui gisaient momifiés, dans des cercueils ouverts. Jim avait des vêtements d'un noir rouillé, un bouton de sa braguette défait, et son veston ouvert pour montrer le creux brun de la poitrine, et son ex-chef était nu, si ce n'est qu'un linge noir lui entourait les reins. Le montreur de phénomènes souleva l'étoffe pour exhiber les parties sexuelles desséchées et poussiéreuses. Il me montra sur l'aine les deux cicatrices à l'endroit par lequel l'embaumeur avait retiré tous les organes corruptibles, il y mit les doigts (en atroce parodie de saint Thomas) et m'engagea à en faire autant, car cela porte bonheur de toucher le cadavre d'un criminel.

Il mit aussi son doigt dans le trou laissé par la balle qui avait fait sauter la cervelle et toucha les cheveux malpropres. Je lui demandai où il se procurait ces corps. Ma question l'irrita : « A la Ligue pour mettre fin aux crimes », répondit-il, en détournant la conversation et en me conduisant vers un rideau qui masquait le fond de la baraque. Pour dix cents de plus, me dit-il, je pourrais voir des fœtus de tailles diverses : « Très instructif »; un écriteau me mettait au défi : « *Avez-Vous Du Cran?* » (Je n'en fis pas l'épreuve) : le bébé-grenouille me suffisait.

Il n'est même pas consolant de se dire que ces monstres sont probablement d'habiles imitations (un homme pourvu d'une petite queue était un vestige de la collection Barnum) car le fait demeurait qu'ils avaient été créés par l'homme pour satisfaire à l'horrifiant besoin de laideur qui est chez l'homme.

Je sortis de la baraque. Un peu plus bas, en suivant des yeux la rue flamboyante, je voyais l'Amérique disparaître dans les ténèbres : au milieu des terrains vagues, des ouvriers mexicains convergeaient vers les débits de boissons à peine éclairés, en pinçant des guitares, ne sachant où poser le pied sur cette terre coupaillée, en frange de la ville. J'entrai dans un théâtre de variétés où je vis des danseurs pilonner le sol aussi lourdement que des chevaux de guerilla galopant dans la plaine. Une femme tapait des pieds en chantant, et ses mouvements faisaient voler un crucifix doré suspendu à son cou. Autour de la salle, on lisait l'annonce du film de la semaine suivante : *Quién Es la Eterna Mârtir.*

> *(Whose sad face on the cross sees only this*
> *After the passion of a thousand years).* (1).

Laredo.

Donc, le jour suivant, je louai une place dans une voiture qui allait à Laredo. Doc Williams la conduisait, un cigare éteint collé au coin de la bouche, à travers la plaine

(1) Dont le triste visage sur la croix ne voit que ceci
Après sa passion longue de mille années.

ondulant comme les houles de l'Atlantique que suivait une route où commençait à fleurir le genêt d'Espagne. Un homme pauvrement vêtu, secoué d'une toux déchirante, était assis par derrière; il arrivait de Detroit, sans bagages, et allait voir sa sœur qui se mourait à Laredo. Il toussait, toussait, toussait, et se demandait si sa sœur allait tenir jusqu'à son arrivée. « Mon Dieu, vous ne pouvez rien y faire », lui disait Doc Williams en mâchonnant son cigare.

Je demandai à Doc Williams s'il avait quelques renseignements sur Rodriguez. Il ne connaissait pas ce nom, mais peut-être que s'il interrogeait quelqu'un à Laredo... Qui? Oh, n'importe qui. C'est ainsi que j'arrivai à la frontière; en attendant une voiture, je fis les cent pas pour passer le temps, me promenant sans but de la plaza au fleuve, un coup d'œil au Mexique, retour au bureau de l'agence. La troisième fois, je commençai à penser que la voiture n'existait pas. J'entrai dans le bureau et demandai :

— Eh bien, elle n'est pas arrivée?

Et l'homme qui m'avait toujours renseigné répondit :

— Qu'est-ce qui n'est pas arrivé?

— La voiture.

— Quelle voiture?

C'est alors que j'eus l'impression qu'il n'y avait jamais eu de voiture.

Un métis qui plaisantait avec l'agent me demanda :

— C'est vous, le monsieur qui cherche Rodriguez?

Doc Williams l'avait dit à quelqu'un qui l'avait répété à quelqu'un d'autre.

— Ce monsieur est un ami de Rodriguez, me dit l'agent.

Mais, en réalité, ce n'était pas ce que vous et moi appellerions un ami. Il me dit que cela ne m'avancerait à rien de voir Rodriguez : Rodriguez n'avait pas d'intérêt; il était « iñorant »; d'ailleurs, il n'était pas à Laredo — il était parti pour El Paso. Je lui confiai que mon intention avait toujours été de traverser la frontière à El Paso. Peut-être y trouverais-je une voiture. Lui, vous ne le rattraperez pas, me dit le mestizo, il est parti pour Browsn-

ville. Alors, Brownsville... Oh, il devait être maintenant à Los Angeles.

— Mais alors les combats, dis-je, à Matamoros?

On ne s'était jamais battu, selon mon homme. Il y avait eu une explosion quelque part, dans une usine, et les gens avaient cru que c'était une émeute. Si j'y tenais, je pouvais voir le frère de Rodriguez — qui avait une maison ici-même — mais il ne fallait pas que j'en parle, il ne voulait pas se mêler à la politique. On pourrait le soupçonner d'espionnage et ça lui causerait beaucoup d'ennuis. Le frère de Rodriguez était surveillé par la police et par des agents mexicains.

Il appela, à travers la rue, le changeur le plus laid de toute la bande. Il va, m'expliqua-t-il, vous dire si le frère de Rodriguez est en ville.

— Oh oui, assura le changeur d'un air renfrogné, il était là. Il était arrivé la veille au soir.

— Peut-être, dis-je, refusera-t-il de me voir?

— Ah, mais non, protesta le premier des trois hommes, il ne refuserait pas s'il savait que j'allais écrire quelque chose sur son frère. C'était comme ça qu'il vivait. Des idiots de journalistes venus de New-York écrivaient des articles sur lui. Alors, il envoyait des numéros de ces journaux aux propriétaires terriens jusque dans le Sud du Mexique — jusqu'au Yucatàn et dans le Chiapas — alors les propriétaires s'imaginaient que Rodriguez travaillait pour eux, et ils lui envoyaient de l'argent.

D'autres gens entrèrent et écoutèrent ce que nous disions. J'eus bientôt l'impression que tout Laredo savait qu'un Anglais désirait voir le frère de Rodriguez. Je me dis qu'il valait sans doute mieux changer d'idée et aller regarder le Mexique, car si cette boule de neige continuait de grossir, elle pourrait bien m'empêcher, en définitive, de traverser le pont. Je déclarai que je n'avais pas la moindre envie de rencontrer ni Rodriguez ni son frère, que c'était une erreur, et je repris ma promenade.

J'entrai dans un cinéma où je vis William Powell et Annabella dans *La Baronne et le Maître d'hôtel* — un film qui ne valait rien du tout. Puis j'allai au bar de Pete

boire un mélange d'alcool et de Coca-cola. Pete était grec et habitait l'Amérique depuis trente-sept ans, mais à entendre son anglais on ne s'en serait pas douté. L'Allemagne était, disait-il, un pays épatant; l'Amérique était au-dessous de tout; la Grèce pas si mal que ça. Ses opinions m'intriguèrent beaucoup jusqu'au moment où je compris qu'il jugeait chaque pays selon ses lois concernant les boissons alcoolisées — si vous êtes dans ce genre d'affaires, c'est une manière de voir qui en vaut une autre. Nous autres, écrivains, nous avons tendance à juger un pays sur la liberté de sa presse, les politiciens sur sa liberté de paroles... tout cela, en fait, revient au même.

Ensuite, je redescendis sur le bord du fleuve et regardai le versant mexicain : des lumières s'allumaient de l'autre côté du Rio Grande : il paraissait absurde de continuer à attendre de ce *côté-ci* : le côté de la baraque aux monstres, du journal édité par le collège local et de son supplément comique en couleurs : M. Gump, avec l'horreur de son énorme nez et de son menton absent, qui se dispute avec Mrs Gump semaine après semaine, d'année en année; Moon Mullins et Kitty Huggins; Tarzan, éternellement jeune, brave et vainqueur, Dick Tracy, le policier, toujours sur la bonne piste.

Je retournai chez l'agent et me procurai un taxi; il n'essaya plus de prétendre qu'une belle voiture allemande allait arriver de San Antonio. Nous roulâmes lentement entre les bureaux de change, jusqu'à la tête du pont. Je déposai cinq cents pesos à la douane, puis nous franchîmes l'autre tête de pont et remontâmes la pente entre les bureaux de change. Ceci était le Mexique, cela, les États-Unis. La seule différence était dans la saleté et dans l'absence de lumière : il y avait beaucoup moins d'éclairage au Mexique. On appelait cette ville Nuevo Laredo pour la distinguer du Laredo du Texas, mais, comme le fait se produit fréquemment, la fille avait l'air plus vieille que la mère, beaucoup mieux au courant des dessous de la vie. Les rues étaient sombres, creusées d'ornières, la petite *plaza* étouffée sous la verdure; toute la vie s'y écoulait derrière les portes tournantes des *cantines* et des salles de

billard. Sur le plancher de ma chambre gisait un énorme cafard mort et des water-closets montait une odeur aigre. Le tonnerre s'approchait, venu du Texas, et grondait tandis que la pluie éclaboussante creusait et barattait les rues de terre meuble. J'essayai de faire venir le sommeil en lisant les *Tours de Barchester* (1), (La paroisse de Saint-Ewold ne représente pas un avancement très avantageux — elle ne rapporte même pas trois ou quatre cents livres par an, et son bénéficiaire est généralement un pasteur attaché au chœur de la cathédrale...) mais il m'était impossible de me concentrer. Le monde est, naturellement, tout d'une pièce; il est partout engagé dans la même lutte souterraine, et gît comme un minuscule État neutre dont personne ne respecte jamais les traités, entre les deux éternités qui sont la douleur et... Dieu sait ce qui représente l'opposé de la douleur, nous ne le savons pas. C'est une Belgique que ravagent alliés et ennemis : où règne la vie il n'est pas de paix; mais, me disais-je, il y a sur la ligne des secteurs tranquilles et des secteurs actifs. La Russie, l'Espagne, le Mexique... pas de fraternisation, le matin de Noël, dans ces pays-là. Certes, l'horreur est la même, elle est en tous lieux partie intrinsèque de la vie humaine, elle vous attaque sur le Strand ou sous les Tropiques; mais là où se rassemblent les aigles, il est naturel de s'attendre à trouver aussi le Fils de l'Homme. Tant d'années se sont écoulées en Angleterre depuis qu'a éclaté la guerre entre la Foi et l'anarchie que nous vivons au milieu d'une laide indifférence. Ici, se trouvaient réunis le tombeau de Pro, Tabasco dont toutes les églises avaient été détruites, Chiapas où la messe était interdite. Des réclames d'eaux gazeuses et de produits pharmaceutiques bordent la route moderne qui conduit à la ligne de front, et les touristes la suivent qui rapportent des *serapes* et des grands chapeaux dans leurs voitures, et dans l'esprit la joyeuse légende d'un Mexique heureux et pittoresque.

« Il (M. Arabin), se tiendrait pour satisfait d'appartenir à la Haute Église d'Angleterre », continuai-je à lire, étendu sur le dur lit de fer, sous la lumière crue du globe nu,

(1) Roman de Anth. Trollope, romancier anglais, 1815-1882

« s'il pouvait le faire en observant ses propres principes; et s'il pouvait adopter une attitude d'indifférence nette envers ceux avec qui il lui faudrait frayer. » La douce ironie de Trollope, l'atmosphère des petits déjeuners chez l'archidiacre, des prières au réfectoire, et parfois, dans le lointain, un doute... un doute universel. Une voix d'ivrogne chantait en espagnol et la pluie tombait sur la lugubre plaine de Nuevo Leon, et je pensai au Père Pro, arrivant dans ce pays sous son déguisement — costume mal coupé, cravate rayée et souliers marron; puis les messes secrètes, les confessions au coin des rues, les rafles de police et les audacieuses évasions — la longue saison des pluies, suivie de la sécheresse, et puis de nouveau la pluie, et lorsque le ciel s'éclaircissait : arrestation et exécution dans la cour de la prison, au cri de : *Viva el Cristo Rey*. Ils avaient tué Campion — prétendaient-ils — pour raison politique et non à cause de sa religion; ils invoquèrent la même raison pour Pro en 1927. La guerre ne change pas de caractère en quelques siècles; elle se modifie, au cours d'un millier d'années, aussi lentement que chemine l'évolution — il faut plus de dix siècles pour faire évoluer un muscle — et Pro s'exprime avec la psychologie de Thomas de Canterbury, qui lui aussi était épris de la bonne mort : « Les victimes sont nombreuses, le chiffre des martyrs augmente chaque jour. Si seulement je pouvais tirer un numéro gagnant! »

La pluie tombait à verse. Les lumières s'éteignaient aux États-Unis et, dans le jardin fleuri, M. Arabin s'essayait à l'amour.

(A suivre.)

GRAHAM GREENE.

(Traduit par Marcelle Sibon.)

LETTRE

Vous vous êtes permis de m'écrire, Monsieur, pour me manifester votre étonnement à cause de ce silence que j'ai gardé lorsque Georges Bernanos est mort. Vous feignez de croire qu'une rancune très basse m'a retenu de lui rendre l'hommage que je lui devais. Si vous me faites l'honneur de considérer que j'aurais su dire de lui ce qui a échappé à la plupart de ceux qui l'ont loué, en revanche vous me jugez fort peu capable de pratiquer l'oubli des injures : « Surtout, ajoutez-vous, de celles dont Bernanos vous a gratifié et qui peut-être ont scandalisé quelques lecteurs de *L'Intransigeant* mais qui en ont enchanté un plus grand nombre. »

Vous me rappelez que dans ce *Figaro* qu'un des derniers articles de Georges Bernanos comparait à une maison de tolérance, M. André Rousseaux n'a pas craint de proclamer qu'il n'avait jamais quant à lui « donné le nom d'excès à ses colères de justicier... » — ce qui n'était pas assez dire : si le critique du *Figaro* avait été tout à fait sincère, il eût convenu que dans Bernanos, cette fureur l'enchantait plus que tout le reste. Considérez qu'André Rousseaux cède ici à ce que j'appellerai le complexe de Sainte-Beuve. A l'exemple de l'illustre critique, il se juge très supérieur par l'intelligence, par le savoir, à la plupart de ses contemporains « arrivés » et nantis. On confond trop souvent l'envie, de toutes les passions la plus ignoble, avec ce

sentiment de la justice offensée chez un garçon de beaucoup d'esprit et dont le métier est de juger les livres des autres. Peut-être le cher Rousseaux, pour l'aider à vivre, a-t-il comme Sainte-Beuve en réserve dans quelque tiroir des carnets secrets, gorgés de divers poisons. Mais que valent ces satisfactions posthumes dont nous ne jouissons que par avance et dont nos ossements ne sauront rien? La fureur de Bernanos soulageait notre Rousseaux, voilà le vrai, d'un excès de cette amertume qui donne à tout ce qu'il écrit une chaude teinte safranée. Un grand écrivain croit ne se décharger que de sa propre bile, mais il sert d'exutoire à des fiels moins illustres : dans cet ordre-là, Bernanos a fait beaucoup de bien à beaucoup de gens.

Pour en revenir au sujet de votre lettre, ne pensez-vous pas, Monsieur, que si j'avais consacré à Georges Bernanos — de tous mes contemporains, celui peut-être que j'ai le plus admiré — l'article que j'étais seul capable, en effet, de pouvoir écrire sur lui (non certes meilleur que les autres mais tout de même irremplaçable) vous m'eussiez adressé une lettre de la même encre, me reprochant cette fois de profiter du silence d'un mort redoutable, désarmé pour l'éternité? Il faut pourtant que vous le sachiez : un homme tel que Bernanos n'eut jamais sur ses confrères, et en particulier sur moi, un jugement d'une seule pièce. En quoi, d'ailleurs, nous lui ressemblons tous. Il y a du haïssable dans ceux que nous aimons, comme il y a de l'aimable dans nos pires adversaires, c'est une question d'éclairage. En ce qui me concerne, Bernanos a souvent déplacé la lampe. Je ne suis guère paperassier, mais je puis vous en donner deux exemples qui me sont d'abord tombés sous la main sans que j'aie eu à faire de recherches et dont je ne doute pas que vous ne deviez être fort surpris. En dépouillant mes archives sans doute en eussé-je découvert d'autres. Ceux-là, il me semble, suffiront. Au moment de vous mettre ces textes sous les yeux, je crains que vous ne m'accusiez de céder à la vanité, ou du moins à un mouvement

d'amour-propre. J'en suis très éloigné : si vous avez la patience de lire jusqu'au bout cette lettre, il vous apparaîtra qu'au contraire je n'ai cherché qu'à éclairer pour moi et pour vous, Monsieur, les raisons qu'avait Bernanos d'être à chaque instant offensé et irrité par un chrétien de mon espèce.

Que sur le plan accessoire de la politique, il m'ait rendu justice, vous en jugerez par cette dédicace qu'il a inscrite sur mon exemplaire des *Grands Cimetières sous la Lune :* « Ce livre ne peut passer que par la brèche que vous avez ouverte si courageusement et si noblement. Puissiez-vous ne pas le trouver trop indigne de vous ! De toute mon admiration et de tout mon cœur. »

Mais voici un texte plus explicite et qui touche au fond du problème. Je l'emprunte à une des dernières lettres que j'aie reçues de lui, non datée, mais postérieure à la Libération. Après m'avoir donné les raisons (nullement injurieuses pour l'Académie) qu'il avait de ne pas vouloir siéger sous la Coupole, il ajoutait : « *Il me semble que beaucoup de choses s'éclairciraient entre nous si nous nous connaissions mieux : mais il me semble aussi qu'en dépit de tout ce qui nous rapproche, nos jeunesses se sont, il y a bien longtemps, orientées vers la vie de manières trop différentes pour que nous nous comprenions jamais entièrement, même quand nous sommes d'accord sur le fond. Je sais pourtant par expérience combien de fois votre grand nom est prononcé avec le mien par beaucoup d'amis d'outre-mer qui savent peut-être mieux que nous ce que nous sommes l'un à l'autre. C'est dans leurs cœurs que nous nous trouvons donc unis, en attendant de l'être un jour dans la douce pitié de Dieu comme dans un éternel matin. Croyez à ma très profonde sympathie.* »

Vous m'accorderez, Monsieur, que le Bernanos qui s'exprime ici ressemble davantage à l'auteur du *Journal d'un Curé de Campagne* que celui qui, dans *L'Intransigeant*, prétendait, pour les délices d'André Rousseaux, entendre

dans mon œuvre des bruits de chasse-d'eau et y sentir une odeur de cabinets. Mais ne craignez pas que je veuille m'armer contre vous, ni surtout contre Georges Bernanos de ce texte admirable, car cette charité qui ici déborde (la charité était le fond même de sa nature alors que l'insulte n'en était que la frange d'écume) m'atteint certes, me blesse, m'humilie, mais sans m'offenser ni m'abaisser.

La bonne flèche aiguë et sa fraîcheur qui dure !

Le vrai est qu'il existe deux familles parmi les chrétiens, j'entends parmi ceux qui s'efforcent de vivre selon la Grâce. Le plus grand nombre ne refuse pas de s'adapter à un monde rongé par le mal, de composer avec lui. Ils entendent bien ce que le grand Bossuet veut dire lorsqu'il avoue qu'il ne peut rien faire de bon « s'il est gêné dans son domestique ». Ils acceptent, sans les rechercher, les places et les honneurs qui leur échoient, d'abord parce que rien ne leur paraît prétentieux plus que certains refus spectaculaires, et aussi parce qu'ils estiment que la meilleure façon de ne jamais penser à l'Institut ni aux autres choses de cet ordre, c'est d'y avoir part : Barrès leur a enseigné, dès l'adolescence, que nous ne sommes tout à fait sûrs de mépriser que les biens que nous possédons, comme ils sont aussi les seuls auxquels il nous est donné de renoncer; car comment renoncer à ce qu'on ne possède pas? (Ils se souviennent à ce propos de l'importance sans mesure que Péguy, par exemple, attachait non pas même à l'Académie mais à l'un de ses grands Prix qui lui fut honteusement refusé.) Ces chrétiens-là, devenus vieux, reconnaissent trop tard qu'ils ont beau se secouer : les harnachements du monde tiennent à leur peau et les séparent de cette humble et vivante part de l'humanité qu'ils chérissent et dont ils auraient souhaité d'être compris et d'être aimés.

Mais surtout ces chrétiens installés et nantis collaborent à un ordre injuste par essence. Le mal, le mystère du mal ne les détourne pas d'essayer d'être heureux selon le monde. Le mal leur apparaît sous l'aspect d'un problème, que les théologiens sont habiles à résoudre par des subtilités dont ces chrétiens du monde feignent de se satisfaire. C'est la grandeur de Bernanos d'avoir pensé, écrit, souffert au centre même de ce drame d'une création rachetée par le sang du Fils de l'homme et qui pourtant se perd. La tentation du désespoir qui épuise ses saints, il en aura été possédé, lui aussi jusqu'à son dernier souffle, mais sans avoir jamais cessé de croire, — et de quelle foi! Si vous me demandiez ce qu'en lui j'admire le plus je vous répondrais que c'est sa foi. Qu'il n'ait jamais douté de la miséricorde malgré ce face à face avec le Mauvais, que son œuvre rende témoignage à l'amour du Créateur pour sa créature, dans ce monde d'assassins qui était le sien et qui reste le nôtre, où cet amour insulté, refusé et méprisé par beaucoup, n'est pas même connu du plus grand nombre, qu'il ait tenu bon, qu'il n'ait pas perdu cœur, alors que pour lui la sainteté demeure crucifiée à l'extrême bord du désespoir, oui, cela m'aide à comprendre qu'il n'ait plus été, dans les dernières années de sa vie, que ce vieux molosse aux yeux pleins de sang qui mordait aux jarrets les moutons gras et les brebis imbéciles.

Pour la France, il la confondait avec celle qu'il avait dans le cœur, à jamais vivante, une jeune fille, presque une enfant livrée à l'Église officielle et à la Sorbonne : la petite Jeanne. Je crois qu'en chacun de nous, sous les croix pectorales, sous les habits verts, sous les robes rouges, il ne cessait de voir une de ces bêtes raisonneuses et féroces qui avaient torturé et martyrisé une enfant, après avoir tenté de la salir. Dans son cœur et dans son esprit, il n'a cessé de confronter à la petite fille adorée, la France d'aujourd'hui telle qu'elle est, ou plutôt telle qu'elle apparaît, la France de la combine et dont le moins riche filon n'aura

pas été cette tranchée où achèvent de pourrir les corps des fusillés de tous les partis et les martyrs de la Résistance.

Qu'il ait péché contre la justice, c'est l'évidence : un vieux camelot du roi survivait en lui qui, au seul mot de démocratie chrétienne, entrait en transes. (Il faut reconnaître que Charles Maurras qui avait fourni un système tout fait, une sorte de « complet national » aux esprits ordinaires, n'en a pas moins marqué d'un signe indélébile des intelligences très exercées, celles-là même qui se sont le plus violemment détachés de lui. Observez André Rousseaux par exemple, jamais si maurrassien que lorsqu'il s'enfle et se travaille pour admirer André Breton ou Miller; lui dont la jeunesse pâtura sur les côteaux modérés à l'ombre de Massis et de sa férule, regardez-le qui se force pour mâcher et pour déglutir le foin éventé du surréalisme!)

Tout compte fait, c'est sur notre foi, sur la qualité de notre foi qu'un Bernanos nous oblige à nous interroger. Cette allure un peu démente qui fut la sienne, n'était-elle pas le fait d'un chrétien qui n'a pas seulement, des vérités définies par les théologiens, une connaissance notionnelle mais qui les vit et qui en souffre jusqu'à en mourir? Si Satan était pour nous cette créature dont Bernanos nous parle comme de quelqu'un dont il sent le souffle sur sa figure, pourrions-nous plus qu'il ne l'a fait nous résigner aux règles du jeu social? Ne serions-nous pas pris à la gorge, nous aussi, par le ridicule de l'homme sans Dieu que peut-être dépasse le ridicule de l'homme qui se croit avec Dieu?

A la libération, quel parti, quel journal, quelle académie n'a rêvé de s'adjoindre cette grande force vierge? Mais Bernanos nous a signifié qu'il n'était pas au monde. Il en prenait conscience enfin après avoir cherché, très simplement, j'imagine, pendant des années, une retraite où il aurait pu respirer et vivre et goûter un humble bonheur humain. Car il n'avait rien d'un ascète. Il lui a fallu du temps pour reconnaître qu'il ne trouverait pas de refuge

en ce monde, qu'il n'y avait pas sa place, qu'il appartenait à la race errante des vociférateurs inspirés. Et pourtant... « la note d'une pureté édénique, d'une douceur infinie, d'une déchirante tristesse » que Paul Claudel a, le premier, discernée dans Rimbaud c'est elle aussi qui nous ravit dans Bernanos. Mais alors que dans *la saison en enfer*, elle ne s'élève que par instants, au milieu des imprécations d'un enfant de colère, chez Bernanos, éclatante ou sourde, elle se soutient sans qu'aucun cri de dégoût ne la recouvre jamais tout à fait. Eut-il moins horreur de lui-même qu'il n'avait horreur de nous? Le malheur de n'être pas un saint dont nous ne souffrons guère, peut-être Bernanos l'a-t-il assumé à notre place et pour nous.

Vous conviendrez, Monsieur, que je suis bien éloigné de me sentir atteint, comme vous me le laissez entendre, par les caricatures de démocrates-chrétiens et de journalistes libéraux où vous jugez que Bernanos se surpasse. Au vrai, il est le romancier du gouffre intérieur; il n'a rien de ces romanciers à monocle qui « observent ». Quelque opinion qu'on ait sur la démocratie-chrétienne, les larves modernistes et libérales qui grouillent dans *L'Imposture*, par exemple, ne nous renseignent que sur Bernanos lui-même, au même titre que le cauchemar d'un fiévreux ou d'une visionnaire intéresse le psychiatre. Bernanos se situe près de Dostoïevski qui crée son univers spirituel et le peuple de créatures à son image et à sa ressemblance, non du côté de Tolstoï qui reconstitue et ressuscite un monde connu de tous et familier. Il est remarquable que les prêtres de Bernanos eux-mêmes en dépit de leur réalité hallucinante, ne ressemblent à aucun prêtre vivant et que nul à ma connaissance, ne se retrouve en eux. Ceux que j'ai interrogés à ce sujet, qu'ils fussent ou non des admirateurs de Bernanos, ont toujours refusé à ses personnages saints et terribles la moindre correspondance dans le réel. Au vrai, leur présence bouleversante est la présence même de Bernanos, de cette âme sacerdotale condamnée à errer

au milieu de nous sous l'apparence d'un homme de lettres : pendant trente ans nous aurons admiré et aimé de loin cet oiseau sauvage qui se meurtrissait contre les barreaux du bagne matérialiste où chacun de nous s'installait comme il pouvait, le moins mal possible, avec cette science du confort que ne décourageait aucune apocalypse.

Chacun de nous? Mais non, je cède trop ici à la fascination de ce frère intraitable. Convenez, Monsieur, qu'il existe des hommes pour qui « vivre avec son temps » n'entraîne aucune compromission : le refus de Bernanos, aussi noble qu'il nous paraisse, participe tout de même de je ne sais quel orgueil stérile. Cet inspiré qui a été digne de créer des saints, qui les a animés de son propre souffle, a pu aussi prêter quelques éléments de sa nature profonde à des créatures pétries par la haine. Rappelez-vous aux premières pages de *L'Imposture* (l'un de ses livres les moins réussis, mon préféré pourtant et où éclatent les plus étranges beautés : l'abbé Cénabre demeure la seule grande figure luciférienne de toute notre littérature) rappelez-vous ce prêtre effroyable torturant en confession un petit journaliste libéral : il n'est pas un mot du terrible abbé où je ne reconnaisse la voix, l'accent, le vocabulaire même de Bernanos lorsqu'il était hors de lui, et où ne frémisse une haine aussi surnaturelle que l'admirable amour dont il demeura jusqu'à la fin possédé.

Mais c'en est assez pour que nous demeurions sur nos gardes. En dépit des conseils de Bernanos et de toutes ses exécrations, il faut que des hommes restent au vieux pays, qu'ils consentent à travailler en pleine boue; il faut que la graine jetée par ces générations d'abbés démocrates dont il se moquait, donne son fruit dans les banlieues; il faut que de simples chrétiens acceptent de se salir les mains aux besognes de la politique, qu'ils s'épuisent dans les soutes du navire démonté et qu'ils y obstruent les voies d'eau. Ne succombons pas à cette facilité de situer le pays réel au niveau de Jeanne d'Arc, du saint curé d'Ars et de Péguy,

pour nous donner le droit de repousser l'autre du pied, comme une barque pourrie. Le pays réel, c'est bien celui dont nous sommes, et qui nous fait honte, à cet intervalle de la durée, et dont pourtant nous voulons regarder en face avec amour, le visage ravagé. C'est à cette France-là que nous choisissons de demeurer fidèles à travers tout, et non à la trop sublime image que Bernanos dresse au-dessus de nous dans les siècles et dans les cieux.

Vous me répondrez que Bernanos ne risquait guère de faire école, et cela est très vrai; qu'il était de ces hommes à travers lesquels une race même avilie garde conscience de sa vocation, et je vous l'accorde; que dans l'ombre qui chaque jour un peu plus s'étend sur nous de l'énorme bête matérialiste, il sera resté jusqu'à la mort, et qu'il demeure audelà de la mort, le témoin de l'Amour qui n'est plus aimé, et ici encore je vous donne raison.

Croyez, Monsieur, qu'il m'est doux de vous laisser le dernier mot.

FRANÇOIS MAURIAC.

LA MYSTIFICATION DIRIGÉE

Il faut croire qu'il n'est pas si facile de se passer de certains mots. A la vitrine de la permanence communiste de mon quartier, il y a une belle affiche, qui pose une question en grosses lettres : « La liberté d'opinion existe-t-elle en Amérique? « Il s'agit, bien sûr, de condamnations infligées à des militants communistes aux États-Unis. Je laisse de côté le fond du problème, qui est toujours le même, et qui n'est pas simple : dans quelle mesure un régime « libéral » peut-il réprimer ou condamner la propagande et l'action politique qui tendent précisément à le détruire? Si, au nom de la liberté, il se défend par des moyens autoritaires, le voilà qui doit violer ses propres principes pour les protéger, et les abandonner pour les maintenir. Si, au nom de la liberté, il refuse de se défendre, le voilà également aux prises avec l'absurde : car en laissant le champ libre à ceux qui veulent l'étrangler, et installer leur dictature à sa place, il trahit aussi la liberté, dont il se réclame (1). Voilà la liberté obligée de lâcher ses policiers contre les révolutionnaires, ou de tendre ses poignets aux

(1) Je note que la propagande communiste met tour à tour, et selon ses besoins, les régimes libéraux en face de l'un et l'autre terme du dilemme. S'agit-il de réprimer une agitation communiste? « Vous n'en avez pas le droit : les principes de liberté que vous prétendez défendre exigent que toute opinion puisse se manifester, que chacun puisse agir et parler à sa guise. » S'agit-il de réprimer une agitation fasciste? « Vous en avez le devoir, Vous n'y allez pas assez fort. Mettez-les en prison. Faites-les taire. A mort! A mort! Les principes de liberté que vous prétendez défendre exigent que vous preniez des mesures autoritaires contre les ennemis de la liberté. »

menottes qu'ont dans leurs poches les révolutionnaires, candidats-policiers. Dans un cas comme dans l'autre, quelqu'un va en prison. C'est là la force des révolutionnaires, qu'ils se nomment fascistes ou communistes, quand ils engagent le combat contre ces pauvres libéraux : ils les acculent à la contradiction, ils les forcent à un comportement qui suppose la mauvaise conscience. Car un libéral a nécessairement mauvaise conscience, quand il met en prison quelqu'un qui conspire contre la liberté; et il a aussi mauvaise conscience, quand il ne le met pas en prison. De là l'attitude bizarre, et gênée, des sociétés libérales à l'égard de leurs adversaires : elles laissent ces adversaires tranquilles, tant qu'ils ne s'agitent pas trop; elles les arrêtent, quand ils dépassent certaines limites; elles les remettent en liberté, quand ils se commencent à crier vraiment trop fort, elles sont bien obligées de les arrêter de nouveau, quand ils en viennent aux coups; elles les remettent encore en liberté, quand leur partisans s'ameutent pour les défendre, lancent des pierres, cassent des vitres; alors ils prennent des mitraillettes; et c'est en fin de compte à qui tirera le mieux. Les adversaires de la liberté, eux, n'ont pas de complexes : pas de mauvaise conscience. Ils mettent les gens en prison allégrement, en conformité parfaite avec les principes : et c'est définitif. Réglé une fois pour toutes.

Mais ce sont les mots qu'il y a sur l'affiche qui sont intéressants : « La liberté d'opinion existe-t-elle en Amérique? » Cela sous-entend qu'elle n'y existe pas. Cela sous-entend aussi qu'elle devrait y exister : que le parti communiste, lui, défend la liberté d'opinion, que s'il triomphe un jour en Amérique, il y établira, lui, la liberté d'opinion. C'est pourquoi, à la question posée par l'affiche, celui qui n'est pas communiste, et même peut-être celui qui n'est communiste qu'imparfaitement, sont tentés de répondre par une autre question : un peu vulgaire, je l'accorde, un peu trop attendue : « Mais la liberté d'opinion existe-t-elle en U. R. S. S.? » A quoi le matériel de la propagande du parti permet plusieurs réponses. Celle-ci, pour le gros public ; « Oui, la liberté d'opinion existe

en U. R. S. S. parce que le peuple y est délivré de la servitude capitaliste, parce que les journaux ont cessé d'y être les instruments des *trusts* pour y devenir les organes de la libre expression de la collectivité. D'ailleurs le droit de critique existe en U. R. S. S., etc. » Celle-ci, pour ceux que dans le vocabulaire bien-pensant on appellerait le public suffisamment averti (celui qui, au cinéma, peut selon la prudence ecclésiastique supporter la vue d'un baiser sur la bouche, celui qui, en politique, peut selon la prudence communiste supporter une certaine dose mesurée de vérité) : « Non, la liberté d'opinion n'existe pas en U. R. S. S. Mais l'U. R. S. S. n'est pas une démocratie libérale bourgeoise. C'est une démocratie populaire progressiste entourée d'un monde d'ennemis capitalistes, menacée à l'intérieur par les traîtres, les saboteurs et les agents de l'étranger qu'il faut réduire au silence, si l'on veut que l'œuvre de l'édification du socialisme puisse être menée à bien. L'U. R. S. S. est le pays de la dictature du prolétariat qui ne va pas sans mesures de contrainte contre les ennemis du prolétariat. Nous exigeons de la démocratie libérale bourgeoise le respect de ses principes, parce que nous avons besoin, pour y faire triompher notre propagande, d'y jouir de la liberté d'expression. Mais nous ne devons, nous, à personne, le respect des principes de la démocratie bourgeoise, puisque ces principes ne sont pas les nôtres.» Je note, en passant, que cette seconde argumentation n'est nullement indéfendable. Pour un communiste, la victoire du prolétariat donnera aux hommes la vraie liberté, la liberté réelle, tandis que les libertés démocratiques sont des libertés menteuses, mystificatrices, qui camouflent l'oppression sociale. Or, tant que le prolétariat n'est pas complètement victorieux, il est en guerre, et il applique les disciplines de guerre. La guerre est incompatible avec la liberté : un général ne laisse pas la liberté à ses soldats; il ne laisse pas non plus la liberté aux soldats ennemis, lorsqu'il les a fait prisonniers. De même, la guerre est incompatible avec la vérité : il faut bien mentir à l'adversaire, pour le tromper, le surprendre; il faut bien mentir à l'ami, pour l'empêcher de se décourager, ou de

compromettre un plan de guerre par des imprudences, des bavardages. De même, la guerre est incompatible avec la justice : il n'est pas question de rendre justice à l'adversaire, mais de le mettre hors d'état de nuire. Aussi, avec l'humanité : il faut bien tuer, à la guerre.

Ce n'est pas tout encore : le bon communiste est convaincu que l'explication marxiste du monde et de l'histoire est vraie, sans quoi il ne serait pas un bon communiste. Or, le propre de la vérité est d'être reconnue pour telle par les hommes, lorsque rien ne vient s'opposer à cette reconnaissance. Si la vérité marxiste n'est pas reconnue par tous les hommes, c'est en vertu d'empêchements d'ordre social : la classe capitaliste ne reconnaît pas la vérité marxiste parce que cette vérité est contraire à ses intérêts économiques, à ses privilèges sociaux; de nombreux individus des classes travailleuses restent eux aussi fermés à la vérité marxiste, parce qu'ils sont la proie de la misère abrutissante, des mensonges capitalistes, de l'ignorance et de la terreur. Ainsi, la diversité des opinions, en régime capitaliste, résulte précisément de l'oppression capitaliste. Tout homme, s'il était en mesure d'être mis en face de l'interprétation marxiste du monde, sans être sollicité par des intérêts personnels, sans subir le poids des préjugés et des traditions mystificatrices, adopterait aussitôt cette interprétation. Si tous les hommes ne sont pas marxistes, c'est que tous les hommes ne sont pas libres. Il suffit donc de détruire les contraintes qui empêchent les hommes d'accéder à la vérité, et de détruire les hommes en qui la société capitaliste à produit des tares intellectuelles inguérissables, pour que la liberté d'opinion au sens de la démocratie bourgeoise, c'est-à-dire une liberté égale de se manifester accordée à des opinions diverses et contradictoires, cesse d'avoir un sens. Pour l'homme qui n'est pas marxiste, la liberté d'opinion, c'est essentiellement la liberté de l'autre, la liberté de l'homme qui ne pense pas comme lui (et elle n'est pas facile à accepter, et beaucoup d'hommes non marxistes la refusent au fond d'eux-mêmes, alors même qu'ils la revendiquent). Pour l'homme marxiste, la liberté l'opinion, c'est la liberté de professer l'opinion

marxiste : car pour l'homme marxiste, tout homme serait marxiste, s'il était libre.

D'où il résulte que, pour l'homme marxiste, tout homme qui, mis dans les conditions de la liberté en face de la vérité marxiste, refuse d'accepter cette vérité, cesse par là même d'être un homme libre pour devenir une sorte de criminel incorrigible, dont il importe de débarrasser le corps social au plus tôt. Il n'est même pas puni. Il est biffé, comme, dans une addition, un chiffre faux. Quant aux autres, ils sont libres et marxistes en même temps, puisqu'ils pensent ce qu'ils ont envie de penser, disent ce qu'ils ont envie de dire : puisque la liberté, c'est la liberté d'être marxiste. Reste à savoir si les grands exterminateurs des chrétiens, des infidèles, des mécréants, des hérétiques, à toutes les époques, ne se considéraient pas, eux aussi, comme des défenseurs de la vraie liberté d'opinion, puisqu'ils mettaient hors d'état d'opprimer les esprits ceux qu'ils considéraient comme étant eux-mêmes des prisonniers de l'erreur. L'idéal des Inquisiteurs n'était certes pas que l'on fût bon chrétien par contrainte : « Oui, mais leur vérité était fausse, dit le marxiste, tandis que ma vérité est vraie. » C'est exactement ce que pensaient aussi, des vérités antérieures et des persécutions antérieures, les messieurs du Saint-Office.

Mais les messieurs du Saint-Office ne disaient pas qu'ils défendaient la liberté. L'affiche que j'ai lue, elle, parle de liberté. C'est là que nous avons fait des progrès : et c'est là qu'on parle volontiers de l'hypocrisie des communistes. A tort, me semble-t-il. Toute hypocrisie suppose, chez l'hypocrite, la conscience de son imposture. Il y a derrière tout hypocrite un cynique, qui rit du bon tour qu'il joue. Le bon communiste n'est pas un cynique, car il est parfaitement sérieux. Le bon communiste ne rit pas. Il ne rit même pas quand il se pose en champion de la liberté d'opinion, puisque c'est à son opinion, et à celle des siens qu'il pense, et qu'il revendique en effet très sincèrement la liberté pour son opinion, qui est à ses yeux la liberté tout court. Peut-être, s'il était en tête à tête avec un autre membre du parti, dans l'intimité, ou tout à fait seul, dialoguant avec lui-même, le mot de liberté ne serait-il

pas celui qu'il emploierait pour désigner ce dont il s'agit; car ce mot peut créer une équivoque avec la liberté bourgeoise, qui est tout autre, qui est menteuse, qui est haïssable. Mais précisément le bon communiste n'est pas seul : rédiger le texte d'une affiche n'est pas un acte de solitaire. Une affiche est faite pour être lue, lue par les camarades du parti, dont certains n'ont peut-être pas une formation doctrinale très ferme, lue par les prolétaires sans parti, qui ont encore tout à apprendre, et se servent des mots du dictionnaire dans leur acception bourgeoise, mystificatrice, usurpée; lue par les bourgeois libéraux, chez qui il y a intérêt à créer une mauvaise conscience : « Quoi? La liberté à laquelle je suis attaché, c'est donc cela? Elle consiste à mettre en prison les communistes? Mais alors, ce n'est plus la liberté. » C'est à cela que cela sert, une affiche. Dans la discussion théorique, quand on est entre soi, il y a peut-être intérêt à éviter les équivoques. Mais dans la guerre des propagandes, il y a intérêt à les créer. Le bon communiste se borne donc à utiliser, aussi bien qu'il le peut, l'élasticité du vocabulaire : parce qu'il s'agit de parler à la foule, et il faut parler à la foule avec les mots que la foule comprend. Or, la foule comprend le mot de liberté, mais elle comprend le mot de liberté d'une façon simple, traditionnelle, « bourgeoise ». La liberté, c'est la liberté pour chacun d'aller où il lui plaît, de faire ce qu'il veut, de dire ce qu'il pense. La liberté marxiste, c'est autre chose : c'est la fin de l'oppression capitaliste de classe, l'émancipation du prolétariat, toutes choses qui ne supposent pas du tout, nécessairement, les libertés sus-indiquées, et qui sont même, selon les maîtres, incompatibles avec elles pendant un laps de temps assez long. Toute la question est donc d'introduire l'ambiguïté dans le langage. Quand il y a, dans un texte communiste, le mot de liberté, ce mot doit pouvoir être compris, par le non-communiste, dans son acception bourgeoise, idéaliste, mystificatrice si l'on veut, de valeur inconditionnelle, liberté de travailler ou de cesser de travailler, liberté de rester là où l'on est ou d'aller ailleurs, liberté de dire oui ou de dire non, liberté de servir le régime établi ou de le

combattre; mais le même mot de liberté doit pouvoir être compris, par le communiste, dans son sens communiste : liberté pour le prolétariat, guidé par le parti communiste, de préparer la conquête du pouvoir, de prendre le pouvoir, d'anéantir les oppositions, c'est-à-dire d'étouffer les libertés antagonistes, d'exiger de tous une obéissance exacte et une soumission de tous les instants : « Vous, capitalistes, vous foulez aux pieds la liberté (la liberté de l'opposant). Nous, communistes, au contraire, nous sommes les champions de la liberté (de la liberté du prolétariat qui écrasera les opposants). » L'astuce est que dans le premier et dans le second cas le mot de liberté n'est le même qu'en apparence.

Or, si la liberté est une *valeur,* si le mot qui la désigne a le pouvoir d'aimanter les hommes et de les soulever pour la défense de cette valeur, c'est dans la mesure où il s'agit non de *ma* liberté comme négation de *la tienne,* mais de *ma* liberté *et* de *la tienne,* de la liberté qui est en même temps *la mienne et la tienne.* Sans doute, bien des passions moins avouables viennent toujours se mêler à la passion de la liberté, qui font qu'au nom de la liberté, on opprime assez volontiers ses semblables. Mais on ne voudrait pas l'admettre consciemment. Il ne serait donc pas bon de dire à celui qui n'est pas communiste, et que l'on veut gagner, que la liberté revendiquée par le parti communiste n'est pas la liberté tout court, qu'elle est la liberté révolutionnaire, c'est-à-dire en fin de compte la liberté de faire une certaine révolution. La démonstration dialectique, selon laquelle la liberté en régime bourgeois n'est qu'une fausse liberté, tandis que la liberté que la révolution donnera aux hommes, et qui comportera la destruction des servitudes économiques, et qui permettra l'épanouissement humain total, sera en fin de compte la vraie liberté, cette démonstration risquerait de ne pas convaincre tout le monde. Si la propagande communiste emploie si volontiers le mot de liberté, c'est donc non pas en dépit de son ambiguïté, mais en raison de cette ambiguïté : parce que cette ambiguïté permet d'exploiter le *sens commun* de la liberté (dire et faire ce que l'on veut) au profit du sens

particulier de la liberté selon la définition communiste (faire partie d'une société qui peut être terriblement autoritaire, pourvu que l'exploitation capitaliste y ait disparu).

Autre exemple : le mot *impérialisme*. Le parti communiste a publié récemment une déclaration, selon laquelle le peuple français ne ferait jamais la guerre à l'Union Soviétique : et, bien sûr, les adversaires du parti communiste se sont indignés. Quoi? Le parti communiste déclare ouvertement que ses membres refuseront de faire la guerre à l'Union Soviétique dans tous les cas, même si les armées de l'Union Soviétique envahissent la France? Jamais les Français qui avaient les plus grandes sympathies pour l'Allemagne nationale-socialiste n'auraient osé proclamer ainsi, à l'avance et de façon inconditionnelle, ce principe de non-belligérance. Mais voici qu'un porte-parole communiste répond que cette indignation n'a pas de sens. En effet, l'U. R. S. S. n'envahira jamais la France. Pourquoi? Parce que les peuples qui attaquent d'autres peuples sont les peuples impérialistes. L'impérialisme, selon les définitions marxistes, ce sont les dispositions agressives des nations capitalistes qui cherchent dans la guerre des débouchés pour les affaires de leur classe dominante ou des diversions à leur lutte intérieure des classes. Or, l'U.R.S.S. n'est pas une nation capitaliste, elle n'a plus de classe dominante à la recherche de marchés extérieurs, elle ne connaît plus la lutte des classes. Donc, elle n'est pas impérialiste. Donc elle ne peut attaquer personne. Mais si, néanmoins, elle attaque? Impossible. Impensable. Mais la Finlande, en 1940? Puisque l'U.R.S.S., n'étant pas impérialiste, ne peut pas attaquer, c'est donc qu'elle n'a pas attaqué. Sans doute la Finlande était-elle un repaire de capitalistes qui préméditaient une attaque contre l'U. R. S. S. L'U. R. S. S. a seulement prévenu l'attaque : ce n'est pas attaquer. Elle est venue au secours du peuple Finlandais opprimé par ses capitalistes et ses gardes blancs. Ce n'est pas attaquer. Mais l'Allemagne hitlérienne, quand elle attaquait ses voisins, employait des arguments tout à fait semblables? Sans doute : mais l'Allemagne hitlérienne

mentait : l'U.R.S.S. ne ment pas. Il est même tout à fait honteux, lorsqu'on y songe, que l'Allemagne hitlérienne ait fait un usage aussi cynique, pour couvrir ses visées agressives, d'arguments tels que ceux de l'opération préventive ou du secours porté à des peuples opprimés, en jetant ainsi le discrédit sur ces arguments, que l'U.R.S.S. ne peut plus utiliser sans être suspectée. Mais enfin, si nous sommes en présence d'un fait, qui est l'entrée de l'armée rouge en France? Cela prouvera seulement que le Gouvernement français des valets de Truman se préparait à attaquer l'U.R.S.S., ou que le peuple français opprimé a appelé au secours l'Armée rouge libératrice. Donc, les vieux réflexes des peuples envahis n'auront pas à jouer. La France ne sera pas envahie, même si elle est envahie, car on n'est envahi que si l'on est attaqué. Or, l'U.R.S.S. ne nous attaquera pas, même si elle nous attaque, puisque, pour attaquer, il faut être impérialiste, et que l'U.R.S.S. ne peut être impérialiste, l'impérialisme impliquant le capitalisme. Donc, la cause est jugée.

Ici encore, nous voyons comme il est utile de jouer sur l'ambiguïté des mots : l'impérialisme, pour le sens commun, c'est une certaine propension de nombreuses nations à poser des pieds bottés sur le territoire du voisin lorsque l'occasion s'en présente. Du point de vue de cette définition, il n'est pas déraisonnable d'imaginer qu'un État socialiste puisse être, le cas échéant, impérialiste, ne serait-ce que par l'envie qu'il peut avoir de faire bénéficier ses voisins de sa propre révolution : et alors, il faut bien dire que quant à ses caractères objectifs, par exemple l'emploi des grandes unités cuirassées ou l'action des commandos parachutés sur les arrières, l'entreprise de libération révolutionnaire ressemble à l'agression impérialiste comme deux gouttes de sang. Il n'importe : en vertu des définitions théoriques du marxisme, les mots d'impérialisme, donc d'agression, ou d'invasion, n'ont plus ici leur raison d'être employés. C'est bien la même technique de l'ambiguïté que dans le cas de la liberté, cité plus haut : mais cette technique est ici inversée. Il y a deux réalités différentes, la liberté du sens commun et la liberté de la

définition communiste, et la propagande crée entre l'une et l'autre la confusion par l'emploi du mot liberté; il y a une réalité commune à toutes les formes d'expansion d'un système politique aux dépens des territoires voisins, et la propagande crée entre ces formes une distinction verbale en limitant à l'impérialisme « bourgeois » l'acception commune du mot « impérialisme ». Ainsi la propagande semble en mesure de faire admettre que c'est encore de la liberté du sens commun qu'il s'agit quand il s'agit de la liberté révolutionnaire, et que ce n'est plus de l'impérialisme du sens commun qu'il s'agit quand l'impérialisme révolutionnaire est en cause. On associe la révolution à toutes les valeurs qui ont bonne renommée, et on la désolidarise de tous les mots qui ont mauvaise réputation.

Ces transmutations subtiles ont été pratiquées sur l'ensemble du vocabulaire qui est à la disposition des politiques : pour les énumérer, il faudrait composer tout un dictionnaire. Il suffit de rappeler comment le double jeu est joué sur le mot de démocratie (on cherche à mobiliser le sentiment démocratique, attaché aux formes libérales de la démocratie, au profit de la « démocratie populaire » à pouvoir autoritaire et à parti unique); sur le mot de patrie (on cherche à mobiliser le sentiment patriotique au profit de la patrie selon les exigences communistes, c'est-à-dire de la patrie-où-le-parti-communiste-dispose-d'un-certain-nombre-de-portefeuilles-ministériels-et-dont-la-politique-extérieure-est-alignée-sur-celle-de-l'U.R.S.S.) ; sur le mot de trahison (on cherche à faire glisser le discrédit qui s'attache à la trahison selon le sens commun, c'est-à-dire à la trahison commise aux dépens de la nation, sur la trahison à l'égard de la révolution, sur la trahison à l'égard du parti). Ce sont des mots à double sens qu'on inscrit sur les drapeaux, — un sens pour les initiés, un sens pour le vulgaire —; c'est au nom de mots à double sens qu'on fusille.

Sans doute, le parti communiste n'a pas le monopole des techniques mystificatrices. Les partis fascistes en ont, eux aussi, fait usage : on se souvient de quelle façon ils exploitaient en même temps le danger du socialisme

auprès des bourgeois conservateurs, et l'attrait du socialisme auprès des foules ouvrières, le principe de l'égalité des droits entre les nations et celui de la supériorité de la race prédestinée, le prestige de la révolution auprès de la jeunesse et celui de l'ordre auprès des possesseurs de gros portefeuilles. Les sociétés démocratiques capitalistes ont, elles aussi, leurs mystifications, que le marxisme lui-même a mises dans une lumière cruelle : quand leurs représentants prononcent les mots de liberté, de vérité, d'humanité, de justice, il se cache, derrière ces mots, beaucoup d'intérêts qui préfèrent garder leur véritable visage dans l'ombre, et l'Égalité avec un grand E fait l'affaire de beaucoup de tyrans secrets, ou discrets, et la Patrie avec un P majuscule, l'affaire de beaucoup d'abominables trafiquants et d'honorables actionnaires. Donc, les communistes ne sont pas seuls à mystifier. Mais la mystification communiste n'en présente pas moins un certain nombre de caractères particuliers.

En premier lieu, elle s'accompagne de la conscience la plus lucide de la mystification. C'est la critique marxiste qui a dénoncé la mystification dans les sociétés capitalistes et montré les mécanismes de cette mystification. Tout se passe donc comme si les communistes, ayant constaté, mesuré et analysé les effets de la mystification dans la société capitaliste, en faisaient auprès des foules sur lesquelles ils cherchent à agir un usage scientifique, délibéré. La mystification capitaliste est en grande partie un phénomène d'autoaveuglement devant les tares, ou les injustices, de la société capitaliste. Le capitaliste détourne peut-être pudiquement les yeux de ses propres intérêts pour contempler (et faire contempler au peuple) les valeurs supérieures. Mais il croit à ces valeurs, il croit à la Vérité, à la Démocratie, à la Patrie, même si pendant ce temps il emplit ses poches. Le communiste qui invoque, lui aussi, les valeurs supérieures, — les mêmes que celles du capitaliste, la Vérité, la Démocratie, la Patrie, sait qu'il invoque des valeurs dont il a lui-même fait la critique, les valeurs « capitalistes » qu'il tient lui-même pour des formes de la mystification capitaliste. La mystification

capitaliste est donc spontanée, réflexe; la mystification communiste, l'opération mystificatrice menée au profit du communisme avec les mots-clefs de la mystification capitaliste, est une mystification dirigée, consciente.

Il s'y ajoute un autre caractère : l'homme de la société bourgeoise, l'homme formé par la culture bourgeoise croit à la transcendance absolue de valeurs telle que la Vérité, ou la Justice; il se trompe peut-être en y croyant, mais enfin il y croit. L'homme formé par la culture marxiste ne croit pas, lui, à cette transcendance : et pourtant, il fait appel à elle comme s'il y croyait. Il se sert des « valeurs » bourgeoises auprès des foules communistes (liberté, justice, patrie) en prenant bien soin de leur laisser le masque de transcendance dont la mystification bourgeoise les a, selon lui, affublées : parce qu'il sait que c'est à ce masque qu'est dû leur prestige. Ce qu'il y a de singulier dans la politique communiste, c'est qu'elle se sert dans sa propagande des valeurs bourgeoises et du prestige bourgeois de ces valeurs (les valeurs avec nous) après avoir, dans sa critique doctrinale, longuement démontré que ces valeurs étaient le produit de la mystification. Car, si un brave Français, radical bourgeois jusque dans ses arrière-grands-parents, se laisse gagner par la propagande communiste à cause de l'écho que font en lui le mot « liberté » ou le mot « patrie », il est bien certain que c'est en raison du contenu traditionnel de ces mots, tels qu'il les a appris à l'école, non en raison du contenu proprement marxiste dont on les a chargés discrètement, sans le lui dire.

Nous sommes donc devant une propagande qui se sert des mots de tout le monde dans un autre sens que celui de tout le monde, afin d'exploiter méthodiquement cette ambiguïté préméditée pour une véritable substitution de valeurs : et le communiste sincère peut considérer que ce n'est pas là mentir, que la liberté à laquelle il pense est la vraie liberté, tandis que la liberté bourgeoise est fausse, que la patrie à laquelle il pense est la vraie patrie, tandis que la patrie bourgeoise est fausse. Mais il ne peut pas ne pas savoir que, même s'il a raison, toute sa technique de la propagande consiste à faire que l'on confonde la vraie

liberté avec la fausse, la fausse patrie avec la vraie : et cela, c'est bien l'imposture.

Reste à savoir si l'imposture est efficace. Reste à savoir si les méthodes politiques qui comportent le plus d'imposture, comme le plus de mépris des hommes, comme le plus de cruauté, sont par là même les plus efficaces. Car il n'est pas prouvé *a priori* que dans le monde, c'est à celui qui ment le plus, c'est à celui qui tue le plus qu'appartient infailliblement la victoire : et si par hasard il n'en était pas ainsi, beaucoup de méthodes politiques pourraient être remises en question.

THIERRY MAULNIER.

CONFESSION DU PÉCHEUR JUSTIFIÉ

Suite et fin (1)

Dans la suite du récit, le héros, à l'instigation de son compagnon, tue son frère par traîtrise, puis hérite de son père mort de chagrin, et vient s'installer dans le château familial.

Je m'éveillai d'un sommeil profond et fiévreux et demandai à boire. Un domestique me répondit, que je n'avais auparavant jamais vu, et qui était vêtu des habits et de la livrée de mon propre domestique. Je réclamai Andrew Handyside, le domestique qui avait servi à table le soir précédent; mais l'homme ne me répondit que par un sourire et un regard étonné.

« — Qu'est-ce que cela signifie, coquin, m'écriai-je. Qu'est-ce que vous faites là? Et s'il vous plaît, qu'est-ce qui vous fait rire? J'entends que vous alliez à vos affaires, et que vous m'appeliez Handyside. Je veux qu'il m'apporte quelque chose à boire.

— Vous avez sûrement besoin de boire, maître, répondit l'homme. Buvez un bon coup, ça vous réveillera peut-être un peu et vous ne réclamerez peut-être plus de fantômes dans votre sommeil. Vous n'avez sûrement pas oublié qu'il y a six mois qu'Andrew Handyside est dans la tombe? »

Ce fut pour moi un coup terrible. Je fus incapable de répondre davantage, mais retombai comme une masse de plomb sur mon oreiller, sans vouloir prendre quoi que ce fût des mains

(1) Voir *La Table Ronde*, nos 9 et 10.

de l'homme qui, avec son visage grave, avait l'air de se moquer de moi. Il eut l'air désolé et peiné de m'avoir offensé, mais je le renvoyai, et je demeurai pensif et sombre. Était-il possible qu'une fois de plus j'eusse passé toute une saison dans l'oubli total de moi-même, et conclu des affaires que j'allais ne pas approuver et dont je n'aurais aucune idée! J'essayai de me rappeler quelque chose à quoi j'eusse pu être occupé, mais rien n'était inscrit dans mon esprit qui fût postérieur à ma séparation d'avec mes amis, à une heure tardive, la veille au soir. C'était certainement la veille au soir : mais s'il en était ainsi, comment se faisait-il qu'Andrew Handyside, qui servait à table ce soir-là, fût depuis six mois dans la tombe! Il y avait là quelque chose d'équivoque; aussi, craignant de me lever de peur de me voir asséner je ne sais quelles accusations, je fus obligé d'appeler une fois de plus pour obtenir tous les renseignements possibles. Le même individu reparut pour recevoir mes ordres comme la première fois, et je me mis à l'interroger en détail. Il me dit que son nom était Scrape; que je l'avais pris moi-même à mon service, chez qui, et sur quelle recommandation. Mes sourires et mes signes de tête montrèrent au coquin que je comprenais parfaitement qu'il me débitait un tissu de mensonges, mais que je préférais ne pas commencer dès le début par affirmer violemment le contraire.

« — Et où est mon noble compagnon et ami? dis-je. A quoi s'est-il occupé pendant tout ce temps?

— Je ne le connais point, Monsieur, répondit Scrape, mais j'ai entendu dire que l'étrange et mystérieux personnage qui vous fréquentait et que la plupart des gens trouvaient si bizarre, était parti l'année dernière avec un M. Ringam, de Glascow, et n'était jamais revenu. »

Je remerciai le Seigneur en mon cœur de ce renseignement, avec l'espoir que l'illustre étranger était retourné dans son propre pays et parmi son peuple, et que je serais désormais débarrassé de sa souveraine et terrible présence.

« — Et où est ma mère? dis-je. »

L'homme eut le souffle coupé, et me regarda sans me faire aucune réponse.

« — Je vous demande où est ma mère, repris-je.

— Dieu seul, et non pas moi, sait où elle est, répondit-il. Il sait où est son âme, et quant à son corps, si vous n'en avez aucune idée, je suppose qu'il n'est âme qui vive qui en sache rien.

— Que voulez-vous dire, coquin? répliquai-je. Qu'est-ce que c'est que ces sombres allusions? Dites-moi exactement et clairement ce que vous savez de ma mère.

— C'est tout de même curieux que vous ayez oublié, ou que vous fassiez semblant d'avoir oublié tout ce qui s'est passé la veille, Monsieur, dit-il. On vous en a pourtant assez parlé hier; et je peux vous dire qu'on recommence à raconter de bien vilaines histoires sur cette affaire-là. Mais comme ça va passer en justice, ce serait très mal de rien dire d'un sens ou de l'autre pour influencer le public; vaut mieux laisser la justice suivre son cours; je n'ai rien à dire, Monsieur. Vous avez été un bon maître pour moi, vous m'avez payé régulièrement mes gages, mais vous avez bien besoin d'être innocent, parce qu'il y a de très graves accusations contre vous.

— Je ne crains pas les accusations des hommes, répondis-je, tant que je peux me justifier aux yeux du Ciel; et je sais parfaitement que j'en suis capable. Allez me chercher de l'eau et du vin, et d'autres vêtements moins voyants et moins criards que ceux-ci. »

Je pris un verre de vin mélangé d'eau, mis mes vêtements noirs et sortis. Malgré tous mes sujets de perplexité j'avais le cœur tout exalté. Il me semblait que j'étais débarrassé de deux grands obstacles à mon bonheur, par la main de qui, je n'en savais rien. Apparemment, ma mère qui tout dernièrement m'avait été une cruelle épine au flanc avait disparu; et mon grand conseiller et compagnon qui avait exercé sa tyrannie sur tous les mouvements spontanés de mon cœur s'était également retiré. Ce dernier point était un inexprimable soulagement; car je m'étais aperçu que depuis toute une longue saison je n'avais été capable d'agir que selon l'impulsion de son esprit et de son cœur, également mystérieux. Aussi je remerciai Dieu de ma délivrance, et m'en fus parcourir mes bois d'un pas hardi et décidé; l'indépendance dans le regard, et la liberté dans la main droite.

A l'extrémité du bois Colwan, j'aperçus une silhouette

qui approchait vers moi d'un mouvement plein de lenteur et de dignité. Dès l'instant où je la vis, tout mon corps fut secoué d'un choc aussi fort que si le sol sur lequel je marchais se fût dérobé soudain sous mes pas; cependant, sur l'instant, je ne savais pas qui c'était; c'était l'air et l'allure de quelqu'un que je redoutais et à qui j'aurais bien voulu échapper; mais je n'avais même pas la force d'essayer. Il avança lentement, et j'allai tout aussi lentement à sa rencontre; mais, nous étions à portée de voix, que j'ignorais encore qui c'était. Je lui trouvai l'allure, l'air et les traits de feu mon frère; cependant, il s'y mêlait des marques si effrayantes de chagrin, de malheur et de désespoir que j'avais peur de regarder, sans savoir à qui était le visage sur lequel se posaient mes yeux. Mais lorsque cette créature se mit à parler, tout mon être, au moral aussi bien qu'au physique, reçut un nouveau choc plus terrible que le premier, car c'était la voix du grand personnage que j'avais si longtemps appelé mon ami, de qui je m'étais cru délivré pour toujours, et dont je redoutais la présence et l'entretien plus encore que l'Enfer. C'était bien sa voix, mais tellement changée — je ne pourrai pas l'oublier jusqu'au jour de ma mort. Non, je peux difficilement concevoir qu'il puisse exister sur terre des sons aussi discordants, qui fassent se révolter chez les hommes tous les sentiments de l'âme, autant que les accents de la voix qui en cet instant me grinça aux oreilles. C'étaient des sons échappés en sifflant par les fissures des abîmes ou que ma fâcheuse imagination me fit prendre pour tels.

« — Alors? Tu frémis maintenant à me voir approcher, n'est-ce pas? dit-il. Est-ce là toute la reconnaissance que vous daignez avoir pour un attachement dont les annales de l'univers n'offrent point d'exemple? Attachement qui m'a fait abandonner puissance et souveraineté, hommages, conquêtes, et flatteries : tout cela pour gagner à mes grands et véridiques principes pour réformer l'humanité un seul cœur sanctifié et de grande valeur. En quoi ai-je été coupable? Qu'ai-je fait pour le mal, ou que n'ai-je point fait pour votre bien, que vous ayez le désir d'éviter ma présence?

— Grand et magnifique prince, répondis-je humblement, permettez-moi de vous supplier d'abandonner à l'incertitude

de son propre sort un pauvre et indigne misérable, pour retourner régner sur votre peuple. Je suis indigne des sacrifices que vous avez consentis pour l'amour de moi; et après tous vos efforts, je n'ai pas l'impression que vous m'ayez rendu ni plus vertueux, ni plus heureux. Pour l'amour de ce qu'il y a d'estimable dans la nature humaine, quittez-moi pour retourner chez vous, avant d'avoir fait de moi un être tout à fait au-dessus ou bien tout à fait au-dessous du reste de mes semblables. Laissez-moi suivre pas à pas, à ma manière, ma route vers le Ciel et vers le bonheur, comme l'ont fait ceux qui m'ont précédé, et je vous promets de m'attacher exactement aux grands principes que vous m'avez si constamment inculqués, à condition que vous partiez et me quittiez pour toujours.

— Vous pourriez plus facilement faire abandonner à une mère l'enfant de ses entrailles; vous pourriez plus facilement faire que l'ombre abandonne la substance plutôt que m'éloigner de votre personne. Nos êtres sont pour ainsi dire confondus, et ne forment plus qu'un, et je ne quitterai pas ce pays avant de pouvoir vous emporter en triomphe avec moi. »

Je ne peux en aucune façon décrire l'effet que ce terrible discours eut sur moi. C'était comme l'annonce de la mort à quelqu'un qui s'est cru récemment délivré, et peut-être même d'une chose pire que la mort, et de plus grande durée. J'étais donc condamné à demeurer dans mon malheur, soumis corps et âme à quelqu'un dont la présence me devenait si intolérable que rien sur terre ne pouvait y apporter de compensation. Et dans cet instant, lorsqu'il vit l'angoisse de mon âme, il ne pût cacher le plaisir qu'il en eut. J'étais embarrassé pour lui donner la réponse qu'il attendait : c'est à moi qu'il appartenait de dire quelque chose après de telles protestations d'attachement, et pour en ébranler en quelque mesure la validité, je demandai avec grande simplicité où il avait été tout ce temps-là.

« — Vos crimes et vos extravagances m'ont fait vous quitter durant une saison, dit-il, mais maintenant que, je l'espère, les jours de grâce sont revenus pour vous, je suis de nouveau attiré vers vous par une affection désintéressée et sans limites, affection qui n'est pas payée de la moindre reconnaissance, et qui semble avoir pour origine la fascination. J'ai été dans de très lointaines contrées et j'ai vu et réglé beaucoup de choses,

depuis la dernière fois où je vous ai parlé. Je vous soupçonne grandement de vous être pendant tout ce temps rendu coupable de grands crimes et de grands péchés, crimes qui auraient plongé dans les abîmes de la perdition un être non régénéré. Mais comme je savais que ce n'était là qu'un écart momentané, l'exemple de cette liberté dont peuvent faire usage ceux qui sont élus et choisis, je fermai les yeux à votre oubli délibéré de nos principes, convaincu que les erreurs que vous commettiez ne seraient jamais retenues contre vous, et qu'en temps voulu vous retrouveriez votre bon sens, pour rejeter tout le poids de vos crimes sur les épaules de ceux qui se sont volontairement courbés pour en recevoir la charge.

— Je le ferai certainement, répondis-je, comme moi et tous ceux qui sont justifiés en ont le droit. Mais quels sont ces crimes? De quelles erreurs et de quelle fautes parlez-vous? Pour moi, je ne m'en connais point, et suis absolument stupéfait d'insinuations que je ne comprends pas.

— Vous avez été certainement abandonné à vous-même toute une saison, répliqua-t-il, et vous vous êtes conduit plutôt comme un être en délire que comme un chrétien dans son bon sens. Vous êtes accusé d'avoir en secret fait disparaître votre mère; et vous l'êtes également de la mort d'une belle jeune femme, que vous aviez séduite.

— C'est un mensonge intolérable et monstrueux, m'écriai-je en l'interrompant. Je n'ai jamais attenté à la vie d'une femme, et j'ai même fui la société des femmes dès l'enfance. Je ne sais rien de la disparition de ma mère, ni de celle de la jeune femme dont vous parlez. Absolument rien.

— Je l'espère, dit-il. Mais il semble y avoir quelques fortes présomptions contre vous, et je suis venu aujourd'hui vous avertir qu'une enquête est en cours, et qu'à moins d'être parfaitement convaincu, non seulement de votre innocence, mais de pouvoir en fournir la preuve, il serait plus sûr pour vous de vous enfuir, pour laisser le procès se faire sans vous.

— Il ne sera jamais dit que je me sois dérobé à un procès comme celui-là, répondis-je. Ce serait donner corps à des soupçons, et justifier une culpabilité qui n'a jamais existé. J'irai me montrer dans tous les lieux publics, pour qu'aucune calomnie ne puisse s'exercer contre moi. J'ai répandu le sang

des pécheurs, mais je suis innocent des morts dont vous parlez; aussi suis-je prêt à affronter tous les tribunaux, et à démonter tous mes accusateurs.

— Vos serments ne vous serviront pas à grand'chose, répliqua-t-il tranquillement. Ils se défendent cependant, bien qu'ils ne signifient rien pour moi, qui sais trop bien que vous avez effectivement commis ces deux crimes, en personne, et de vos propres mains. Loin de moi de vouloir vous trahir; au contraire, je voudrais plutôt pallier vos fautes; car, bien qu'elles soient contraires à la nature, je peux prouver qu'elles ne sont pas contraires à la cause du pur christianisme, selon la forme que nous avons acceptée, et que nous désirons répandre.

— Si ce que vous me dites est vrai, dis-je, alors il est également vrai que je possède deux âmes, qui s'emparent de mon corps tour à tour, et que chacune est absolument inconsciente de ce que fait l'autre; car aussi vrai qu'il existe en ce moment en moi un esprit façonné et promis à la félicité éternelle, j'ignore absolument les crimes dont vous m'accusez maintenant.

— Votre supposition peut être effectivement exacte. Nous sommes tous soumis à deux natures distinctes dans la même personne. J'en ai moi-même grièvement souffert. L'esprit qui me mène aujourd'hui n'est pas celui qui m'avait été donné lorsque je fus créé. Il s'est transformé en moi, et toute ma nature s'est transformée en même temps. J'ai connu jadis des jours de gloire et de félicité. Mais le croiriez-vous? En ce temps-là, je *n'étais pas chrétien*. Je le suis maintenant. Je me suis converti aux vérités du christianisme en passant par le feu, et depuis ma conversion définitive, mon malheur est extrême. Vous vous plaignez que je n'aie pu vous rendre plus heureux que vous ne l'étiez. Hélas! Espérez-vous trouver le bonheur dans la difficile carrière d'extermination que vous avez embrassée? Pour moi, toutefois, voici ce que je vous promets : une part du seul bonheur dont je jouisse, sublime en ses mouvements, et magnifique en ses triomphes — je vous ferai place à la droite de mon trône, et vous montrerai la splendeur de mes royaumes, et la félicité de mes millions de serviteurs fidèles. »

Je m'inclinai une fois de plus devant ce puissant potentat, et je promis de me soumettre entièrement à ses directives,

bien qu'à l'époque j'eusse une répugnance naturelle à faire ces concessions, et que mon âme eût plutôt pour désir d'être engloutie par les abîmes de la mer, ou d'être une fois de plus emportée par l'oubli. J'étais comme Daniel dans la fosse aux lions, sans avoir sa foi dans l'aide de Dieu, et entièrement à leur merci. J'avais l'impression d'être comme un homme qui aurait un serpent mortel enroulé autour du corps : le serpent le tient en ses crocs, sans lui faire de mal, et se contente de resserrer avec une joie triomphante ses diaboliques replis écailleux, pour faire sentir à sa victime en quelle puissance elle s'est remise. Je traînai ainsi ma vie de jour en jour, pendant quelque temps, dans un abandon et une lassitude absolus; tantôt j'accomplissais mes dévotions avec une grande ferveur de cœur, et tantôt je m'abandonnais si totalement à moi-même que je me jetais avidement dans toute espèce de vice et de folie. Mon ami éclairé ne m'y accompagnait jamais, mais j'ai toujours remarqué qu'il était le premier à m'y pousser, pour ensuite m'y laisser seul. Le lendemain, après ces miennes erreurs, il ne manquait jamais de me faire doucement reproche, et de me blâmer de mes fautes vénielles; mais il avait alors l'art de tout concilier, en me rappelant que j'étais justifié et ne pouvais faillir, ce qui m'était un baume enchanteur pour tous les maux.

Mais de tous mes ennuis, voici quel était le pire; j'étais tous les jours et à toute heure assailli d'accusations, pour des actes que j'ignorais absolument : cruautés, injustices, diffamations, tromperies; affaires qu'on n'arrivait pas à me faire comprendre; j'étais poursuivi de procès, oppositions, chicanes interminables, que me transmettait par centaines mon bavard et vaniteux avocat. Ces attaques continuelles me rendaient la vie si malheureuse que j'étais obligé de m'enfermer des jours entiers, sans jamais voir personne que Samuel Scrape mon domestique, qui était un homme honnête et brusque, un solide Cameronien, mais peu versé cependant dans les questions religieuses. Il disait venir d'un endroit nommé Penpunt, ce que je trouvais si drôle que je l'appelais du nom de son village natal; il en était très fier : il répondait à tout plus intelligemment et plus poliment lorsque je l'appelais Penpunt que lorsque je l'appelais de son propre nom de baptême, Samuel. Je fus en

diverses occasions obligé de faire société avec ce paysan, et bien étranges furent les détails qu'il me donna sur moi et sur les idées que des gens du pays se faisaient de moi. J'en notai quelques-unes par écrit, pour passer le temps, et je les reporte ici pour montrer comment les plus grandes actions, et les meilleures, sont mal interprétées par les impies et les ignorants :

« — Vous dites, Samuel, que je vous ai engagé moi-même, que j'ai été un bon maître pour vous, et vous ai payé ponctuellement vos gages toutes les semaines. Or, comment pouvez-vous dire cela, sachant, comme vous faites, que jamais je ne vous ai engagé, et ne vous ai jamais donné dix sous de gages de toute ma vie, sauf ce mois-ci ?

— Vous pourriez aussi bien dire, Maître, que l'eau n'est pas de l'eau, et que les pierres ne sont pas des pierres. Mais ça vous regarde, et c'est bien grand dommage de toujours faire une chose et de dire le contraire. Alors donc, puisque vous ne m'avez pas payé de gages, et que je peux prouver le jour et la date où j'ai été engagé, et où je suis venu chez vous vous servir, voulez-vous avoir maintenant la bonté de me payer? C'est le meilleur moyen que je connaisse de guérir quelqu'un de la maladie de faire des contrats.

— J'aurais cru qu'à Penpunt et dans le Cameron on aurait des principes, qu'on n'accepterait pas de se faire payer deux fois la même chose.

— Dans un cas comme ça, Monsieur, je ne m'attache pas aux principes, mais à la bonne éducation ; et je peux bien vous dire que dans un pareil embarras, un Cameronien est courtois et bien élevé. Il se trouve dans l'obligation de faire tort ou bien à la réputation de son ami, ou bien à son porte-monnaie ; et Monsieur, lequel des deux, à votre avis, est le plus précieux? Par exemple si un maquignon de Galloway était venu à la ville à Penpunt, et avait dit à un Cameronien (tout le monde est Cameronien là-bas) : « Monsieur, je veux acheter votre vache. — Très bien, dit le Cameronien, je veux justement la vendre ; alors donnez-moi vingt livres d'Écosse, et emmenez-la. » Marché conclu. Le maquignon prend la vache, et donne ses vingt livres d'Écosse au Cameronien. Mais après ça, il le rencontre une autre fois sur le champ de foire, au milieu des maquignons et des marchands du pays, et l'homme de Galloway, il dit au Cameronien,

devant tous les témoins : « Voyons, Maître Whigham, je ne vous ai jamais payé votre satanée vache que je vous ai achetée. Je vais la payer aujourd'hui, mais n'oubliez pas de l'arroser; il y en a bien besoin. » Ou quelque chose comme ça. Le Cameronien alors est poli, et il ne peut pas faire sentir à l'autre devant ses camarades, qu'il est à la fois un imbécile et un menteur; et il met ses principes dans sa poche, il leur fait faire le mort, pour ainsi dire, et bat le rappel de sa bonne éducation : il empoche l'argent, il donne le bonjour au maquignon de Galloway, et fait comme il veut. Et à qui la faute? *Chacun pour soi*, c'est le premier commandement. Pour un Cameronien, les principes ne font jamais tort au porte-monnaie; et il n'y a pas de raison que ce soit différent dans le cas présent; car, comme je ne peux pas vous faire passer pour menteur, je voudrais bien mes gages.

— Eh bien! Samuel, vous les aurez, si vous m'affirmez que je vous ai engagé moi-même en personne, et qu'en discutant avec vous j'avais le même parler et la même voix que j'ai en ce moment.

— Ça, je l'affirme tout à fait, à moins que vous n'ayez deux apparences sous le même aspect, et deux parlers avec la même voix. Mais, Dieu me pardonne, Monsieur, savez-vous ce que disent de vous les bonnes femmes de la paroisse?

— Comment le saurai-je, si personne ne me le répète?

— Oh! je suis sûr que c'est des histoires — faut pas que les gens fassent attention aux racontars des vieilles commères. Mais il y en a quelques-unes aussi qui sont sorcières, on le sait bien; et elles disent : que le Seigneur nous protège! Elles disent qu'on voit souvent le diable se promener avec vous, tantôt sous une forme, et tantôt sous une autre. Et elles disent aussi que quelquefois il prend votre propre forme, ou bien qu'il entre en vous, et que vous devenez un démon à votre tour. »

Je fus tellement atterré par la terrible idée qui s'était répandue que je faisais société avec le Prince des Ténèbres, que je ne pus faire aucune réponse à ce que m'avait rapporté cet homme; je demeurai immobile, frappé de stupeur; et n'eût été ma foi bien fondée, et ma conviction que j'avais été choisi pour faire partie des élus dès avant la création du monde, j'aurais à ce

moment cédé à la croyance populaire, et je serais tombé dans le péché de désespoir; mais un allié intérieur et invisible me sauva d'une aussi fatale erreur. Pourtant cette insinuation ressemblait tellement à ce que j'éprouvais moi-même que je fus plongé dans une grande terreur et une grande confusion.

Le pauvre garçon le remarqua, et essaya de dissiper cette impression en ajoutant quelques autres doctes réflexions de son cru :

« — Allons, mon bon monsieur, ce sont des sottises, il n'y a aucun doute. C'est le comble de l'absurdité de prendre des bavardages de vieilles femmes pour parole d'évangile. Je leur ai dit que mon maître était un homme pieux, et un homme de bon sens; et que pour faire des prières, il en remontrerait au vieux MacMillan en personne. « Le diable aussi, qu'elles ont dit, quand il veut, aussi bien pour prêcher que pour prier, si ça doit lui servir à quelque chose. Non, non, j'ai répondu, mon maître il croit absolument à toutes les vérités du christianisme. » Alors, elles ont dit : « Satan aussi, c'est celui qui croit le plus fermement sur terre à toutes les vérités du christianisme; et depuis la Révolution, que l'Évangile est devenu si répandu, il a souvent été amené à prendre la ruse de le prêcher lui-même, exprès pour y introduire de faux principes, et par là le rendre ridicule et blasphématoire. »

J'avoue à ma honte que je me sentis tellement confondu par ce fatras de sottises qu'un frisson me saisit, et qu'en dépit de tous mes efforts pour surmonter l'impression que j'avais eue, je tombai évanoui. Samuel me fit rapidement revenir à moi, et après avoir bu un grand verre de vin et d'eau, je fus très réconforté, et sentis mon esprit s'élever au-dessus du domaine des conceptions vulgaires, et au-dessus des vues étroites de ceux qui sont pas régénérés. Le bavard et le malin garçon s'en aperçut, et tenta de s'excuser du chagrin qu'il m'avait fait en me contant l'histoire suivante, que j'ai notée, et qui fut amenée par une conversation dont voici le détail :

« — Eh bien! Penpunt, vous pouvez me raconter tout ce qui s'est passé entre vous et les bonnes femmes de la paroisse. Les douleurs d'entrailles qui me prennent quelquefois sont calmées, et cela m'amusera beaucoup d'apprendre ce que pensent de moi et des miens ces fieffées sorcières.

— Bien, voilà, Monsieur, je leur dis : « Il se passera longtemps avant que le diable s'attaque à un croyant aussi sérieux et qui prie avec autant de ferveur que mon maître parce que s'il a le dessus avec des hommes comme lui, qui est-ce qui sera à l'abri? » Et qu'est-ce que vous croyez qu'elles ont répondu, Monsieur? Il y a une nommée Shaw la Veinarde qui a levé ses grands bras, et m'a répondu, et toutes les autres faisaient oui, oui, de la tête pour dire comme elle : « Pauvre stupide gourde de Cameronien! qu'elle a dit, et est-ce que c'est tout ce que vous savez des ruses et des artifices du Prince de l'Air, qui règne sur les enfants de désobéissance? Si jamais il remarque un croyant orgueilleux qui a des prétentions plus qu'ordinaires à la vocation de pasteur, et qui fait tant de lectures et de prières que les chouettes elles-mêmes apprennent ses exordes, c'est à lui que s'attache le Vieux Simmie pour s'en faire une lavette. Il n'a point de repos en Enfer, quand il voit un homme, ou plusieurs hommes de cette trempe-là, et s'il se met vraiment au travail, c'est bien rare qu'il ne les ramène pas tous avec lui, de gré ou de force. Ah! alors, il a un beau butin, et ça fait un fier Diable, quand il retourne chez lui dans son propre château, avec dans sa hotte sur son dos les âmes de croyants aussi fervents. Assurément, je jurerais bien que le vieil Ingleby, le maître de postes de Liverpool, n'a jamais remonté la grand'rue de Glasgow en plus grande pompe, quand il menait dix chevaux de bât, chargés de dentelles de Flandre et de toiles de Hollande, et de satins et de soieries des Indes Orientales, que Satan lorsqu'il descend dans l'enfer, portant sur ses larges épaules toute une charge d'âmes : celles des croyants orgueilleux. Ah! ah! il me semble voir le vieux voleur parcourir ses arides domaines en criant par dérision sa marchandise : « Qui m'achètera un pasteur tout frais, un évêque ivrogne, un prêtre musicien? Toutes leurs prières et leurs hymnes, et leurs aumônes, et leurs pénitences, et leurs gémissements, leurs hurlements, leurs déclamations et leurs extravagances n'empêchent pas qu'ils soient là tout de même! Voyez la belle fin! Voilà de la rare et précieuse marchandise! Deux sous le croyant bien gras, et dix sous le maigre! » Je vous assure que les extravagances de la vieille mégère me donnaient le frisson, mais le restant des commères l'applaudissait : ce qu'elle disait était

vérité sainte. Alors elle a continué : « Il y a beaucoup de loups déguisés en agneaux parmi nous, mon ami; beaucoup de diables se cachent sous l'apparence de zélés croyants, et hantent les églises et les maisons d'assemblée du pays. Seulement l'année d'avant l'année dernière les gens de la ville d'Auchtermuchty étaient devenus tellement rigides et tellement sanctifiés que le plus misérable paysan de chez eux paraissait dans les autres villes et dans les autres paroisses une brillante lumière. On n'entendait nuit et jour que prêches, prières, débats et remontrances, dans cette fameuse ville d'Auchtermuchty. Les jeunes gens récitaient le Cantique des Cantiques pour faire la cour à leurs belles, et les jeunes filles répondaient en dégoisant des versets des Psaumes. Au teillage du lin, on posait des questions à la ronde, et aux mariages on lisait des chapitres de la Bible, et on chantait des hymnes; jeunes et vieux faisaient des prières en rêve, et des prophéties en dormant, tant et si bien que les démons dans les coins les plus reculés de l'Enfer ont pris l'alarme et se sont mis en marche. N'eût été un vieux Comte, Robin Ruthven, Auchtermuchty serait aujourd'hui abîmée pour toujours dans la ruine et la perdition. Mais Robin était rusé, et il avait de l'intelligence plus que son compte, parce qu'il avait été élevé par les fées quand il était petit, et qu'il y avait des esprits qui pour lui n'étaient pas invisibles, et dont le langage lui était aussi familier que sa langue maternelle. Robin était assis, un soir sombre et tranquille de septembre, sur un coteau vers l'ouest du Lhomond, quand il vit arriver de l'est une volée de corbeaux et de corneilles, juste au bord de la lande. L'instant que Robin les aperçut, il comprit d'après leur façon de voler, que c'étaient des corneilles d'un autre monde que le nôtre; alors il fit un signe de croix, et se cacha dans le creux de sa hutte. Les corneilles vinrent se poser tout autour de lui, et se mirent à lisser leurs ailes noires de suie, et à les ouvrir au vent pour les rafraîchir; et Robin entendit une corbasse qui parlait, et une autre qui répondait; et l'une dit : « Quelle sera la proie des corbeaux cette nuit? — Les maigres et folles âmes d'Auchtermuchty, répondit l'autre. — J'ai peur qu'elles ne soient trop bien enveloppées des chaudes flannelles de la foi, et trop bien macérées dans les eaux sales de la pénitence, pour que nous nous en puissions repaître, reprit la

première. — Qu'est-ce que c'est que ces horribles bruits que j'entends s'élever sur la montagne? — Oh! ce sont les cantiques de louange des vieilles commères et des imbéciles abrutis d'Auchtermuchty qui, par leurs chants, se fraient un chemin vers le ciel; et n'était la honte d'être battus, nous pourrions bien les laisser prendre à notre grand ennemi. Pour le butin qu'il aura! Le ciel, ma parole! que penser du ciel, s'il doit être plein de pareille vermine, plus misérable et corrompue qu'on ne saurait dire. — Cela n'a pas d'importance, dit la première, nous ne pouvons pas permettre qu'on défie notre pouvoir; nous devrions les mettre au trou du voleur, mais il nous faudra pourtant les attraper, et même les attraper à leur propre appât. Venez tous à l'église demain, et vous entendrez comment je vais piéger les saints d'Auchtermuchty. En attendant il y a festin ce soir sur la montagne de Sidlaw, au-dessous de la colline de Macbeth. Monte, Diabolus, et filons. »

» Alors, avec de grands cris et de grands croassements, la volée de corbasses reprit le chemin poussiéreux des airs, abandonnant Robin au milieu de sa cabane.

» Le jour suivant les fidèles se réunirent dans l'église d'Auchtermuchty, mais on ne vit pas le pasteur arriver. Les doyens coururent s'en enquérir, mais ne trouvèrent rien, sinon que le pasteur avait disparu. Ils ordonnèrent au bedeau de chanter une partie du Psaume 119 en attendant l'arrivée du pasteur. Le bedeau fit ce qu'on lui ordonnait, et il en était au verset 77, quand un ministre inconnu entra dans l'église, par la porte de *l'ouest* et s'avança solennellement jusqu'à la chaire. Les yeux de tous les fidèles étaient fixés sur ce sublime étranger, qui était vêtu d'une robe noire faite de chanvre; elle lui flottait autour du corps, et faisait traîne derrière lui; ils le prirent pour un ange venu sous un déguisement les exhorter. Il choisit son texte dans les prophéties d'Ezéchiel, et il consistait en ces mots singuliers :

» Je la mettrai à la renverse, à la renverse, à la renverse; et elle ne sera plus, jusqu'à ce que celui à qui le gouvernement appartient vienne, et je le lui donnerai.

» Sur ce thème il prêcha un sermon comme nulle oreille humaine n'en a entendu, tout au moins à Auchtermuchty. C'était un sermon sincère, franc comme l'or, et selon l'évangile

— il était frappant, sublime, et terrible à l'extrême. Il démontra finalement que cet *elle* dont parlait le texte s'appliquait exactement et positivement à la ville bien connue d'Auchtermuchty. Il prouva à la parfaite satisfaction de tous ses habitants qu'ils vivaient dans le fiel de l'amertume et les chaînes de l'iniquité, et leur affirma que Dieu les mettrait à la renverse, eux, leurs principes, et leurs croyances et qu'ils ne seraient plus, jusqu'au jour où viendrait le Diable, le plus grand ennemi de la ville, et qu'elle lui serait alors donnée pour proie, car il y avait droit, et c'est à lui qu'elle appartenait, à moins qu'il ne fût immédiatement accompli un changement radical dans leurs façons de croire et de célébrer le culte.

» Les habitants d'Auchtermuchty furent électrisés, ils furent ensorcelés. Les grandes et sublimes vérités que leur communiquait cet impressionnant et éloquent prédicateur de christianisme les plongea dans un véritable délire de folie. « C'est un prophète du Seigneur, dit l'un, qui nous est envoyé comme Jonas le fut à ceux de Ninive. — Oh! c'est un ange venu du Ciel, pour enseigner notre grande cité, dit l'autre, car jamais homme n'a exprimé d'aussi sublimes vérités. »

»Les bonnes gens d'Auchtermuchty étaient absolument enthousiasmés par le prédicateur qui les avait aussi allègrement envoyés tous en Enfer! Il n'y a rien au monde qui fasse plus grand plaisir aux gens vraiment religieux, que de les vouer à la damnation éternelle. Ils suivirent le prédicateur; ils se formèrent par groupes, pour parler avec admiration de son sermon, et plus ils s'en entretenaient, plus l'admiration et l'émerveillement augmentaient; si bien qu'on ne voulait pas écouter ce que disait Robin Ruthven. Il leur répétait en vain qu'il avait entendu parler un corbeau, et un autre corbeau lui répondre : les gens se moquèrent de lui, et le chassèrent de leurs réunions parce qu'il disait du mal des choses respectables; et ils le traitèrent de sorcier et de fou, de croire qu'on pouvait trouver un sens au croassement des corneilles.

» On n'eut plus aucune nouvelle du sublime prédicateur bien que tout le pays fût à sa recherche, jusque dans les plus petits recoins de Saint-Johnston et de Dundee; mais comme il avait annoncé un autre sermon sur le même texte, à un jour dit, tous les habitants de ce pays très peuplé vinrent de près et de

loin s'attrouper à Auchtermuchty; Cupar, Newburgh et Strathmiglo envoyèrent hommes, femmes et enfants, on vint par milliers de Perth et de Dundee; et de la Corne Est de Fife au pied des monts Grampians, on ne voyait que courir à pied et à cheval ce matin-là en direction d'Auchtermuchty. L'église n'en put pas contenir la millième partie. On dressa sur la lande au nord de la ville une tente magnifique et les innombrables fidèles s'assemblèrent autour. Pendant qu'ils attendaient tous avec angoisse le grand prédicateur, voilà tout d'un coup Robin Ruthven qui sort la tête de la tente, et avertit ses compatriotes de se méfier des doctrines qu'ils allaient entendre, parce qu'il pouvait leur apporter la preuve irréfutable qu'elles étaient fausses, et tendaient à leur perdition!

» Toute la multitude poussa un cri d'indignation contre Robin, on le tira de la tente, les anciens lui firent reproche et la multitude menaça de recourir à des mesures plus rigoureuses; et il eut beau leur raconter clairement et simplement l'histoire des corbeaux noirs, on ne fit que se moquer de lui. Le grand prédicateur fit de nouveau son apparition, et s'acquitta de ses deux discours avec une énergie accrue; il recueillit encore plus d'approbation. Tous ceux qui l'entendirent furent frappés de stupeur, et beaucoup d'entre eux tombèrent dans d'affreuses convulsions, l'écume à la bouche. Robin Ruthven demeura assis un peu à l'écart de la grande foule, à écouter avec les autres, et se rendit compte de ce qui, dans l'excès de leur enthousiasme, leur échappait — à savoir que les dogmes enseignés avec tant de sublime menaient à la perdition. Robin reconnut la voix de son ami le corbeau et il était sûr de ne pas se tromper; aussi, lorsque le culte public fut terminé, les anciens et tous les gentilshommes se pressèrent autour du grand prédicateur, qui était debout sur l'herbe verte de la lande à la vue de tous les fidèles, et tous désiraient également lui donner quelques marques de respect. Robin Ruthven s'avança avec la foule, pour essayer de faire ce qu'il avait promis; et tout de suite, avec la plus grande simplicité, il prit juste un coin de la large robe, et à la vue de tous ceux qui étaient là, il la remonta jusqu'aux genoux du prédicateur, et voilà qu'il avait une paire de pieds fourchus! Le vieux voleur était bien attrapé au plus haut de son orgueilleux triomphe, et rabaissé par un vieux

berger. Il fut incapable de déguiser davantage, mais il grinça des dents vers Robin, puis bondit dans les airs comme un dragon de feu, en inscrivant un arc-en-ciel rouge sur le sommet des Lowmonds.

» Toutes les vieilles commères et les tisserands d'Auchtermuchty s'aplatirent de terreur, et se prirent à recommencer leurs prières, parce qu'ils avaient vu à quel terrible danger ils venaient d'échapper, et depuis ce jour-là il est bien difficile de persuader un homme d'Auchtermuchty d'écouter seulement un sermon et encore plus de lui en faire applaudir un, parce qu'il croit toujours sous chaque phrase voir pointer le pied fourchu.

» Or ça, c'est une histoire vraie, mon ami, dit la vieille commère, et si jamais vous avez des doutes sur quelqu'un, faites comme le vieux Robin, et cherchez le pied fourchu, car c'est quelque chose qu'on ne peut pas bien cacher; et qui se découvre là où on y pense le moins. On le voit pointer sous la robe du pasteur, et la perruque de l'homme de loi, et le béret bleu du Cameron; mais il y a une règle d'or pour le déceler, et qui n'est jamais, jamais en défaut. » La vieille sorcière ne m'a pas donné la règle, et bien que je le lui aie entendu dire je ne sais combien de fois, j'avoue à ma honte que je ne sais pas ce que c'est! Mais vous l'apprendrez bien, et ça vaudrait peut-être bien la peine de l'essayer sur certains de vos amis; parce qu'on dit qu'un gentilhomme qu'on voit quelquefois se promener avec vous, partout où il pose le pied, l'herbe se dessèche comme si elle était grillée par un fer rouge. Que Dieu soit avec vous! Qu'avez-vous donc, maître? Les maux d'entrailles vont-ils donc vous reprendre? »

La vérité est que l'histoire absurde du rustre, et sa conclusion plus ridicule encore, m'avait une seconde fois fait éprouver un profond malaise. Ce n'était pas que je fusse convaincu que mon illustre ami fût le Diable, ni que je pusse estimer les contes de nourrice d'un imbécile de nature à contre-balancer la divine révélation qui m'avait été faite et selon laquelle j'étais justifié aux yeux de Dieu dès avant l'existence des temps. Mais ils me donnaient, en raccourci, une vision de ma propre condition qui me faisait frémir, comme en vérité maintenant il m'arrivait toujours de le faire lorsque l'image de

mon dévoué souverain et ami se présentait à mon esprit. J'en entretenais souvent mon cœur, et je me demandais comment des relations qui n'avaient pour but que le bien de l'humanité pouvaient produire des fruits aussi amers. Je mis alors mes œuvres à l'épreuve de la règle d'or du Sauveur, comme mon domestique m'avait donné l'idée de le faire; et voilà que pas une seule ne tenait à l'épreuve. J'avais répandu le sang sous un prétexte dont je ne pouvais pas admettre que quelqu'un d'autre eût le droit de se servir pour répandre le mien; et je commençai à douter une fois de plus des mobiles de mon conseiller, non que l'intention en fût mauvaise, mais il y avait lieu de se demander s'il n'était pas quelque grand esprit égaré par l'enthousiasme ou par quelque toute-puissante passion.

JAMES HOGG.

(Traduit par Dominique Aury)

LE COSTUME

Il n'y en a plus pour une demi-minute avant que la cloche, en sonnant neuf heures et demie, donne le signal du changement de cours. Les briques, ce matin, dans la cour démesurée, sont d'un rose tendre sous le soleil; le surveillant, un bras levé, balance déjà la chaîne sur laquelle il va tirer par saccades. Roger le voit, referme sa grammaire allemande d'un geste si sec, sans le vouloir, que cela fait dans la classe comme un bruit de claquettes.

Alors, sans une seconde de transition, comme s'il guettait depuis longtemps cette occasion, le professeur d'allemand laisse en suspens la phrase commencée pour prononcer :

— Monsieur Mamelin, vous me conjuguerez deux fois les verbes séparables et inséparables.

Les élèves se retournent sur Roger qui sourit dans un rayon de soleil. Tout le monde voit ainsi son nouveau costume et Neef-le-paysan s'efforce d'exprimer son admiration par de grands gestes maladroits qui pourraient lui coûter cher.

— Que dites-vous, Monsieur Mamelin?

— Je ne dis rien, Monsieur.

— Dans ce cas, vous...

La cloche s'ébranle, déclenchant dans toutes les classes un brouhaha familier, des portes s'ouvrent, les professeurs passent d'une classe dans l'autre. L'air sent le printemps. On est saturé de printemps. On en porte l'odeur avec soi, en soi. Et c'est dans cette atmosphère capiteuse que le professeur d'allemand, continuant de parler, comme par la force acquise, rassemble ses livres, ses cahiers, avec des gestes d'automate, des roulements d'yeux furibonds, décroche son chapeau melon qu'il va —

Roger attend ce geste rituel — essuyer d'un revers de manche avant de le poser sur le devant de son crâne.

— ...me les conjuguerez quatre fois.

Ce n'est pas un père jésuite. C'est un laïc. C'est un pauvre homme, un si pauvre homme qu'il éprouve le besoin de jouer les croquemitaines pour s'illusionner. Mamelin est le seul à l'avoir compris. Il ne l'a jamais rencontré en dehors du collège, mais il est certain qu'il habite une maison étriquée dans le genre de celle de la rue de la Loi, qu'il a une femme qui se plaint des reins, les jours de lessive, et que ronge la peur de rester veuve sans ressources et sans pension.

Comme il porte un nom compliqué, Roger l'a baptisé J.P.G., car il signe de ces initiales les compositions qu'il corrige à l'encre rouge, sauf celles de Mamelin qu'il ne se donne pas la peine de lire et sur lesquelles il se contente de tracer une croix vengeresse en travers des pages.

Combien les Jésuites peuvent-ils le payer? Guère davantage, sans doute, que ce que M. Monnoyeur donne à Désiré. Il ne se sent jamais à son aise dans le vaste collège de la rue Saint-Gilles, il doit avoir l'impression d'entendre sur son passage un murmure dédaigneux (c'est pour cela qu'il a adopté une démarche aussi raide) :

— C'est J.P.G., un pauvre type de professeur d'allemand qui crevait de faim avant que les Pères aillent le chercher!

Il s'habille tout en noir, sans une tache de couleur, avec un faux-col trop haut qui l'empêche de tourner la tête. Il a toujours l'air de revenir d'une noce ou d'un enterrement, plutôt d'un enterrement. Il cire ses moustaches noires et les redresse farouchement en deux crocs rigides, roule de manière féroce ses gros yeux sombres et globuleux dans un visage de cire.

Tous les élèves en ont peur, sauf Roger qui ne le prend pas au sérieux, qui s'amuse de ses gesticulations saccadées d'automate et qui, indifférent à la leçon, sourit à ses pensées. On croit qu'ils se détestent, le professeur et lui. Bon élève en général, premier dans certaines branches, comme la composition française, Roger est le dernier en allemand, tellement loin en arrière des autres qu'il ne se donne plus la peine d'étudier. Il ne s'occupe que des faits et gestes de J.P.G., qu'il épie comme il épierait un scarabée.

Le professeur s'en est aperçu et souffre, en poussant la porte de la classe, de sentir cette curiosité qu'il croit ironique. Il ne rougit pas, parce qu'il n'a pas de sang sous la peau, mais il se trouble et promène sur les élèves un dur regard qui n'ose pas s'appesantir sur Mamelin.

— Il est toujours entendu que ceux que la leçon n'intéresse pas, répète-t-il souvent à sa seule intention, ne m'intéressent pas non plus. Je les prie seulement de conserver une attitude décente, ce qui est le minimum que je puisse exiger d'eux.

Est-il possible qu'il sente que Roger a tout découvert, les fines crevasses de ses chaussures qu'il noircit avec de l'encre, le bord élimé des manches, toutes ces misères honteuses que le gamin connaît si bien, et aussi la terreur qu'inspirent au professeur ces jeunes gens élégants et bien nourris dont les parents sont des gens influents et qui pourraient lui faire perdre sa place?

Ils sont les deux seuls, dans la classe, le professeur et l'élève, à appartenir au même milieu, à en souffrir, et, au lieu d'avoir pitié l'un de l'autre, ils se hérissent, comme furieux de retrouver chez autrui leur propre image, ils se sont pris en grippe dès le premier contact et ils se livrent une guerre acharnée.

Qui sait? C'est peut-être en partie à cause de J.P.G. que Roger s'intéresse de moins en moins à ses études? Dernier en allemand, il s'est familiarisé avec ce genre de honte, le titre de mauvais élève ne l'impressionne plus, il n'a fait aucun effort, les derniers mois, pour s'assimiler la trigonométrie et il se contente de copier sur un voisin ses devoirs d'algèbre.

Qu'importent les verbes à conjuguer quatre fois? Il a de l'argent en poche. Il lui suffira, en sortant du collège, à midi, d'entrer dans la boutique du papetier de la rue Saint-Gilles, et un minable père de famille lui fera ses verbes pour cinq ou six francs.

Le Père Renchon est entré dans la classe à son tour, mince et doux, les cheveux roux, le visage marqué de petite vérole. Ses yeux, d'un bleu violet, ne vont pas tarder à se poser sur Roger, celui-ci le sait et l'impatience s'empare de lui, il a peur de ce premier regard du Jésuite, comme J.P.G. a peur du sien, il voudrait que ce contact eût déjà eu lieu pour en être quitte.

Ce n'est pas une journée ordinaire que ce premier jeudi

après les vacances de Pâques. La rentrée, pour tout le monde, a eu lieu le lundi, pour Roger aussi en apparence, mais pour lui ce n'était pas la vraie rentrée, il s'est efforcé de passer inaperçu; ces journées d'attente ne comptaient pas il aurait voulu les vivre invisible jusqu'à ce matin de jeudi où, enfin, il est entré la tête haute au collège en s'efforçant en vain de contenir le frémissement orgueilleux de ses lèvres.

Des élèves ont feint de ne pas s'apercevoir de la transformation qui s'est opérée en lui, l'ont regardé à la dérobée, puis se sont plongés dans leurs cahiers, mais un Neef (Neef-le-paysan, bien sûr) ne s'y est pas trompé et, pendant toute la classe d'allemand, s'est efforcé de faire comprendre à Mamelin ses gestes et ses mimiques enthousiastes.

J.P.G. a tressailli aussi. Il n'a rien dû comprendre au miracle car ce n'est pas le costume seul qui a changé. Du jour au lendemain, Mamelin s'est transfiguré, est devenu semblable aux autres dans les moindres détails de sa toilette, ou plutôt il est un peu au-dessus des autres, d'une élégance plus appuyée, de sorte qu'il est impossible de ne pas le remarquer.

Pour la première fois, tout comme les élèves les plus âgés, il porte de longs pantalons. Son costume est beige, d'un beige délicat; on le sent d'une laine anglaise souple et moelleuse. Ses chaussures jaunes sont éblouissantes, fines et pointues, avec des talons qui martèlent sèchement le pavé. Il porte une cravate en gros tricot de soie rouge et un mouchoir immaculé, à son chiffre, jaillit de sa poche. Ses cheveux, séparés par une raie, sont luisants de brillantine et on jurerait — sans d'ailleurs se tromper — qu'il a passé ses ongles au vernis rose.

Pourquoi, alors que le soleil lui-même sourit à un Mamelin transfiguré, J.P.G. a-t-il esquissé une moue où il a voulu mettre du dégoût? Pour se venger de cette moue, Roger, pendant tout son cours, a fixé sur le professeur un regard provocant qui s'arrêtait avec insistance sur les manchettes en celluloïd, sur les bords effrangés des manches, sur les chaussures éculées.

Il attendait la riposte, il savait qu'elle viendrait, il aurait été déçu si, négligeant le prétexte d'une grammaire refermée quelques secondes avant le coup de cloche qu'on sentait dans l'air, J.P.G. n'avait enfin laissé jaillir sa rancune.

— *Monsieur Mamelin, vous me conjuguerez deux fois les verbes séparables et inséparables.*

Rien que la façon de prononcer le « monsieur », en articulant ce mot avec une lourde ironie, sentait la vengeance!

Le Père Renchon, lui, sera sans mépris, car il aime Roger. Si l'un n'était pas un Jésuite de trente-deux ans et l'autre un élève de quinze ans et demi, ils seraient sans doute des amis. Oui, le Père Renchon aurait pu être l'ami que Roger n'a jamais eu, qu'il n'aura sans doute jamais. Il arrive qu'en classe leurs regards se cherchent, restent un instant en suspens comme s'ils tentaient l'un et l'autre quelque impossible échange.

— Nous allons, si vous le voulez bien , continuer à étudier l'influence de Lamartine et celle de Victor Hugo sur le mouvement romantique.

Le Père Renchon va se tourner vers lui, c'est fatal. Car les cours de littérature sont le plus souvent une sorte de controverse entre le professeur et Mamelin. Lamartine et Hugo ont déjà servi de prétexte à une discussion ardente, le Père tenant pour l'élégance et la pureté du premier. Mamelin pour la puissance passionnée du second. Chacun, à la veille du cours, prépare ses arguments, fourbit les armes qu'il brandira.

Mais voilà que Roger attend avec crainte ce regard qui lui parvient enfin à travers la classe. Il a envie de se détourner, il ne peut pas, il lève la tête, il donnerait gros, il donnerait peut-être ses souliers jaunes, qu'il a eu tant de mal à obtenir, pour que ce qu'il redoute ne se produise pas.

Cela se produit, presque exactement comme il l'a prévu. D'abord c'est un sourire amusé, c'est plutôt une gaîté furtive qui passe dans les prunelles claires du Jésuite à la vue du nouveau Mamelin. Celui-ci a-t-il vraiment trop plaqué ses cheveux sur son crâne, comme sa mère l'a prétendu? Peut-on, de si loin, s'apercevoir qu'il a mis un soupçon de poudre de riz sur ses joues? Une ombre succède au sourire, le Père Renchon devient songeur, le voilà triste, non, plutôt découragé. C'est déjà passé. Personne, sauf Roger, ne s'en est aperçu, mais on dirait, quand il ouvre le livre posé devant lui, qu'il sait que sa voix, aujourd'hui, n'aura pas d'écho.

— Dites-nous donc, Monsieur Chabot, ce que vous pensez de la bataille d'Hernani.

Ce n'est pas une injure, ce n'est pas une opinion, c'est pis que cela. Chabot-le-diplomate, comme Roger l'appelle, un grand garçon racé, au fin visage, à la courtoisie raffinée, est le seul élève de troisième que l'on puisse opposer à Mamelin en littérature. C'est d'ailleurs le sujet le plus brillant de la classe et il tient ce rôle avec une élégante discrétion; timide, il semble s'excuser de ses succès qu'il accueille avec nonchalance.

Pourquoi, alors que c'était à Roger de parler de Victor Hugo, et surtout de la tumultueuse bataille d'Hernani, le Père Renchon s'est-il adressé à son rival? Chabot, qui ne s'y attendait pas, rougit, se tourne vers Mamelin comme pour s'excuser, cherche ses idées et ses mots.

Eh bien! cela vaut mieux ainsi. D'ailleurs, Roger n'a rien préparé : au lieu d'employer ses vacances de Pâques à étudier les romantiques, il a dévoré toute la série des Rocambole. Il n'écoute pas ce que dit son camarade. Un sourire de défi aux lèvres, il pense à autre chose, ostensiblement, contemple par la fenêtre, ouverte pour la première fois de l'année, une femme qui repasse des langes d'enfant dans une chambre lointaine.

Cette femme du peuple lui rappelle la couturière qui faisait sa toilette rue Puits-en-Sock, en face de chez Gruyelle-Marquant, et sa tante Cécile aux pieds dans un baquet d'émail. Il lui monte à la tête comme des bouffées rances, honteuses, répugnantes, il se souvient d'un Mamelin en sabots de bois, à la tignasse hirsute, aux ongles noirs, qui fumait une pipe juteuse de vieux retraité et s'acheminait, les mains dans les poches, à travers les quartiers miteux, vers la Crypte du Bouhay.

Ses traits se durcissent, ses lèvres deviennent plus minces, ses yeux se font minuscules, ne sont plus que des points brillants entre les paupières, comme ceux de son oncle Louis de Tongres, et ses doigts se crispent dans leur désir inconscient de broyer quelque chose.

Est-ce ainsi qu'ils ont passé leurs vacances de Pâques, ceux qui l'entourent? Il ne s'occupe pas des quelques paysans, comme Neef, qui ne comptent pas, qui débarquent le matin de leur tram et repartent le soir sans avoir rien compris, rien cherché à comprendre d'un monde où personne ne s'est seulement aperçu de leur présence. Ceux-là, têtus, obstinés, pâles

d'un effort trop grand pour leur cervelle fruste, vivent, sourds, aveugles et muets, dans une sorte de tunnel au bout duquel les attend le diplôme convoité.

Qu'importe qu'ils soient mal habillés, qu'ils sentent l'étable, que leur haleine empeste le saucisson qu'ils apportent, avec leurs tartines de gros pain, dans une toile cirée? Souffrent-ils, à la récréation ou à la sortie, de ne faire partie d'aucun groupe?

Mais les autres, tous ceux qui, comme Chabot, habitent de grandes maisons à cuisine-cave et à escalier intérieur de marbre, dans le quartier de Fragnée, avec des bonnes au tablier amidonné? Est-ce que, la veille encore, ils devaient subir une scène ignoble avec une Élise déchaînée pour obtenir enfin les deux cents francs de ces souliers sans lesquels le costume n'aurait pas fait d'effet?

C'est tous les jours, depuis qu'ils sont nés, qu'ils sont bien lavés, bien habillés, qu'ils mangent à leur faim malgré la guerre, et rien ne les oblige à aller, rue Surlet, échanger les romans écœurants d'une tante Cécile pour avoir accès ensuite, après Dieu sait quelles mortelles angoisses, au tiroir-caisse des Gruyelle-Marquant.

J.P.G. n'a jamais rien compris aux regards de Roger. Ou alors, il a peut-être compris, il y a lu une pitié dont il ne veut pas et sa fierté le fait se révolter contre elle.

Le père Renchon a compris et il est triste, déçu. C'est au tour de Roger d'avoir honte, de se hérisser contre cette honte, de se raidir et de protester rageusement.

Voilà. Aujourd'hui, il *leur* ressemble. Il est aussi bien habillé que Chabot, que Leclerc, que Neef-le-Château, que le gros Lourtie dont le père est le plus important brasseur de la ville et qui est si bête qu'à dix-neuf ans, déjà obèse, il est assis sur les bancs, trop petits pour lui, de troisième.

Tout à l'heure, au lieu de filer droit vers le quartier d'Outremeuse en rasant les maisons et en empruntant les ruelles, Roger s'arrêtera avec eux chez Mariette pour manger des glaces. Il y a trois ans qu'il en a envie, qu'il passe en détournant la tête devant la confiserie que la fraîche Mariette a ouverte à deux cents mètres du collège, une boutique si blanche, si luisante de propreté, si parfumée que l'eau vous en vient à la

bouche, surtout quand on voit une bande de camarades franchir le seuil en se bousculant.

Que lui importent Hugo et Lamartine, Théophile Gautier et son gilet rouge? Il n'y en a qu'un qui l'intéresse dans cette bataille d'Hernani. Dumas, pauvre et inconnu, gratte-papier dans un bureau où on l'a accueilli par charité, qui a fait la queue pendant de longues heures pour décrocher une place debout tout au fond du théâtre.

Est-ce que Dumas ne regardait pas la foule autour de lui du même œil que Roger regarde aujourd'hui ses camarades, et sa main, à son insu, ne se crispait-elle pas aussi sur une proie invisible?

Qu'est-ce que le Père Renchon attend de lui? Pourquoi semble-t-il l'interroger en silence? Espère-t-il qu'il va lever la main pour interrompre le récit monotone et trop châtié de Chabot?

Que vient faire le Père Van Bambeek dans la galerie? Il s'est arrêté. A travers les vitres de la porte, il regarde dans la classe avec l'air d'attendre quelqu'un. Chabot, qui l'a enfin aperçu, se dirige vers le Père Renchon, lui parle à voix basse et va rejoindre le préfet de discipline.

Mais il ne s'agit pas entre eux de discipline, car les choses ne se passeraient pas ainsi. C'est une rencontre entre hommes. Roger le sait, et cela aussi le met en fureur, car on ne lui parle jamais de la sorte, surtout le préfet.

Leur seule entrevue, qui a été brève, a laissé chez Mamelin un souvenir si cuisant que le rouge lui monte encore aux oreilles. C'était pendant la récréation, par une belle journée comme aujourd'hui. Roger courait. Une voix sèche l'a arrêté net dans son élan.

— Monsieur Mamelin.

Il s'est approché du Père Van Bambeek en reprenant son souffle et en se demandant quelle faute il avait commise, et celui-ci, haut de deux mètres, bombant le torse comme un athlète de foire, est resté un bon moment sans le regarder, a paru enfin se souvenir de sa présence. Sa main s'est tendue, deux doigts ont saisi dans la poche de Roger la pipe dont le tuyau dépassait, l'en ont tirée à moitié, puis l'y ont remise.

Rien d'autre. Pas un mot. Un imperceptible haussement d'épaules, mais un air de mépris si total...

— Allez! Je vous en prie.

Pas même une punition. Maintenant, avec Chabot, ils s'entretiennent du frère aîné de ce dernier, à qui les Jésuites ont fait passer la frontière pour rejoindre l'armée par la Hollande et l'Angleterre. Roger n'a pas de frère au front, ni, comme Neef-le-Château, de parents qui président des œuvres de bienfaisance. Il n'est rien. Il n'intéresse pas le Père Van Bambeek qui lui abandonne dédaigneusement sa pipe.

— Vous n'avez rien à dire sur le sujet, Monsieur Mamelin?

— Non, Père.

— Je pense qu'il est superflu de demander à M. Stievens ce qu'il pense de la question?

C'est au tour de Roger de manifester son ironie et celle-ci atteint son but, amène du rose aux joues du professeur, car il est par trop facile de faire rire une classe par de tels procédés, de s'en prendre à l'élève le plus borné, qui, d'ailleurs, a depuis longtemps conscience du rôle d'amuseur qu'on lui fait jouer et qui, complaisamment, se montre plus bête que nature.

En voilà un avec qui Roger pourrait sortir cet après-midi. Car c'est à cela qu'il pense depuis le matin, depuis plusieurs jours, exactement depuis qu'il possède son nouveau complet. C'est un costume de son cousin Jacques Schroefs. Celui-ci, comme le frère de Chabot, a franchi la frontière, à travers les barbelés et les fils électriques, dès qu'il a atteint ses dix-huit ans, afin d'aller s'engager dans l'armée.

— Tu vois, Roger, que tu as toujours de mauvaises pensées et que tu te fais une idée fausse des gens. Tu as eu tort de prétendre que Hubert Schroefs n'a pas de cœur. Il a dit oui tout de suite quand ma sœur Marthe a proposé de te donner deux costumes de son fils.

C'est en vain que sa mère a essayé de lui arracher un mot de reconnaissance.

— S'il compte que je vais lui faire des bassesses, il se trompe.

— Il ne s'agit pas de bassesses, Roger. Il me semble que tu peux tout au moins aller le remercier. Des costumes à peu près neufs, qui ont été faits sur mesure chez Roskam.

— Pas sur mes mesures à moi, en tout cas!

Il y a eu une scène. Élise a pleuré, de fil en aiguille elle a rappelé à son fils tous ses chagrins passés, y compris la sempi-

ternelle histoire de sa première communion, quand il avait sept ans et qu'il s'est obstiné à ne pas demander pardon à sa mère.

Rien n'est plus affreux que ces scènes-là, dans l'étroite cuisine surchauffée où ils ont l'air de s'entrechoquer, le sang à la tête, les yeux brillants. Le plus souvent, Roger parvient pendant un certain temps à se contenir, il se jure de rester calme, mais bientôt ils sont tous les deux comme des fous, ils deviennent vraiment fous, ils auraient honte d'eux s'ils pouvaient se voir ainsi déchaînés, incapables du moindre contrôle, et après, les nerfs endoloris, la tête vide, ils cherchent en vain à oublier les choses qu'ils ont dites, les paroles démesurées qu'ils ont prononcées.

Roger sait que sa mère déteste Schroefs presque autant que lui. Il n'ignore pas non plus par quel miracle elle a décroché enfin ces fameux complets dont on parle depuis longtemps sans espoir, Schroefs restant sourd à toutes les allusions de sa belle-sœur. N'est-ce pas Élise qui disait encore quelques jours plus tôt :

— Cet homme-là laisserait crever un chien de faim devant sa porte, et peut-être que, si c'était un pauvre au lieu d'un chien, il le regarderait froidement mourir.

Il a fallu que Frère Médard fasse appeler Élise rue de la Loi, on s'est d'abord demandé pourquoi.

— Mon Dieu, Désiré, pourvu qu'ils n'aient pas encore une fois des ennuis avec les Allemands!

Car tous les Frères de l'Institut Saint-André ont été arrêtés un beau jour par les Allemands et enfermés dans la forteresse de la Chartreuse où on fusille les espions. On chuchotait que Frère Médard et Frère Maxime étaient au secret, chacun dans un cachot sans fenêtre. On guettait sur les murs les affiches rouges qui annoncent les exécutions.

Sans rien dire à Désiré, qui ne l'aurait sans doute pas laissée faire, Élise est allée à la Chartreuse, toute seule, emportant un gros paquet de provisions. Qui sait ce qu'elle a raconté, dans son mauvais allemand, aux sentinelles qui ont fini par la laisser passer? Pendant un mois, elle a récolté rue de la Loi et dans leur ancien quartier des douceurs qu'elle portait ensuite aux prisonniers.

Eh bien! c'est indirectement l'origine des deux costumes. Les Frères ont été relâchés. Quand Frère Médard a fait appeler Élise, c'était pour lui remettre une lettre de Jacques Schroefs. Les Allemands ne s'étaient donc pas trompés, comme tout le monde l'a prétendu, et le Frère à la jambe de bois est bel et bien un personnage important dans le trafic des lettres à travers la frontière.

— Figure-toi, Désiré, qu'il y avait une lettre de Jacques. Une lettre de quatre pages! Et son père qui, depuis trois mois qu'il est sans nouvelles, ne desserrait plus les dents! J'ai couru comme une folle. Je ne sais pas comment je ne me suis pas fait écraser par un tram. Déjà dans le magasin, je criais : Hubert! Hubert! Et lui, debout sur le seuil de son bureau, me regardait d'un œil glacé. J'en avais perdu les jambes et la voix, de joie.

« — Hubert! C'est... C'est de Jacques! »

Elle se remettait à pleurer en le racontant.

— Il est devenu si blanc que j'ai cru qu'il allait s'évanouir. Il n'osait pas la lire. Il est monté, il s'est assis dans son fauteuil, sans un mot. Le papier tremblait dans sa main, il ne trouvait pas ses lunettes, Il y avait des larmes dans ses yeux, les seules larmes que je lui aie jamais vues. Cet homme-là, vois-tu, n'aime rien au monde que son fils. Sa femme et sa fille pourraient mourir sans qu'il bronche.

« — Lis tout haut, suppliait ma sœur, qui était heureusement dans un de ses bons jours.

« Ce n'est pas une fois, mais dix fois, qu'il a relu la lettre. Il est allé chercher son ami Magis. Comme par hasard, M. Van Camp est arrivé à l'improviste. Hubert a fait monter une vieille bouteille. Il ne pensait plus à moi. C'est Marthe qui a fini par me demander :

« — Et Roger, ma fille?

« — Il va bien. Merci. Il est toujours au collège. Il grandit si vite que je ne sais plus comment l'habiller...

Élise a dû ajouter :

— Avec ce que gagne Désiré !

Telle est l'origine des deux complets. Elle est même encore plus compliquée. Jacques dans sa lettre, parle du fils de Louisa de Coronmeuse, Evariste, qui est au front aussi, déjà officier, car il était étudiant avant la guerre.

« J'étais mal ficelé dans mon uniforme d'ordonnance et, quand je me suis précipité vers lui pour l'embrasser, j'ai tout de suite compris que cela ne lui faisait pas plaisir. Il m'a laissé entendre qu'entre officier et soldat, fussent-ils cousins, les rapports doivent rester dignes. C'est le mot dont il s'est servi. Il a été très digne et même glacial. Je me suis retiré déçu, le cœur gros, car je n'ai pas un ami dans ma compagnie où je suis le seul intellectuel, ce qui me fait mal voir. »

Alors, devant M. Magis et M. Van Camp, Marthe a proposé de donner à sa sœur, pour Roger, les costumes presque neufs « qui seront quand même trop petits au retour de Jacques. » Schroefs n'a pas osé refuser. Il a profité de l'occasion pour faire un beau geste.

— Jamais, tu entends, je n'irai lui dire merci. Je le hais. C'est un personnage répugnant.

— Tais-toi, Roger. Aie au moins le respect de ta famille.

— Elle est jolie, ma famille! Oui, tu peux t'en vanter...

Et le ton monte, tous deux s'échauffent, sa mère pleurniche, il lui en veut de ses larmes qu'il appelle des larmes de crocodile.

— Sais-tu ce qu'il a dit derrière ton dos, Hubert Schroefs? Que tu es une mendiante!

— Roger!

— Ce n'est d'ailleurs pas la première fois. Félicie t'avait dit la même chose avant lui.

— Je te défends de parler de Félicie.

— Puisque c'est la vérité. Oui, tu es une mendiante. Tu as ça dans le sang. Alors même que tu n'as besoin de rien, tu as l'air de demander quelque chose. Il faut que tu parles du strict nécessaire, à tante Louisa de préférence, parce que tu sais que tout ce qui humilie père la fait jubiler...

— Tu n'as pas honte, Roger, de dire des chose pareilles après tout ce que j'ai fait pour toi?

— Tu vas encore me rappeler ta descente de matrice, n'est-ce pas? Est-ce ma faute, à moi, si tu souffres des organes, comme tu dis si élégamment? Est-ce que j'ai demandé à venir au monde? Il aurait peut-être mieux valu que je ne naisse pas, pour la vie qui m'attend...

— Roger... Si tu ne te tais pas, je...

Pourquoi donc est-il incapable de se taire?

— Tu crois peut-être que je suis fier de la vie que nous menons?

Elle se prend les cheveux à pleines mains, son visage se crispe, c'est la crise.

— Roger, pour l'amour de Dieu, tais-toi, tais-toi, tais-toi!

Elle hurle, elle le secoue de toutes ses forces décuplées, il a peur, il est collé au mur, elle voudrait le griffer et il esquisse un geste comme pour riposter. Enfin, elle se jette par terre de tout son long, sur le carrelage de la cuisine, elle pleure, il se met à pleurer aussi, la supplie de se relever, s'agenouille pour lui demander pardon, affolé par ce visage qui n'est plus un visage de mère mais de pauvre fille qui souffre et qui paraît si jeune et si vieux tout ensemble.

— Pardon! Relève-toi vite! Relève-toi, je te le demande à genoux. Pense que Mlle Rinquet pourrait entrer...

— Cela m'est égal. Je lui dirai tout ce que tu m'as fait souffrir. Oui, j'ai besoin de me soulager le cœur, puisque ton père te laisse faire tout ce que tu veux. Je n'en peux plus. Je voudrais être morte.

— Mère, je te défends...

On se demande, à ces moments-là, si on a toute sa raison, et on est tout étonné de voir par la fenêtre, comme dans un autre univers, des gens qui passent sur les trottoirs, des chevaux, des charrettes, la vie qui continue.

Et pourtant c'est après avoir touché au plus profond de l'odieux qu'il a trouvé le moyen, alors qu'endoloris tous les deux ils reniflaient leurs dernières larmes, de lui arracher les deux cents francs des souliers. Il préfère ne plus penser à la façon dont il s'y est pris. Il lui a fallu se représenter comme la victime des railleries de ses camarades et de ses professeurs.

— Tu comprends, mère, tu as cru bien faire, mais le tort que tu as eu, ç'a été de me mettre au collège. D'ailleurs, je sens bien que je ne dois pas y rester. Je travaillerai. J'entrerai dans un atelier comme apprenti.

Est-ce qu'ils se doutent de ça, tous ces beaux messieurs; et le Père Renchon, si malin, soupçonne-t-il seulement le quart de la vérité? Les deux cents francs qu'il a obtenus par de tels moyens? Eh bien! ils ne suffisaient pas. Il y avait encore

une tricherie, car il triche autant que sa mère. Les souliers, qu'il a vus en vitrine rue de la Cathédrale, coûtent exactement deux cent quatre-vingts francs, mais il a compris qu'un tel chiffre effrayerait Élise. L'appoint a été fourni par le tiroir-caisse des Gruyelle-Marquant.

Pour cet après-midi, un Stievens ne lui suffit pas, dont la mère et la sœur vont avec les Allemands et trafiquent d'on ne sait quoi. Un effort comme celui qu'il a accompli mérite mieux que cela et, quand Chabot rentre dans la classe, se glisse discrètement entre les bancs comme sans s'apercevoir de la curiosité qu'il provoque, Roger prend une décision.

La récréation est à peine commencée, les groupes se sont à peine formés au pied de l'escalier de fer, qu'évitant le Père Renchon avec qui il s'entretient d'habitude, Mamelin s'approche de son condisciple. Le grand Chabot marche à pas lents en compagnie de Leclerc. Il évite de manifester sa surprise en voyant Roger qui s'approche.

— Je voudrais te demander quelque chose. Qu'est-ce que tu fais cet après-midi?

— Mais... Je ne sais pas encore...

Ils ont eu, Leclerc et lui, le temps d'échanger un coup d'œil.

— Dans ce cas, je t'invite à venir voir la revue avec moi à la Renaissance. J'aurai des loges. Si Leclerc veut t'accompagner, je l'invite aussi, bien entendu.

— C'est que, justement, les jeudis après-midi, nous allons à Cointe jouer au tennis... N'est-ce pas, Leclerc?

— Bien sûr. Tu dois venir chercher ma sœur à deux heures. Tu le lui as promis.

— Bien. Fort bien. Tant pis!

Du moment que Chabot a refusé, les autres refuseront, car tout le groupe de Fragnée se serre autour de lui. Pourquoi, s'il savait qu'il irait au tennis, avoir prétendu tout d'abord qu'il ignorait l'emploi de son temps? Par crainte de voir Mamelin s'inviter, simplement. Ils tiennent à rester entre eux. Camarades dans la cour du collège, soit. Mais, une fois la porte franchie, on se retrouve entre gens d'un même milieu.

Se rabattra-t-il sur Stievens, qui a de l'argent aussi et qui est peut-être le plus richement habillé de tous? Stievens est presque aussi isolé que lui. Il est même indésirable. Au Carré,

on se montre en se poussant du coude sa mère et sa sœur qui ont l'air de deux cocottes.

Le Père Renchon est debout, tout seul devant le mur ensoleillé. Qui sait s'il n'a pas deviné ce qui vient de se passer? C'est pour ne pas gêner Roger qu'il feint de s'intéresser à une partie de barre quand celui-ci se tourne vers lui sans le vouloir.

Il ira seul au théâtre. Il y est déjà allé dimanche, mais il s'est contenté d'un fauteuil, car il n'avait pas encore son costume, que Cortleven a dû ajuster à sa taille. Il a repéré la loge où il s'installerait, la première, presque sur la scène. Il tiendra le bras négligemment posé sur le rebord de velours cramoisi, la main pendante, et il applaudira un des premiers à chaque couplet, avec une pointe de condescendance nonchalante, des regards complices aux acteurs.

— Dis-moi, Mamelin...

Verger, qui a couru pour le joindre, reprend son souffle. C'est un garçon maigre, au visage osseux et blafard, qui paraît plus vieux que son âge et qui a la réputation d'être vicieux. Ce n'est pas tout à fait un riche, mais ce n'est pas non plus un pauvre, ni un fils d'employé. Son père est un important entrepreneur de peinture en bâtiments.

— C'est vrai que tu as une loge pour la « Renaissance » et que tu cherches quelqu'un pour t'accompagner?

— Qui te l'a dit?

— Leclerc. Il vient de me dire que, si je voulais aller au théâtre cet après-midi, tu avais des places dont tu ne savais que faire. Tu m'emmènes?

On dirait que chaque mot est choisi avec soin pour le blesser. Un goût d'amertume aux lèvres, Roger reste immobile, silencieux, il observe le grouillement de la cour à travers ses cils mi-clos, il sent que quelque part Chabot et Leclerc sont à l'épier, peut-être le Père Renchon l'observe-t-il de son côté, il a besoin d'un grand effort pour garder son visage impassible, puis pour prononcer d'une voix naturelle :

— Si tu veux.

Qui sait qui on lui enverrait s'il avait le malheur de refuser à Verger?

— C'est à quelle heure?

— Deux heures.

— Tu as déjà les places?

Il dit oui, mais ce n'est pas vrai. Peu importe. Il les prendra au guichet. Peut-être a-t-on cru qu'il disposait par hasard de places gratuites? Pour un peu, on arrêterait les élèves au hasard.

— Tu ne veux pas aller au théâtre? Si oui, va donc trouver Mamelin.

Il est écœuré, de lui et des autres, il voudrait être dans sa chambre pour pleurer. Parce qu'il ne peut pas le faire, il se raidit à l'extrême, son visage devient pointu comme celui d'Élise à certains moments, son sourire agressif. Il n'a rien à dire à Verger, qui n'est pas un camarade.

Une fois, une seule, voilà plus d'un an, ils sont allés ensemble, un jeudi après-midi, chez Lafont, un garçon qui a déjà dix-sept ans et dont le père tient un grand magasin de chaussures. Lafont les a reçus dans sa chambre. Le teint animé, les yeux brillants, il leur a tout de suite montré des photographies obscènes qu'il commentait avec les mots les plus crus. Il a fait monter du vin par la bonne. On entendait la mère et les sœurs aller et venir dans l'appartement, derrière les murs, la sonnerie du magasin résonnait de cinq en cinq minutes.

Pourquoi, alors que Lafont le frôlait en passant derrière lui, s'est-il mis sur la défensive comme s'il avait flairé un piège? Il revoit les deux visages de ses condisciples, Lafont maladif et excité, aux yeux luisants qui provoquaient sa répugnance, Verger pâle et comme en proie à une idée fixe.

Soudain, Lafont s'est livré à des exhibitions; Roger avait beau se détourner, il le trouvait toujours, obstiné, devant lui.

Quelle excuse a-t-il inventée pour s'en aller? Il se souvient seulement qu'il est parti avec l'impression très nette qu'après son départ les deux autres allaient continuer leurs jeux ignobles.

— Tu as déjà vu la revue?

— Oui.

— C'est bien? Il y a des poules?

— Tu verras.

— Où se retrouve-t-on?

— Devant le théâtre, à deux heures.

Heureusement que la cloche sonne, car il ne trouverait plus rien à dire. Il a des remords en apercevant le pauvre Neef qui

prend place dans le rang en traînant ses semelles cloutées, après avoir passé la récréation à rôder autour de lui. L'imbécile doit se figurer que maintenant que Mamelin est habillé comme les autres, il ne daignera plus lui adresser la parole.

C'est encore un cours du Père Renchon, un cours de géographie. Cela n'a pas d'importance. Roger regarde par la fenêtre ouverte et son regard perdu dans le chaos lointain des toits devient toujours plus dur. Ce matin-là, son père n'a rien dit quand il l'a vu habillé de neuf des pieds à la tête. La veille, quand Roger a montré sa cravate de soie rouge qu'il venait d'acheter, Désiré l'a tâtée un instant.

— C'est un solde, tu comprends? Sinon, je ne l'aurais pas eue pour six francs. Il paraît qu'il y a un défaut, mais cela ne se voit pas.

Élise l'a cru, elle qui est toujours à l'affût des soldes et des occasions. Elle a même demandé :

— Il n'y en a pas une plus sombre pour ton père?

La cravate, dans la chemiserie la plus élégante de la rue du Pont-d'Ile, a coûté quarante-cinq francs. En huit jours, tant en francs qu'en marks, en petits et en gros billets, Roger a pris deux cents francs environ dans le tiroir de la rue Puits-en-Sock.

Dimanche matin, il a failli être pincé. Le magasin était désert. Roger revenait du tiroir en enfonçant rapidement sa main dans sa poche quand il a eu la sensation d'une présence. En levant la tête, il a vu son grand-père debout à la porte de la cuisine. Un dixième, un centième de seconde peut-être, il a cru que tout était perdu et il était sur le point de se jeter à genoux quand il s'est souvenu des bouchées au chocolat. Il a passé la main gauche par-dessus le treillage et, Dieu sait comment, il a pu articuler avec un petit rire nerveux :

— Je crois que je peux bien m'en offrir une pour mon dimanche, n'est-ce pas, grand-père?

Le vieux Mamelin a-t-il été dupe? A-t-il vu le premier geste? A-t-il soupçonné la vérité? Il n'a rien dit. Il s'est penché pour tracer la croix rituelle sur le front de son petit-fils et il est monté lentement chez Cécile.

Depuis qu'il a cédé son affaire à Marcel moyennant la nourriture, l'entretien et cinq francs d'argent de poche par semaine, il s'efface de plus en plus, évite la cuisine où tout le monde se

retrouve, vit du matin au soir parmi les têtes de bois de l'arrière-magasin. Quand il sort, c'est pour aller prendre l'air avec son ami Kreutz.

Roger s'est promis de ne plus recommencer et, cette fois, il en a le ferme propos. Il a eu trop peur. La peur est la sensation la plus atroce et la plus dégradante qui soit. Il lui reste un peu plus de cent francs. Il ira à la « Renaissance » avec Verger. Il achètera des cigarettes de luxe dont il avait déjà envie quand il était encore au collège Saint-Louis et qu'on ne vend que dans un magasin de la rue de la Régence, de fines cigarettes de dame qu'on aperçoit, avec leur bout doré, à travers l'étui de cellophane rouge.

Si Chabot l'avait accompagné, ou un autre du groupe de Fragnée, il s'était promis, comme si c'était le geste le plus naturel du monde, d'envoyer l'ouvreuse acheter des fleurs et de les jeter, après le deuxième acte qui se termine par un ballet, à une petite danseuse du second rang qui a un visage touchant de gamine mal portante.

Le fera-t-il pour Verger? Peut-être. Pas tant pour Verger que parce que celui-ci ne manquera pas de le raconter aux autres.

Il s'est trop promis de cette après-midi-là. Maintenant, il a hâte d'y être, il s'impatiente, indifférent à ce qui l'entoure. La cloche sonne enfin, il continue d'éviter le Père Renchon, bien qu'il passe rarement un jour sans échanger quelques mots avec lui. Dans la cour, il attend Neef, le seul qui aille de son côté, Neef-le-paysan qui n'en revient pas des souliers jaunes de son camarade.

— Où as-tu pu trouver des chaussures pareilles?

— Rue de la Cathédrale.

— Elles ont dû te coûter cher?

— Deux cent quatre-vingts francs.

— Ton costume est d'un chic! Qui te l'a fait?

— Chez Roskam... Entrons donc chez Mariette manger des glaces... Mais si !... Puisque je t'invite...

Chabot et Leclerc passent à vélo sans s'arrêter. On dirait un fait exprès, il n'y a pas un seul élève de troisième chez Mariette ce jour-là. Le père de Neef doit avoir des sous, mais il n'en donne pas à son fils. Le grand jeune homme en mue est là, mal à l'aise, à supputer le prix des glaces qu'il lèche d'une

langue respectueuse tandis que Roger joue à la désinvolture, dit « Mariette » comme un vieil habitué et goûte des bonbons qu'il prend par-ci par-là dans les coupes.

— Qu'est-ce que je vous dois, Mariette? Le praliné était fameux.

Il tire tous les billets à la fois de sa poche, semble en piquer un au petit bonheur, ramasse sa monnaie avec indifférence.

— A demain, Mariette.

En sortant, il cherche son image dans un miroir, s'efforce de se sourire à lui-même.

— Tu es sûr qu'elle t'a rendu ton compte? Tu n'as pas regardé. Je ne sais pas comment je te rendrai ça, mais, si tu acceptais de venir un dimanche à Beaufays, mes sœurs seraient bien contentes. Je leur parle si souvent de toi qu'elles te connaissent et me demandent toujours quand tu viendras.

Ses sœurs doivent lui ressembler. Elles sont toutes les trois plus âgées que lui, ce sont de vieilles filles, il y a en a une, l'aînée, Laurence, qui louche un peu. Tout cela, Neef le lui a déjà dit, et aussi que, depuis la mort de sa mère, son père s'est mis à boire.

Roger le fait exprès de passer par la rue de la Cathédrale pour apercevoir, au coin de la rue Lulay, les affiches du théâtre de la « Renaissance ».

— Tiens! J'y vais justement cet après-midi.

— On dit que c'est amusant.

— Je sais. J'y suis déjà allé.

— Et tu y retournes?

Allons! Il le faut. C'est plus fort que lui. Il a beau se rendre compte qu'il est ridicule, il parle de la petite danseuse, qu'il n'a vue que de loin, comme si elle n'avait plus rien à lui refuser, fait allusion aux fleurs du deuxième acte et à la loge qui est presque sur la scène.

Pendant qu'il parle ainsi d'abondance, devant un Neef ébloui qui l'envie, il ne cesse pas un seul instant de se sentir affreusement triste.

GEORGES SIMENON.

(*Ce texte est extait de* Pedigree *qui doit paraître aux Éditions des Presses de la Cité.*)

MAURICE BARRÈS

L'aventure de Barrès est un grand exemple pour ceux qui veulent agrandir leur cercle. Cet homme du moi voulut être du nous. Il substitua les électeurs aux amoureux. Il chercha le nombre. Bref, il s'engagea — pour employer le terme de Sartre, mais, pour cet engagement artificiel, déserta celui de l'artiste qui ne doit avoir d'autre but que de se perdre à seule fin de sauver son œuvre.

Il est vrai que le danger de ces escapades à rebours guettait Barrès plus qu'un autre. Son moi se tournait presque toujours vers d'autres moi qui furent de hautes solitudes. Il y apprenait sa route et ses poses. Il se grisait de cette grandeur toute faite qui exclut en quelque sorte la malédiction, puisqu'on peut la reconnaître et que la véritable grandeur ne se montre qu'à la longue. Un saint ne saurait avoir l'air d'un saint. Il cesserait de l'être. Il profiterait du privilège de ses actes. Il manquerait l'échec dont la véritable gloire est le prix. Toutes les gloires valables sont à base d'échec. Car la solidité de ce qui allume le soleil noir ne peut venir que d'une surprise qui dérange et qui déroute. Le grand homme, sauf s'il se mêle de politique — et encore — ne peut que se soumettre à la profonde loi de l'esprit de contradiction qui est l'esprit de création sous sa forme la plus noble.

Barrès ne contredisait rien. Il se contentait d'exprimer une âme d'orgueil et de mettre à son service une encre

magnifique. Sans doute, s'il n'avait pas été le pèlerin du sublime, aurait-il découvert que Venise n'est pas une ville langoureuse et malade, mais bien portante et gaie. Il lui fallait, comme en Grèce, partir à la recherche d'une émotion décidée d'avance. En Grèce, son amour de ce qu'il n'y vient pas chercher éclate et forme la beauté du livre. Sans doute est-il le premier de ces forts en thèmes qui connaissent les privilèges du cancre et qui en profitent. C'est le cas de Paul Valéry. Valéry n'ignorait pas que la distribution des prix est insignifiante et que la force éclate davantage dans la désobéissance que dans la sagesse apprise. Il mêlait l'une et l'autre avec une grâce exquise, comme Giraudoux. Barrès est un miracle du genre. Seulement il a cru, vers la fin de la classe, qu'il importait de rompre avec des prestiges de gamin. Il a fait un marché de dupe.

C'est, si je ne me trompe, dans la dernière préface de *l'Homme libre* qu'il découvre, à la Chambre, la nécessité de prendre une position visible et de renoncer à l'invisibilité des poètes.

Il veut apparaître et il *exige* d'apparaître, comme l'Armide de ma pièce *Renaud et Armide*. Et comme Armide, il commet la pire des imprudences. Car Renaud l'imaginait autre et ne la reconnait pas. Elle devra le lier par les charmes.

C'est sans doute, si Barrès avait vécu, ce qu'il aurait tenté de faire, car il connaissait la méthode et ses charmes agissent encore sur ceux qui se bouchent les oreilles à ses fanfares militaires. *Les Déracinés, La Colline inspirée,* demeurent des livres admirables et qu'on découvrira lorsque Barrès sortira du Purgatoire auquel il s'est condamné lui-même.

(4 Octobre 1948.)

JEAN COCTEAU

LES SILEX DE JUVA
OU
LA SCULPTURE A L'ÉTAT NAISSANT

Difficultés d'un archéologue.

Juva n'est que le pseudonyme d'un archéologue, dont les découvertes sont connues. Je ne dis pas reconnues. Loin de là : les Congrès et Associations diverses pour le progrès des sciences, quand Juva (1) leur présente les chevreuils, phoques ou singes de silex qu'il a coutume de trouver dans des gisements préhistoriques, s'écrient d'une voix, tantôt : « Ce ne sont pas des statues, ça ne ressemble à rien ! » Tantôt : « Il les a retouchées ! » A quoi Juva répliquait naguère par de savants mémoires, où il tentait d'établir que l'homme d'il y a cent mille ou trois cent mille ans (l'on hésite entre les deux dates) nourrissait en art les mêmes goûts, peu s'en faut, que nous autres modernes, et mieux que nous savait mettre au service de ces goûts une gamme d'instruments puissants — de *percusseurs*, dit-il — dont le secret s'est perdu. (Car le silex est la pierre du monde la plus difficile à traiter. Le marbre à côté est comme du beurre).

Ces mémoires furent lus, ils soulevèrent de graves objections. Car les archéologues ont décidé une fois pour toutes que l'art commence aux timides bisons des cavernes

(1) Plusieurs silex de Juva sont exposés à la Galerie de l'Art brut, 17, rue de l'Université.

pour s'épanouir dans les dames nues de Bouguereau. Juva se vit insensiblement amené à leur faire une nouvelle réponse.

Une réponse déconcertante.

Je suppose que Juva avait d'abord éprouvé, devant les attaques, la fureur de l'innocence méconnue. Il a dû se dire, un peu plus tard : « Tout de même, ils me flattent. » Plus tard encore : « Et, si j'essayais? » Là-dessus, il s'est mis à retoucher lui-même des silex. Je ne dis pas à les sculpter : nous ne savons plus, nous aurons du mal à rapprendre. Mais à souligner par un trait d'ocre, une touche de colombine, un grattage de craie, l'animal ou le dieu qu'évoque un bulbe ou rognon bien choisi.

C'était là une réponse déconcertante, sans doute. Puisqu'elle donnait aux archéologues ennemis beau jeu de s'écrier : « Vous voyez bien qu'il les retouche ! » Mais l'on ne peut douter que ce ne fût une réponse naturelle. Nous cherchons tous les jours à nous rendre dignes des injures qui nous sont faites. Chacun sait que les Gueux de Hollande, et les Sans-culottes et les Tories devinrent, du jour où ils reçurent le surnom, de véritables gueux, et des sans-culottes et des brigands de chemins. Et l'on a vu certains peintres se mettre à dessiner obstinément des cubes, simplement parce qu'ils avaient été traités (sans la moindre raison) de *cubistes*. Ainsi Juva devint sculpteur.

La réplique était même si naturelle, qu'elle prenait à la fin des allures de preuve.

Un homme de la préhistoire.

Car la passion, qui s'empara dès lors de Juva, avait la violence irrépressible que l'on prête couramment aux passions primitives. On vit ce savant d'âge mûr, à l'aspect sagace et poupin, courir les routes et les champs, tirant ses cailloux de dans les tas des cantonniers et de sous

les pieds des chevaux; ce prince austro-russe passer le plus clair de ses journées dans un hangar comble, entre les bulbes de silex qu'il surveille, interroge, flatte du doigt, débarrasse de leur veste de craie et dont il cherche à surprendre les caprices (car il en est venu à leur prêter une volonté mystérieuse, dont il ne serait que l'instrument.) Ah, ce n'est pas pour lui que les pierres sont muettes! Il les écoute, il entre avec elles en connivence. Il les traite avec estime, mais avec passion. Va-t-on le voir, elles vous assaillent de partout, vous chassent de chaise en chaise. Ce sont d'abord les classiques de la pierre taillée, cynocéphales d'Abydos, bisons d'Araucan. Puis les derniers tigres béants, princesses grenouilles, bébés cacatois, harpies désabusées qu'a révélées Juva. « Le jour vient mal, dit-il. Pour celle-ci, il faut vous lever. » Sa femme, qui partage sa fièvre, se tient près de vous, elle-même sans cesse étonnée. Tous deux sortent, reviennent les bras chargés, mènent entre les rochers, dont le parquet se couvre, on ne sait quelle danse siliceuse et pleine d'éclairs.

Bref, l'homme de la préhistoire a bien pu se conduire comme Juva, puisque Juva se conduit comme un homme de la préhistoire.

LE RÈGNE DE L'ALLIAGE.

Nous vivons dans le règne de l'alliage, et du métis. L'or et l'argent ne courent parmi nous que mêlés à du cuivre. L'acier même n'a que l'apparence et la feinte de la dureté : essentiellement impur, de structure hétérogène, et transformable en meubles, pavés, jouets et vases de nuit. Les chimistes recherchent pour l'instant un acier qui soit élastique comme le caoutchouc, transparent comme le verre. Ils vont le trouver, ne vous inquiétez pas.

Mais le fier silex, c'est tout au contraire. A qui le regarde, il s'offre transparent comme de l'huile, tendre comme du miel, ondé de veines brunes, violettes et de toutes couleurs, qui semblent près de fondre à la première caresse. Pourtant, s'attaque-t-on à lui — encore y faut-il un autre

silex, un marteau — il ne vous répond que par étincelles. Ou bien se brise où l'on ne pensait pas. A sa seule guise, à sa volonté (et les savants en sont réduits à distinguer entre les silex sur la seule forme de la cassure) : le silex, ou le fait du prince.

Pas un acide ne l'attendrit, pas un métal ne le ronge. Si dur enfin et irréductible, qu'il suffit de la plus légère trace de silice dans une herbe, pour que l'herbe vous coupe la peau.

Et voilà donc pour l'estime. Ainsi la vie trop raffinée nous rejette à la vie de nature, et les cœurs trop aisés nous renvoient aux cœurs inflexibles. Mais d'où vient la passion?

Moi aussi, j'ai été peintre.

Voilà des questions que l'on ne pose pas, si l'on a tout son bon sens. Ni la ferveur ni l'amour ne se laissent expliquer. Non. Mais l'on peut tenter de les comprendre, en quelque sorte, à l'envers.

Il nous est arrivé à tous, un jour que nous avions envie de changer de métier (ou simplement d'en trouver un), de nous appliquer à des statuettes de glaise (genre Tanagra, pour commencer) à quelque paysage au pastel, pourquoi pas, à de la peinture à l'huile (avec un fin petit pinceau et des couleurs de bonne qualité). Donc, on pastellisait, on peinturalhuilait, on statufiait pendant des jours. Avec un grand respect de soi-même. Sans trop s'amuser. Puis un beau matin, tout se cassait. Fini. On ne devait plus jamais recommencer. « C'est que vous vous étiez aperçu (dira le lecteur naïf) que vous n'aviez pas le don, que vous n'étiez pas fait pour ça? » — Non, c'est tout le contraire. Ce dont on venait précisément de s'apercevoir, c'est qu'on était une sorte de sculpteur — ou de pastelliste, ou de peintre — né. C'est qu'on avait déjà un joli brin de pinceau (ou de crayon, ou de spatule). Que les petites dames de terre (avec leurs robes entravées, c'était la mode) n'étaient pas sans charme; qu'en tout cas, les gens voyaient très bien que

c'étaient des dames. Ni les paysages, sans émotion (surtout du moment où j'avais échangé mon pinceau délicat contre un gros pinceau vulgaire. Car le plus important en peinture est de n'avoir pas peur de sa toile). Enfin je n'avais plus qu'à me laisser aller à mes idées. Comme on dit, à mon inspiration. Toute une vie d'ennui s'ouvrait devant moi.

L'IMAGINATION VEUT SE BATTRE.

Le moins que l'on doive dire de l'esprit, c'est qu'il ne faut pas lui faire la part trop belle ni l'ouvrage trop facile. Somme toute, j'avais assez vite trouvé mon coup de main. J'avais la patience. J'avais même (du moins, j'espère) un certain goût. Mais ce qui m'échappait, ce qu'il me fallait craindre de n'inventer jamais, c'était ce que le menuisier, le maréchal-ferrant, le simple scieur de bois découvre joyeusement, découvre avec passion du premier coup : c'était la difficulté.

Un peu plus tard, il m'arriva de soupçonner ce qu'était la sculpture. Ce fut à la guerre, le jour où je parvins à extraire d'une pierre une balle aux trois quarts éclatée. Ce petit engin éparpillé, avec ses ailes et ses voiles autour de lui, me fit d'abord songer à une mouche. Puis, c'était bien plus frappant, à une chauve-souris suspendue par un pied. C'est ce que je dis à mon voisin. Non, il n'avait jamais regardé une chauve-souris d'aussi près. Pour le convaincre, je commençai à limer ma balle, ce n'était pas si facile. Je m'y acharnais. J'ai oublié ce qui suivit. Peu importe. Deux jours durant, j'avais été sculpteur.

Ainsi fait Juva, tout appliqué à une statuaire à l'état naissant. Juva, qui fixe, maintient, ne trahit pas trop l'étrange plaisir — à la fois panique et abstrait — qui nous montre, contre toute vraisemblance, un dromadaire dans une montagne, et, dans une grotte, un tigre béant. Car notre imagination n'est jamais si forte et joyeuse que lorsqu'elle s'est bien battue.

JEAN PAULHAN.

CHRONIQUES

LECTURES

VALÉRY L'ENCYCLOPÉDISTE

Essais, discours, interventions, préfaces, entretiens préparés et parfois arbitraires, tant d'œuvres de circonstances, réunies dans le recueil factice que nous offre La Table Ronde, *mieux qu'un portrait introspectif ou des mémoires ornementaux nous renseignent sur la façon dont un destin sans clémence situa Valéry parmi les structures interrompues, les débris et les bribes de notre temps.*

L'éditeur à bon droit, fort du consentement posthume de Valéry, intitule Vues *cet épais volume (où, pour notre instruction, les redites et les retouches abondent avec brutalité) car Valéry plaçait* au premier rang de nos dons *un plaisir de voir animé par* cette perfection du regard de l'esprit (*p.* 15) *qu'il n'acquit point sans se soumettre au tourment d'une patiente étude, dans son constant désir (qui meut aussi, bien souvent, André Gide) d'atteindre à la sereine et virile plénitude de Gœthe.*

Mais tandis qu'André Gide, qui manque d'esprit géométrique et n'arrête les formes qu'un instant, s'attache surtout, par son existence sans cesse raturée, à compléter l'éthique gœthéenne, Valéry discerne en Gœthe une sorte de savant parfait et tente, à son exemple, de vivre dans un monde conçu comme la manifestation mathématique d'un inconnaissable : ainsi s'accorde-t-il, grâce à la médiation d'un sage, avec les plus purs parmi les encyclopédistes, ravis par l'art d'un univers-horloge et indifférents à la nature intime de l'horloger.

Comme les encyclopédistes, il ne résiste pas à l'influence des conceptions physico-mécaniques (*p.* 389). *Il nourrit une secrète*

défiance contre ce qui ne saurait, sinon s'expliquer, du moins s'exprimer. Les méduses amorphes du subconscient l'écœurent. Et quand il déclare, parlant de Bergson : « Notre illustre confrère s'était laissé heureusement séduire aux sciences de la vie (*p.* 389)», *on sent une courtoise réticence tempérer la chaleur de cet éloge académique.*

Lorsqu'il constate : « La vraie valeur de la philosophie n'est que de ramener la pensée à elle-même (*p.* 389) », *et qu'il fait gloire à Bergson de s'être réglé sur cette maxime, il marque entre lui-même et ce fameux biologiste de l'esprit une illusoire entente, car il prête à ces mots un sens analogue à celui que leur auraient reconnu les idéologues, fils spitituels des encyclopédistes.*

Ces derniers, d'ailleurs, eussent admis, sans difficulté, la définition ouvrière *de l'esprit que Valéry invente, pour décourager, sans doute, toute entreprise métaphysique : « J'entends... par « esprit » une certaine* puissance de transformation *qui intervient (avec plus ou moins de bonheur)* pour *résoudre, ou tenter de résoudre tous les problèmes qui se proposent à l'homme, et dont son automatisme organique ne sait, ou ne peut, le délivrer* (*p.* 78). »

*Il n'est pas jusqu'à la morale de Valéry qui n'eût satisfait la plupart des grands penseurs français du XVIII*e *siècle. On extrairait facilement de ses œuvres les éléments d'une* apologie du luxe, *propre à ravir d'aise les mânes de Voltaire. Essayant, comme ce dernier, de défendre les principes d'une civilisation de la* qualité *et d'exorciser les démons malpropres de la* quantité, *il trouve, pour louer les utiles objets de luxe, des accents presque attendris, et, à l'envi du Mallarmé des* circonstances, *les placerait à un rang quasi plus élevé que les œuvres d'art : « Ces choses instituent... une manière d'intimité entre une vie et les créations les plus raffinées d'une civilisation, cependant que les œuvres d'art demeurent réservées dans le domaine de la contemplation et des jouissances qui nous détachent de nous-mêmes* (*p.* 30). »

*En outre, comme les Montesquieu et les Grimm, hanté, sans le savoir, par la nostalgie de la chrétienté défunte, il s'acharne à réaliser le mythe d'une société des esprits. Il rêve d'un directoire d'*hommes doctes (*p.* 273) *qui exercerait sur le monde non certes une autorité politique, mais un exquis pouvoir d'orientation, plein de vertu et d'efficace. Plus chimérique qu'à l'ordinaire, il imagine que cette guilde d'*esprits profonds (*p.* 273) *ne se*

recruterait pas par voie de concours ou d'examens, mais par une sorte de sélection spontanée. Il avoue avec une candeur pareille à celle qui distinguait les intelligences pré-romantiques : « Les véritables élites se dégagent d'elles-mêmes (p. 32). » Ces compagnies de pensée ne rempliraient, au reste, d'autre office que de garantir à chacun l'exercice de sa liberté, c'est-à-dire de permettre à tout homme une expression intègre et sincère.

L'esthétique de Valéry n'est, au total, qu'un appendice de sa morale. Elle ne fait qu'extraire d'extrêmes conséquences de certaines prémisses, bien connues, de Buffon. « Le style est l'homme-même, écrit ce dernier. » Et Valéry répond : « C'est dans l'acte de l'expression que la personne se marque (p. 311). » Ainsi, d'après Valéry, il importe de tenir l'expression pour une sorte d'engagement mystique, dont la vertu unitive réconcilie l'homme avec ses idées. Lorsqu'il affirme de Hugo : « La pensée devient en lui le moyen et non la fin de l'expression », ou de Mallarmé : « Le « fond » n'est plus cause *de la « forme » il en est l'un des effets », il ne porte pas sur ces deux éminents poètes de simples jugements littéraires, il enseigne à ses prochains de choix comment préserver leur franchise tandis qu'ils vaquent à l'accomplissement de leur vocation.*

Mais, ce qui le désole, c'est que ses contemporains, non seulement ne s'expriment plus, et abdiquent ainsi le privilège d'être libres, mais encore acceptent passivement les expressions collectives de ces entités neutres et démoniaques qui régissent les propagandes. Il s'écrie avec douleur : « Je regarde la nécessité politique d'exploiter tout ce qui est dans l'homme de plus bas dans l'ordre psychique comme le plus grand danger de l'heure actuelle (p. 86). » Or l'homme moderne, tel que l'aperçoit Valéry, à force de tolérer cette exploitation, a fini par en vivre. Certes, dans cette passivité, il n'est pas parvenu à trouver un motif vers le bonheur. Diminution de sensibilité, baisse de l'attention (*p.* 110) *sont les moindres des carences dont il souffre. Et, cependant, il ne se révolte point, car (scandale majeur)* il aime, en somme, tout ce qui tue l'esprit (*p.* 110); *si bien que Valéry se voit contraint d'admettre la vanité de ses efforts pour lui prêcher la sagesse.*

Du moins, dans l'exercice de sa pensée, dans l'emploi désintéressé de cette puissance *raisonnable* de transformation, *trouvera-t-il quelque consolation intérieure? Recevra-t-il de la science ces*

assurances de liberté dont l'homme moderne fait fi? non. Valéry ne dispose plus de cette science et de cette pensée à la mesure de l'homme et du monde, qui délassaient d'Alembert en l'édifiant. Sa science s'abîme dans l'irraison, et sa pensée frôle l'absurde. De son cerveau inquiet à ses lèvres descend cet aveu de détresse : « On dirait que l'homme cherche perpétuellement sa définition. Il a fini par trouver dans la science positive une voie qui l'éloigne sans retour et sans déviation de ce qu'il a cru être, et qui le mène il ne sait où : l'homme est une aventure... (p. 58). » *Paroles affreuses dans la bouche d'un encyclopédiste...*

Contradicteur de notre époque, attardé parmi les abus de nos empires barbares, fauteur obstiné des débuts de la civilisation moderne, et témoin de la ruine qu'une logique déconcertante, dont elle a fixé les principes, lui impose, Valéry nourrit nos souvenirs chimériques sans fomenter en nous l'espoir, car nous savons que la nature sociale ne régresse jamais.

*Lui qui se délectait, comme Fontenelle, aux fables abstraites ne nous maudira sans doute pas si nous l'imaginons reçu aux Champs-Élysées par des ombres semblables à des Latour pâlis. Montesquieu l'embrasse. Voltaire le fête. Buffon agite en l'apercevant ses manchettes de dentelle. Grimm prend soin de corriger son accent allemand. Destutt de Tracy branle la tête comme un poussah. Il n'est pas jusqu'aux poètes lyriques du XVIII*e *siècle, trop oubliés aujourd'hui, qui n'admirent en Valéry le disciple inconscient qui les a dépassés. Comme La Motte et ses élèves, n'a-t-il pas voulu enrichir la matière poétique en peignant dans ses vers les épisodes de cette comédie que l'esprit se donne à lui-même? Voici la façon dont Ponce-Denis Écouchard-Le Brun, dit Le Brun-Pindare, décrit le travail secret du génie :*

Ainsi l'active chrysalide
Fuyant le jour et le plaisir,
Va filer son trésor liquide
Dans un mystérieux loisir.
La nymphe s'enferme avec joie
Dans ce tombeau d'or et de soie
Qui la voile aux profanes yeux,
Certaine que ses nobles veilles
Enrichiront de leurs merveilles,
Les rois, les belles et les dieux.

L'active chrysalide *n'est-elle pas le prototype inconnu des* tranquilles araignées d'Aurore? *O valéryens pieux qui me lisez peut-être, que pensez-vous d'expressions comme :* trésor liquide, mystérieux loisir, tombeau d'or et de soie, enrichiront de leurs merveilles? *N'éprouvez-vous pas à les savourer un plaisir de reconnaissance, bientôt suivi d'une espèce de malaise, qui vous induit, peut-être, à de salutaires réflexions?*

ALBERT-MARIE SCHMIDT.

SUR LA QUESTION JUIVE

J'ai tenté à différentes reprises de demander à des amis juifs ce qu'ils pensaient de l'essai de Sartre concernant leur propre problème (1). Je me suis toujours attiré cette réponse, qu'il fallait rendre hommage à la générosité de l'intention aussi bien qu'à la vigueur de l'exécution, que le portrait de l'antisémite notamment, était très bien venu, marqué au coin de la psychologie la plus sûre et la plus profonde. La plupart de mes interlocuteurs approuvaient aussi la conclusion en faveur du combat à mener pour le Sionisme, mais surtout, semblait-il, en raison de convictions précédemment établies. Lorsque je les pressais cependant de me dire leur opinion sur le portrait du Juif lui-même tel que Sartre le pressent, beaucoup des réponses se faisaient évasives, voire franchement négatives.

On sait que, pour le philosophe, il ne saurait y avoir de juif, « pour soi », mais seulement « pour autrui ». Tous les traits de la psychologie juive dans ce qu'ils ont d'apparemment spécifique découlent non pas d'une nature intrinsèque, mais de la situation d'un homme constamment placé sous le regard de son adversaire. C'est l'antisémite qui fait le Juif. Ce dernier n'a que le choix entre tenter de se fuir lui-même pour échapper à sa condition telle qu'elle est devant les autres, ou bien de l'accepter résolument, de la revendiquer pour l'assumer. Dans le premier cas, il se conduit d'une manière « inauthentique », dans le second d'une façon « authentique », et, bien que Sartre se défende de donner à ces adjectifs une signification morale, le côté où vont ses préférences n'est pas douteux.

D'où vient le malaise que paraît faire éprouver aux Juifs une semblable conception, en dépit des excellentes intentions de l'auteur?

(1) *Réflexions sur la question juive*, par Jean-Paul Sartre. (Éditions Morihen, 1947.)

Il me semble en trouver la raison dans le fait qu'elle ne peut satisfaire complètement ni le Juif « authentique », ni le Juif « inauthentique », encore qu'elle puisse séduire chacun d'eux à moitié. Le Juif que Sartre taxe d'inauthenticité accepterait sans doute facilement l'idée selon laquelle c'est l'antisémite qui le fait lui-même. Il y trouverait la preuve qu'il ne saurait y avoir effectivement d'authenticité juive, et qu'ainsi il fait bien de récuser une qualité qui lui est prêtée par un milieu extérieur hostile et délirant. C'est ce milieu qu'il faudrait transformer pour le rendre habitable. On retrouve ici la thèse classique qui fonde la légitimité de l'assimilation, et celle du rejet de tous les particularismes. Mais d'où vient que, dans ces conditions, Sartre paraisse prêcher aux Juifs le devoir de rester eux-mêmes, d'assumer leur condition juive? Cette conclusion pratique, le Juif « authentique » l'acceptera certainement puisqu'elle le définit, mais, à son tour, il rejettera le principe sur lequel elle est fondée puisqu'il paraît ruiner le fondement même de son authenticité, en lui refusant la qualité d'être « pour soi ». S'il n'est pas vrai qu'il puisse s'éprouver Juif dans son for intérieur, on aurait trop beau jeu à taxer de « mauvaise foi » toute son attitude. Le Juif « inauthentique » aurait raison contre celui qui veut rester fidèle à la cause nationale ou religieuse.

Il faut remarquer que la thèse selon laquelle il ne saurait y avoir de Juif « pour soi » est fort correctement déduite de prémisses qui, dans *L'Être et le Néant*, concernaient la situation humaine en général. Toute détermination faisant figure d'une limitation, l'attribution aux Juifs de caractères qui le constitueraient en propre dans son autonomie intérieure, ne permettrait plus de sauvegarder cette incoercible liberté qui, selon le philosophe, est le seul lot de l'être humain. Pour justifier l'existence de ces déterminations apparentes, il convient donc de plonger le sujet dans « L'enfer » des autres. Le sentiment de la honte est, selon Sartre, ce qui nous révèle en face d'autrui en tant qu'objet. Le cas du Juif sous le regard de l'antisémite paraît un exemple privilégié pour l'application de cette loi générale. Il n'est pas douteux que cette déduction correspond à une bonne part de vérité objective. Nous savons par de multiples témoignages littéraires et autres que, pour beaucoup de Juifs modernes d'Occident dont la famille était en voie d'assimilation complète, l'effet traumatique a été la révélation de leur origine apportée du dehors par une manifestation de l'antisémitisme ambiant. Mais cette constatation ne s'applique qu'au Juif d'Occident en rupture avec la tradition, qui redé-

couvre son authenticité malgré lui. Elle ne saurait être généralisée à tous les Juifs du monde, et de tous les temps. Ainsi la thèse de Sartre, inspirée par un à-priorisme dogmatique, n'arrive à rejoindre qu'une partie des faits. Le support de la tradition juive serait-il complètement perdu, la révélation apportée au Juif du dehors pour l'informer de ce qu'il est serait purement incompréhensible. Or, en fait, elle ne l'est pas.

Il n'en est pas de même de la distinction entre le Juif authentique et le Juif inauthentique, qui correspond certainement à un fait bien établi et facilement constatable, indépendamment de toute théorie. Cette distinction, cependant, ne se laisse pas aussi facilement déduire des principes posés dans *L'Être et le Néant* que la thèse précédente. Si l'être « pour soi » distinct de « l'être pour autrui » n'est « rien », c'est-à-dire liberté pure, il ne semble pas que l'un de ses choix puisse correspondre plutôt que l'autre à la découverte d'une authenticité. Je crois même me souvenir que, dans son gros traité philosophique, Sartre récusait la distinction de l'être authentique et de l'être inauthentique telle qu'on la trouve dans la philosophie de Heidegger. Depuis lors, et pour des raisons qui tiennent sans doute à son souci de fonder une morale et une politique, l'auteur de *L'Être et le Néant* paraît s'être ravisé. Mais si l'on accepte la distinction d'un Juif authentique et d'un Juif inauthentique, il faut renoncer à l'idée selon laquelle il ne saurait y avoir de Juif « pour soi ».

Le véritable intérêt de cette question, et Sartre en conviendrait, n'est naturellement pas du côté de l'exégèse de son système philosophique, mais du problème juif lui-même. Elle ne pourrait être tranchée que par un examen direct des faits historiques concernant le Judaïsme. Il semble cependant que l'on se trouve rejeté comme en pleine mer, puisque ce que l'on rencontre à nouveau c'est le vieux problème de savoir s'il faut considérer comme fait premier l'antisémitisme ou le particularisme juif. Devant l'inextricable enchevêtrement des faits historiques à ce sujet, beaucoup de bons esprits estiment qu'une pareille question est analogue à celle de la priorité de la poule ou de l'œuf. Sartre, cependant, l'a résolue dans un certain sens. Mais on se souvient aussi que, dans son livre célèbre sur *L'Antisémitisme*, Bernard Lazare la résolvait dans le sens contraire. Pour l'ami juif de Péguy, la passion que le peuple juif a mise au cours des siècles à défendre sa personnalité nationale ou religieuse constitue la véritable clé pour la solution du difficile problème des relations entre le Judaïsme et l'antisémitisme. Si l'on a quelque scrupule à évoquer cette thèse, c'est parce

que l'on sait qu'elle a pu être approuvée par les antisémites eux-mêmes, tant à l'époque où elle fut publiée, qu'aux temps de Vichy. Cependant les arguments de Bernard Lazare auraient mérité d'être considérés et l'on s'étonne que Sartre ne leur accorde même pas l'honneur d'une discussion et paraisse même les ignorer (1). Dans l'antiquité la résistance aux Romains, comme précédemment aux divers impérialismes qui avaient tenté d'appesantir leur joug sur Israël sans cependant parvenir à le réduire, au Moyen-Age la résistance à la conversion religieuse, de nos jours au lendemain de la chute de l'hitlérisme, le maintien de la revendication sur la terre de Palestine, paraissent constituer sous des formes diverses le témoignage que les Juifs ont toujours été le peuple « résistant » par excellence. C'est en vertu d'une illusion rétrospective que l'on s'imaginerait en effet que l'antisémitisme a toujours eu le visage que lui a donné l'hitlérisme, c'est-à-dire celui d'une condamnation portée sans rémission sur chaque individu, en vertu d'un stigmate qui le marquerait d'une manière indélébile. Il est à redouter que, dans son opinion suivant laquelle c'est l'antisémite qui fait le Juif, Sartre ait été victime de cette illusion.

Dans la société chrétienne traditionnelle, aucun obstacle ne s'opposait à la conversion des Juifs et, d'autre part, on constaterait que le traitement infligé aux Israélites du Moyen-Age fut beaucoup moins rigoureux que celui qui a condamné tant de sectes hérétiques chrétiennes à la disparition. On n'ignore pas que, paradoxalement, la société chrétienne médiévale, en même temps qu'elle tenait les Juifs à l'écart, a permis au judaïsme de se conserver pour des motifs qui étaient à la fois d'ordre théologique et d'ordre économique. Elle le leur a permis mais elle ne les y a pas contraints. Puisque avant l'hitlérisme, aucune obligation individuelle n'avait été faite aux Juifs de rester Juifs, s'ils le sont demeurés, il faut bien convenir que c'est en vertu d'un libre choix de leur authenticité accompli pour de tout autres raisons que celles que leur suppose Jean-Paul Sartre, en s'inspirant des exemples modernes. Si la distinction du Juif authentique et du Juif inauthentique, c'est-à-dire de celui qui se propose de s'assimiler, et de celui qui veut rester Juif, demeure bien fondée, il faut donc rejeter l'idée selon laquelle il ne saurait y avoir de Juif « pour soi ».

On doit naturellement prendre garde aux raisons qui ont

(1) Cet étonnement est encore manifesté par Rabi dans son excellente étude sur *Sartre, portrait d'un philosémite*, publiée dans « Esprit ».

permis au peuple d'Israël de se conserver, mais, à l'exception de l'antisémitisme racial, on ne trouvera ni dans l'antisémitisme théologique, ni dans l'antisémitisme économique une cause extérieure de cette volonté que les Juifs ont eue de rester eux-mêmes. Sartre pense trouver l'origine de l'antisémitisme dans l'imputation faite par la théologie chrétienne aux Juifs, d'être le peuple « déicide ». On sait que Bernard Lazare s'inscrivait en faux contre cette opinion en faisant remarquer qu'on a la preuve certaine de l'existence d'un antisémitisme dans l'Empire romain, antérieurement à la diffusion du christianisme. La résistance des Juifs aux Romains fut nationale, leur résistance au christianisme fut religieuse, mais les deux mobiles se confondaient en fait, par leur nature traditionnelle. Le conflit du judaïsme et du christianisme a pris naissance à partir du moment où une secte d'origine juive avait entrepris de faire sauter la barrière du judaïsme pour étendre sa prédication aux Gentils, c'est-à-dire à tous les autres peuples. Il ne serait pas entièrement paradoxal de dire que, si les Juifs ont résisté au christianisme, c'est parce que cette religion, qui est issue de la leur, avait entrepris de se faire catholique, c'est-à-dire en l'occurrence, universelle, au même titre que l'Empire romain dont elle héritait d'ailleurs le siège et le nom. Inversement, de nos jours, le fait que beaucoup de Juifs sionistes sont incroyants ou non pratiquants, n'est pas un motif suffisant pour prétendre que leur recherche de l'authenticité est indépendante de la tradition religieuse : le choix passionné de la terre de Palestine comme seul asile des Juifs dispersés dans le monde ne peut s'expliquer malgré tout qu'en vertu de la fidélité à cette tradition. Il en est de même des tentatives faites pour restaurer la langue hébraïque, langue sacrée par excellence dont les Sionistes voudraient refaire aujourd'hui une langue vivante. Quelle que soit la forme apparemment athée que prenne de nos jours le nationalisme juif, il lui est impossible de séparer entièrement le mobile qui l'anime de la tradition qui fut autrefois spécifiquement religieuse.

Sur l'antijudaïsme théologique des chrétiens qui a permis à la religion d'Israël de se conserver en même temps qu'elle était persécutée, il y aurait naturellement beaucoup à dire. La discussion des problèmes que soulèvent, quant à la lettre et à l'esprit des écritures, la forme ancienne de l'antijudaïsme, vient d'être renouvelée par le travail du vieil historien Jules Isaac sur *Israël et Jésus* (1). Mais, en dehors du fait que cet anti-

(1) Albin Michel, 1948.

judaïsme théologique a beaucoup perdu de sa virulence, par suite du déclin des croyances religieuses auxquelles se sont substituées les passions politiques et sociales, on doit remarquer que l'attitude du christianisme à l'égard du peuple d'Israël fut toujours ambivalente. S'il est vrai que la plupart des apologistes chrétiens ont chargé les Juifs de la responsabilité ignominieuse d'avoir rejeté le Christ, voire d'être les seuls responsables de sa mise à mort — accusation contre laquelle proteste justement Jules Isaac — il n'en reste pas moins qu'ils ont toujours conservé au peuple juif la responsabilité glorieuse d'être le premier élu. C'est ainsi que le christianisme, à la fois persécuteur et conservateur du judaïsme, a continué à poser historiquement le peuple d'Israël, en l'opposant à la Chrétienté. Encore fallait-il que les intéressés acceptassent de jouer ce rôle et il est de fait qu'historiquement ils ont préféré cette solution à toute autre.

On ferait les mêmes remarques à propos de l'antijudaïsme économique traditionnel qui fait pendant à l'antisémitisme théologique et dont les sources sont certainement demeurées de nos jours beaucoup plus vivaces. Personne ne peut douter qu'aujourd'hui on ne mènerait guère des foules excitées au pogrom en prétendant leur rappeler simplement que les Juifs sont responsables de la mort du Christ. Cependant on pourrait encore le faire éventuellement, bien que ce genre de proclamation soit encore beaucoup plus délirant, en représentant de pauvres boutiquiers ou des artisans comme les agents de la Finance internationale. Dans un livre qui n'a pas été suffisamment remarqué (1), un jeune théoricien marxiste juif, autrefois sioniste, A. Léon, mort à Auschwitz, a prétendu établir que les Juifs, depuis l'époque de leur dispersion qui remonte bien avant le christianisme, et presque jusqu'à nos jours, avaient constitué en fait un véritable « peuple classe ». Cette thèse paraît donner trop de gages à l'antisémitisme économique, dont aucun des théoriciens socialistes du XIX^e^ siècle ne fut exempt, à l'exception de Saint-Simon et de ses disciples, mais sans qu'il faille omettre Marx lui-même, pour qu'on ne la considère pas avec une certaine méfiance. Cependant, l'argumentation historique de A. Léon est aussi impressionnante que sa bonne foi est certaine. Sa thèse inspirée par les réflexions de Marx sur la question juive ne se confond pas avec celle de Werner Sombart, qui voyait dans les Juifs « les fondateurs du capitalisme moderne ». Pour A. Léon la forme spécifiquement juive du capitalisme

(1) *Conception matérialiste de la question juive*, par A. Léon, (Éd. Pionniers, 1947.)

commercial ou usuraire est antérieure à celle du capitalisme industriel et bancaire moderne. Si les Juifs ont été un « peuple classe » de commerçants et d'usuriers, tous leurs malheurs viennent de ce qu'ils se sont trouvés historiquement coincés entre la décadence de la féodalité et le développement du grand capitalisme moderne, donc rejetés par l'un et l'autre et ne pouvant subsister que dans une condition incertaine. On protestera naturellement contre cette thèse en faisant remarquer qu'aujourd'hui tous les Juifs du monde sont loin d'être occupés dans ce genre de professions, et qu'un très fort pourcentage d'entre eux sont d'authentiques prolétaires (1), d'autres encore, les colons agriculteurs nouvellement établis en Palestine. A. Léon faisait cependant remarquer que, dans les conditions de la dispersion, on peut poser une sorte de loi : c'est que la résistance des Juifs à l'assimilation paraît être fonction du maintien de leur particularisme économique. Ce genre d'explication a la valeur que l'on peut attribuer à toutes les explications marxistes. Il n'est pas douteux que l'exercice de certaines professions plutôt que d'autres a permis aux Juifs de maintenir leur spécificité; elle n'explique pas cependant pour quelle raison ils ont voulu la maintenir, puisque les obstacles juridiques à l'exercice d'autres professions n'ont pas été aussi constants qu'on le suppose généralement (2). C'est d'ailleurs à tort que l'on découvrirait dans l'exercice de ces professions une originalité particulière du peuple juif. Il suffit de se déplacer sur le pourtour de la Méditerranée pour constater qu'il existe une affinité remarquable entre l'exercice des professions commerciales ou de manieurs d'argent et la condition des minorités religieuses quelles qu'elles soient : ce ne sont pas seulement les Juifs mais les Grecs, et les Arméniens, minorités chrétiennes dans l'Empire Turc, les Arabes chrétiens du Liban, les hérétiques musulmans du Mzab, ou de l'île de Djerba, qui sont célèbres pour leurs aptitudes au commerce, ou aux affaires en général. On peut d'ailleurs comprendre intuitivement quelle est la nature du lien qui existe entre cette condition des minorités religieuses et la recherche de la fortune mobilière plutôt qu'immobilière. Comme l'a montré Max Weber, les Protestants de l'Europe Occidentale eux-mêmes ne feraient pas exception à cette

(1) L'auteur le mentionne en faisant cette remarque curieuse que le particularisme économique subsiste cependant parce qu'un grand nombre de ces ouvriers juifs sont occupés dans les industries travaillant directement pour la consommation.

(2) Cf. A. Léon, *loc. cit.*, p. 64.

règle générale. On est donc conduit à penser que le cas particulier des Juifs, tel qu'il est défini par l'antisémitisme économique populaire, n'est nullement exceptionnel, et qu'il faut remonter, en dernière analyse, à une autre cause. En partie pour des raisons de contrainte, en partie par l'effet de leur propre volonté, les Juifs ont exercé traditionnellement les professions qui leur permettaient d'être aussi peu « établis » que possible parmi les populations qui les entouraient.

Le fait que le jeune nationalisme d'Israël soit celui du plus ancien peuple du monde, ne laisse pas de demeurer impressionnant. Il ne s'agit certainement pas d'une continuité biologique puisque l'antisémitisme raciste, en dehors même du caractère bestial, à tous les sens du mot, du comportement, qu'il inspire, est, au dire de tous les anthropologistes sérieux l'hypothèse scientifiquement la moins soutenable. Les Juifs forment-ils une nation, au sens ordinaire du mot? On en doutera naturellement, en constatant que c'est la dispersion plutôt que la fixation à une terre déterminée qui leur a permis de se conserver au cours des siècles. S'ils étaient demeurés constamment en Palestine, il y a de bonnes raisons pour penser qu'ils ne feraient pas davantage parler d'eux, sur la scène actuelle du monde, que la plupart des populations dont l'archéologie biblique nous a conservé le nom. Seul le proche avenir dira s'ils trouveront bientôt l'accomplissement de la Promesse dans le sens littéral du mot. Mais on sait aussi que dans le meilleur des cas, pour la majorité d'entre eux, il ne pourra s'agir que d'une consécration symbolique du droit séculairement revendiqué.

S'agit-il d'une religion comme les autres? Cela n'apparaît pas non plus. En dehors du fait que beaucoup de Juifs modernes, parmi les plus fervents du Sionisme, ont cessé de croire et de pratiquer, le judaïsme, à l'exception de certaines périodes, comme celle qui a précédé l'avènement du christianisme, a toujours réduit le prosélytisme au minimum. Les Gentils, séduits par la foi juive, ont toujours été invités à entrer dans l'alliance noachique, ouverte universellement à tous les peuples, plutôt qu'à suivre les rites de la loi de Moïse, comme le témoigne encore la curieuse correspondance entre le Rabbin Benamozegh et le néophyte d'origine chrétienne Aimé Pallière (1). Ainsi le judaïsme apparaît tantôt comme une religion, tantôt comme une nation, sans que l'on puisse trancher en faveur de l'un des deux termes d'une alternative qui n'est peut-être qu'apparente.

Dans un livre où l'auteur s'inspire de certaines conceptions

(1) Publiée avant la guerre aux Éditions Rieder.

psychanalytiques en même temps qu'il apporte un témoignage assez controversé sur la Palestine (1), M. Georges Maranz a soutenu que ce qui sépare les Juifs des autres peuples, c'est le rite de la circoncision. De là viendraient, selon lui, les incompatibilités d'humeur qui inspirent d'un côté l'antisémitisme, de l'autre le particularisme juif. On lui a fait observer que les Juifs ne sont pas les seuls circoncis dans le monde, mais cette circonstance demeure qu'ils se trouvent cependant les seuls circoncis vivant ordinairement parmi les non-circoncis. Comme le baptême chez les chrétiens, la circoncision demeure chez les Juifs le rite qui survit le plus souvent à l'inobservance même des autres pratiques. Par la circoncision, le Juif reste marqué dans sa chair, tandis que, par le baptême, le chrétien n'est marqué éventuellement que dans son esprit. Il n'en est pas moins vrai que c'est à l'ensemble des rites de la loi mosaïque, plutôt qu'à la seule circoncision qu'il faudrait remonter pour définir ce qui caractérise, en dernière analyse, le Juif (2). Plutôt qu'un peuple, une nation, une religion ordinaire, la loi mosaïque définit, aussi bien par le rite de la circoncision que par les interdits alimentaires et matrimoniaux qu'elle précise, une fonction. Cette fonction est la fonction sacerdotale comme le rappelait encore à son correspondant le Rabbin Benamozegh, dans l'ouvrage précité. Ce fait ressort même de la lettre des Écritures lorsqu'il est question du « peuple prêtre ». De son côté, Max Weber faisait remarquer que la condition paradoxale des Juifs apparaît comme celle d'une caste dans un monde qui ignorerait l'usage de cette institution (3). Compte tenu de certains traits permanents par lesquels on caractérise ordinairement la manière d'être des Juifs, on pourrait se demander à ce point de vue s'ils ne continuent pas à exercer, comme malgré eux, la fonction qui leur est attribuée traditionnellement, si l'antisémitisme ne serait pas dans sa source une sorte d' « anticléricalisme » généralisé. Le reproche le plus constant adressé aux Juifs, qu'il vise leur goût pour les idées abstraites, ou leur aptitude au maniement des symboles monétaires, c'est celui de ne pas être suffisamment enracinés parmi les choses de la terre. Si le Juif refuse de cesser d'être lui-même, c'est parce que sa vocation naturelle le porte toujours au delà

(1) *La Malédiction d'Esdras.* (Nouvelles éditions de la Toison d'Or, 1947.)
(2) Telle est d'ailleurs l'opinion de Freud lui-même dans *Moïse et le Monothéisme*, trad. Éd. Gallimard, 1948.
(3) Cité par A. Léon, *loc. cit.*, p. 99.

de « l'ici » et du « maintenant ». Dans ces conditions, l'extinction de la passion antijuive ne pourrait être assurée que par le ralliement de l'humanité à certaines valeurs spirituelles qu'elle a depuis longtemps abandonnées, même lorsqu'elle feint de les respecter. Qu'un peuple, constamment et parfois malgré lui, serviteur des valeurs de l'esprit, soit légitimé à subsister jusque dans sa particularité dans la dispersion comme dans son foyer ancestral, voilà ce qu'il faudrait maintenir contre tous ceux qui voudraient ramener le problème à des dimensions trop étroites.

AIMÉ PATRI.

HOMO EROTICUS.

« Ce ne sont pas des corps, ces femmes : ce sont des... possibilités, oui. »
ANDRÉ MALRAUX *(La Voie Royale)*.

S'il est indéniable que, depuis quelques années, l'érotisme occupe et revendique dans notre littérature une place plus grande et moins « clandestine » que celle qui, jusqu'alors, lui était (d'ailleurs généreusement) consentie, il serait abusif tout de même d'en tenir pour seuls responsables Henry Miller et ses imitateurs français. Miller, pour beaucoup, a joué le rôle d'un révélateur, a favorisé une manière de « catharsis » à rebours qui, en permettant de s'exprimer ou de se voir exprimés (ce qui en définitive revient à peu près au même) à certains instincts obscurs ou inavoués, leur a donné plus ouvertement droit de cité dans le monde des choses dites. En somme, il pourrait bien avoir réussi ce que Lawrence avait en vain entrepris en écrivant *L'Amant de Lady Chatterley* et que Malraux, dans sa préface à ce livre, définissait ainsi : « *Il ne s'agit pas d'échapper au péché, mais d'intégrer l'érotisme à la vie sans qu'il perde cette force qu'il devait au péché; de lui donner tout ce qui, jusqu'ici, était donné à l'amour, d'en faire le moyen de notre propre révélation... Il s'agit de détruire notre mythe de l'amour et de créer un nouveau mythe de la sexualité : de faire de l'érotisme une valeur.* »

Et même si Miller a tenté cela d'une manière parfois confuse, en recourant souvent à un lyrisme pseudo-métaphysique fatigant, et même si, voyant en lui (à tort) le représentant de je ne sais quelle imaginaire « avant-garde » littéraire américaine, des suiveurs miteux se sont, en France, levés en foule sur ses traces, — il faut bien dire tout de même que ce n'est pas négligeable. Et quand il n'aurait écrit que les pages 275

à 286 de *Tropique du Cancer,* — où l'on voit, justement, se dessiner et prendre corps, bien plus que dans les trois cents pages de *Lady Chatterley,* ce « nouveau mythe de la sexualité » dont parle Malraux, il faut bien dire encore que cela compte davantage que toutes les critiques qu'on pourrait lui adresser.

Pourtant, l'érotisme millérien conserve quelque chose d'élémentaire, de « panique », qui demeure étranger à notre sensibilité d'Européens, d'Occidentaux, de Français. Nous ne saurions toujours oublier que nous sommes, en ces questions, les arrière-petits-fils d'un Laclos et que, dans notre mythologie érotique, Don Juan, Sade et Valmont tiennent une place plus grande que Dionysos ou le Grand Dieu Pan. Autrement dit que, dans nos rapports avec le monde de la sexualité, l'intelligence, quoi que nous en ayons, réclame sa part au même titre que le corps. C'est par un chemin détourné que notre littérature érotique (1) s'annexe les traductions de Lawrence et de Miller et *s'efforce* de les assimiler. Nous y cherchons en vain l'ombre de Laclos, de Nerciat ou de Vivant Denon; nous ne pouvons pas non plus oublier certaines pages de *La Voie royale* où, à beaucoup d'entre nous, l'érotisme a pour la première fois révélé son véritable visage, qui n'est pas seulement celui d'un instinct mal contrôlé.

Or, le roman français de ces dernières années nous offre à tout le moins une œuvre où se prolonge et s'approfondit cette tradition que j'ai dite. Il s'agit de *Mont-Dragon,* de Robert Margerit, auquel la critique n'a pas fait tout à fait le sort qu'il méritait.

★

On a cru voir, dans *Mont-Dragon* (2), une manière de ressucée de *Lady Chatterley.* On n'a pas considéré la différence (essentielle) existant entre l'esprit de l'un et de l'autre, entre le comportement du héros de Lawrence et celui du héros de Margerit. Le premier, le garde-chasse Mellors, est un être

(1) Précisons une fois pour toutes que par ces termes de « littérature érotique » nous n'entendons aucunement la littérature « spéciale » que les libraires débitent sous le manteau, mais une littérature fondée sur l'érotisme en tant que *valeur* (le mot nous paraît préférable à celui de sexualité, trop « clinique »).

(2) Je tiens à préciser que je considère ici *Mont-Dragon* du seul point de vue de sa signification « érotique ». Ce qui m'autorise à faire bon marché des faiblesses psychologiques, des maladresses de style et des complaisances romanesques qui n'y manquent point.

fruste, une « force de la nature », — par là même fermé, étranger plutôt aux puissances réelles de l'érotisme, qui ressortissent au moins autant, je le répète, au domaine de l'esprit qu'à celui de la sensualité.

L' « homo eroticus » — comme disait Stefan Zweig — n'est rien moins qu'un sensuel pur. Le monde de la sensation est pour lui étroitement lié au monde mental, et ce n'est pas par hasard si, dans certains lieux que la morale réprouve, et dans le jargon qui y a cours. on qualifie de « cérébral » celui que le langage courant qualifie, lui, de « vicieux » ou de « pervers ». C'est que l'expérience ou la prescience de ces choses qui, tout de même, ont cours dans les lieux en question, enseignent que pour l'homme dont il s'agit ici, la sensation (il serait téméraire de dire : le plaisir) est liée à la résolution de certaines équations mentales où la *réalisation* physique ne tient pas nécessairement la plus grande place. Cet « homme érotique », on le dit aussi un obsédé. Mais par quoi, au juste? Par le goût du plaisir? Chacun sait qu'il y a peu de points communs entre le glouton sensuel et l'érotomane. Le premier n'a d'autre souci que la jouissance pure, limitée à elle-même. Qu'il atteindra avec la première femme venue : Casanova en est le type même. Pour l' « homo eroticus », par contre, la *réalisation* a souvent moins d'importance que les voies par lesquelles on y atteint, que tout ce dont elle s'entoure, que les conditions dans lesquelles elle s'accomplit. En fait, il arrive même qu'elle apparaisse comme une fin relativement dénuée d'intérêt, comparativement aux moyens qu'elle met en œuvre : Laclos ne prend point la peine de nous informer de la nature et de la qualité du plaisir de Valmont.

Et c'est là l'intérêt — sur le plan particulier qui nous intéresse ici — du roman de Robert Margerit : moins « direct » que Lawrence ou Miller, il va plus loin dans l'exploration de l'univers érotique.

Exemple : l'un des épisodes essentiels de *Mont-Dragon,* — l'un de ceux sans doute dont le sens a le plus échappé à ses commentateurs, — est celui où Dormond contraint Mme de Boisménil, sa maîtresse, à se mettre nue dans le parc du château, pour la seule jouissance de ses yeux, — et de son esprit. Il est curieux de remarquer, au demeurant, que de cette exigence psychologiquement juste de la part du personnage de Dormond, l'auteur tende à suggérer une explication fausse ou à tout le moins limitée. A le lire, on est tenté de croire que Dormond veut avant tout contraindre et humilier sa maîtresse. C'est

un peu court. C'est faire bon marché de tout le comportement érotique dudit Dormond, dont, cent pages plus tôt, Robert Margerit écrit ceci, qui va loin : « *Il avait écrit cette lettre* (1) *pour provoquer cette transe* (2) *mais aussi, et plus encore que par ce calcul, il l'avait écrite pour obéir à une exigence de son instinct, par besoin de tordre la réalité dans ses mains et de faire jaillir de sa banalité l'impossible. Il était impossible que Mme de Boisménil, même si elle venait d'elle-même dans sa chambre, laissât, en y entrant, tomber sa robe* (...). *Mais lui importait-il tant de la voir ainsi? Ou seulement de lui dire cela?* » Voilà qui situe bien Dormond, — parmi ces « pervers » dont Malraux a pu dire que « *le vice commence avec l'inaptitude à l'assouvissement* ». Et pour eux, en effet, la quête érotique ne se confond-elle pas avec la recherche obstinée, obsédée, de quelque chose d'*impossible*, qui serait au delà du désir sans être *seulement* le plaisir?

Notons en passant cet autre trait de l' « homo eroticus » : il est essentiellement un être sensible aux images, un visuel, — le vocabulaire courant dirait : un « voyeur » (je sais l'équivoque qui s'attache à ce mot; il est bien entendu que l'on fait ici bon marché aussi bien des conventions de la morale que de celles du langage; ce sont, d'ailleurs, les mêmes). Imagine-t-on un aveugle érotomane? Sensuel, oui. Là est l'une des différences majeures entre les deux ordres. Robert Margerit paraît l'avoir senti. De même, lorsque Dormond provoque certain engagement voluptueux entre Germaine de Boisménil et sa femme de chambre (personnage en l'occurrence parfaitement artificiel, psychologiquement parlant, mais il n'importe), il s'attache essentiellement à la réalisation de certaines représentations mentales qu'il nourrit en soi-même. Plus sensuel, il n'aurait eu de cesse qu'il participât à ces jeux. Mais cela ne l'intéresse que médiocrement, non par impuissance (il l'a prouvé), mais parce que son instinct érotique appelle encore une fois autre chose que le fruste plaisir des sens. Dormond est, si l'on veut, un « vicieux », — mais, si j'ose écrire, un vicieux *à l'état pur*. Dont le vice se passera même, à l'occasion, de toute représentation concrète : ainsi lorsqu'il entreprend de « pervertir » la fille de Mme de Boisménil, sans la toucher, sans même lui adresser la parole, uniquement en l'amenant (par certaines lectures, notamment, qu'il lui suggère) à découvrir toute seule

(1) Une lettre d'un érotisme volontairement provocant, alors que Mme de Boisménil attendait un message d'amour et de tendresse.

(2) A la fois de honte et de trouble sensuel.

le monde de l'érotisme et du « péché ». Voilà ce que j'appelle le vice à l'état pur, la pure concupiscence de l'esprit. Psychologiquement, on peut l'expliquer par un satanisme morbide, le sadisme, je ne sais quel ressentiment refoulé, quel besoin de *salir*. Mais ce n'est peut-être pas si simple. Il faut en revenir à ce qu'écrivait Margerit dans le passage cité plus haut. Loin d'être un luxurieux, un malade dans sa chair, l' « homo eroticus » tend vers une fin qui sans cesse lui échappe parce qu'elle est au-delà du désir et du plaisir, — irréalisable. L'abîme demeure pour lui impossible à combler entre cette interrogation, cet appel que font naître en lui certaines images, certains désirs « normaux », et je ne sais quel absolu concret, tangible, que ne lui livre pas leur réalisation. Ou encore : l'assouvissement, la jouissance ne sont pas une réponse suffisante à la question que pose le désir. Et comme à celle-ci il n'est sans doute pas d'autre réponse possible, le problème qu'affronte l' « homo eroticus » est en fin de compte insoluble.

Et qu'on ne dise pas qu'il s'agit là d'un cas exceptionnel, pathologique. Dans toutes les salles de cinéma et de music-hall du monde, chaque soir, dans des milliers d'yeux, s'allume une petite flamme étrange, inquiétante, qui n'est pas non plus *seulement* celle d'un désir aisément assouvi. Qu'on pense, par exemple, à l'attrait insolite qu'exercent sur les mâles humains les spectacles de « burlesques » dans le goût américain (1) : entre deux exhibitions de filles dévêtues qu'on regarde à peine, en apparaît une autre, habillée celle-là et qui, selon un rite connu d'avance, pauvrement mécanique, se dévêt lentement, trop lentement. Nue enfin, à son tour, elle n'intéresse plus personne, ayant épuisé son pouvoir érotique dans l'éveil d'un désir *qui n'est pas celui de la voir nue mais bien plutôt de la voir retarder, tout en le rendant inévitable, le moment où elle le sera*. L'un des secrets de l'érotisme ne serait-il pas contenu dans cette tension toujours plus aiguë du désir qui va vers son aboutissement infaillible tout en sachant qu'il marquera, non

(1) Il est significatif que le mot et la chose aient été inventés par les Américains, dont les rapports avec l'érotisme sont assez typiques, — placés souvent sous le signe de la « frustration », de l'inaptitude à l'assouvissement (voir, par exemple, un film tel que *Gilda*, construit tout entier sur ce thème et qui offrirait au psychanalyste un étonnant sujet d'étude). Avoir donné ce nom de « burlesque », hypocritement narquois et péjoratif, à un spectacle qui exprime et exploite crûment, voire cruellement, le mécanisme érotique, témoigne d'une assez curieuse opération de « censure » mentale inconsciente.

moins infailliblement, son anéantissement? Il y aurait peut-être à faire ici certains rapprochements entre le comportement de l' « homo eroticus » et celui du joueur qui, dans le jeu, appelle et craint tout à la fois le moment où la roulette s'arrêtera, — au point que le fait de gagner ou de perdre, ne lui paraît plus, souvent, comme le véritable but de son attente, — ou de l'homme d'action authentique, que la fin de cette action, qu'elle marque son triomphe ou sa défaite, laisse, comme on dit, « sur sa faim »...

★

On a mis, jusqu'ici, l'accent sur les manifestations essentiellement physiques de l'instinct érotique, fût-ce en soulignant leurs équivalences, leurs résonances, leurs correspondances sur le plan mental. Un ouvrage récent, — *l'Essai sur la Séduction* de Jean Faurie (1), — vient utilement nous rappeler qu'il existe aussi un érotisme plus spécifiquement psychologique qui, plus encore que l'autre, trouve dans les *Liaisons dangereuses* sa défense et son illustration.

Il manquait, à ce livre capital, un commentaire qui se plaçât sur son terrain même. Celui de Malraux (2) vaut surtout en tant que situation de Laclos dans l'histoire du roman français, et ce n'est qu'incidemment qu'il aborde l'analyse de la matière même des *Liaisons*, — ce que fait Jean Faurie avec un rare bonheur.

Le lecteur pressé y verra sans doute avant tout un « divertissement » sur le thème des *Liaisons*, et dans le ton de l'époque. L'auteur lui-même n'encourage-t-il pas cette interprétation en écrivant, dans son avant-propos : « *Malgré le ton sérieux que nous avons trouvé plaisant d'adopter, ce livre n'est pas tout à fait sérieux. C'est un jeu.* » Prenons garde au rapprochement qui s'impose à l'esprit entre cette dérobade et celle à quoi Laclos se livre lui-même dans sa préface. Elles sont du même ordre. J'en vois un autre signe dans l'épigraphe, empruntée à Musset, que Jean Faurie donne à son *Essai* : « *Celui qui est capable de faire ces choses dédaigne de les écrire.* » Ce genre de rouerie est bien dans l'esprit des *Liaisons*, ce traité de la Séduction se donnant comme un livre édifiant, — bien dans l'esprit, aussi, de l'art même de la Séduction, dont on sait qu'il est celui

(1) Éditions de *La Table Ronde*.

(2) Publié dans l'ouvrage collectif *Tableau de la Littérature française* au XVIIIe siècle et repris dans les *Scènes choisies* (tous deux aux Éditions Gallimard).

d'atteindre par des voies et des moyens trompeurs un but moralement inavouable. « *Larvatus prodeo* » : c'est la devise même du Séducteur...

Aussi bien y a-t-il , dans tout cela, quelque chose de proprement démoniaque, et qui nous livre un des secrets du Séducteur selon Laclos et Jean Faurie : il est un homme sur qui n'a pas de prise le mythe de Tristan, le mythe de l'amour-passion. Par contre, il n'a pas grand'chose en commun avec le glouton sensuel et sexuel du type Casanova. Le Séducteur ne dissocie pas l'exercice de l'érotisme de celui d'un certain « démonisme » mental et moral. Tout se passe avec lui comme si, non content d'échapper à l'emprise de l'amour, il entendait en outre le tourner en dérision, le nier *activement*. Le psychanalyste dirait peut-être qu'il y a là le signe d'un ressentiment, que le Séducteur, étant désormais ou par nature incapable de subir l'amour-passion, en est inconsciemment dépité, ulcéré, et souhaite se venger, sur les femmes qu'il séduit, de son impuissance à l'être lui-même tout à fait. A l'appui de cette thèse, il invoquerait sans doute Kierkegaard et, justement, son *Journal du Séducteur*, dont on sait, à la lumière de l'aventure vécue par son auteur avec Régine Olsen, qu'il l'illustre assez bien.

Sans aller aussi loin, Jean Faurie écrit que « *l'insensibilité est l'atout maître du séducteur* ». Mettons que, dans l'absolu, elle soit une infirmité. Il n'en reste pas moins qu'elle est une condition essentielle du personnage. Le Séducteur ne croit pas à l'amour, en tant que *sujet*. Mais il admet que l'*objet* auquel il s'en prend (la femme, les femmes) puisse, lui, y être vulnérable. Son projet est donc de faire naître en cet objet une passion que, pour son compte, il ne peut ressentir. Et la réalisation de ce projet a, pour lui, au moins autant d'importance que celle d'une possession physique qui ne sera souvent que le signe accessoire de son accomplissement. On voit en quoi « *Valmont est le contraire de Casanova* » (J. Faurie). En quoi, aussi, la psychologie et l'éthique du Séducteur sont beaucoup plus complexes et beaucoup plus « démoniaques » que celles du simple jouisseur. Ce n'est pas, pour autant, un être foncièrement méchant, pervers, destructeur. Le véritable « vilain » des *Liaisons*, ce n'est pas Valmont, c'est Mme de Merteuil. Valmont, lui, a gardé quelque chose du Don Juan classique ou mythique, sous ses apparences de « roué ». Dans la partie qu'il joue, il est à la fois spectateur et acteur, — il est, en tout cas, lui-même engagé. De même qu'à sa manière (fût-elle discutable) Don Juan aime celles qu'il séduit, toutes en chacune et chacune

en toutes, Mme de Merteuil, elle, est absolument détachée de toute notion de l'amour; sa passion est purement négative, désensibilisée, désincarnée. Elle nous rapproche de Sade. Valmont nous rapprocherait plutôt de Stendhal. Il y a tout de même une nuance. Et si le Séducteur selon son type, le Séducteur « don-juanesque », ne brûle pas pour *une* femme (ce qui est la condition même de l'amour-passion), il brûle pour *la* femme. Il brûle, sans doute, sans *se* brûler. Mais, encore un coup, il n'est pas sûr que ce soit sa faute.

A la limite, il perdra toute considération pour l'objet lui-même, toute conscience de son existence objective. L'affaire ne se jouera plus qu'en lui-même. Il deviendra le solitaire absolu, en proie à une passion purement intellectuelle, comme l' « homo eroticus » du type courant est en proie à la pure obsession de son érotisme physique. Mais tandis que celui-ci, comme le Dormond de Robert Margerit, court le risque de ne jamais connaître de paix véritable, parce qu'il poursuit une impossible adéquation entre l'interrogation que pose son désir et la réponse insuffisante que lui apportent les corps, le Séducteur, lui, trouvera peut-être, dans la satisfaction toujours possible de son désir de conquête, la confirmation sereine et sans joie de son mépris de toute passion où le « cœur » eût sa place...

CLAUDE ELSEN.

LE SENS DU GRAND SCHISME

Le dernier livre de M. Raymond Aron — *Le Grand Schisme*, Gallimard — va loin, pour le détail et la multiplicité des explications, dans l'analyse de l'état actuel du monde. Il ne s'agit pas pour l'auteur, on s'en doute, de nous donner un tableau à allure encyclopédique — une marée d'indéchiffrables statistiques. (On voit trop, et on lit trop de ce genre de livres, qu'un ignorant pourrait composer, enfermé dans un couvent, avec un certain nombre de documents sur sa table, et qui sont à peu près aussi utiles pour comprendre la marche de l'époque, son drame, qu'une thèse sur le génitif chez Virgile pourrait l'être à la compréhension de l'Enéide.) M. Raymond Aron a, pour le guider, des choix, des partis pris, une certaine idée de l'histoire — bref un *style* qui oriente ses observations, les vivifie, les passionne. Il s'agit moins, en définitive, dans *Le Grand Schisme*, de techniques politiques, d'idéologies, de systèmes économiques, que

de ce qui les crée, les dépasse, les accuse ou les justifie : les hommes d'aujourd'hui. Qu'avons-nous fait — ou nos pères? Que voulons-nous? Que faisons-nous? Sur quoi débouche notre avenir? Situation de l'homme contemporain (et singulièrement de l'Européen, et d'abord du Français) — et ses volontés. L'une et les autres sont commandées ou dominées par un double schisme : diplomatique, et idéologique. Il est inutile de reprendre là-dessus les analyses de M. Raymond Aron. Elles sont remarquables de lucidité, et seuls — j'imagine — ceux pour qui il n'est qu'une Vérité et qu'un Prophète refuseront à leur auteur l'admiration qu'on doit aux esprits capables de ne pas quitter des yeux, dans l'examen le plus particulier, la totalité de la conjoncture historique — et d'augmenter conclusions et prévisions du poids d'une très souple et riche philosophie de l'histoire. Double schisme, donc et qui a sur la politique intérieure française les effets que l'on sait. Comment s'est créé ce schisme? Que manifeste-t-il? La naturelle opposition de deux grands Empires parvenus chacun de leur côté à un point de leur développement tel qu'ils ne *peuvent pas* ne pas s'opposer (qu'ils subissent un destin dont ils sont partiellement écrasés)? Temps d'un mouvement dialectique; donc, qui s'achèvera dans une synthèse où l'homme se trouvera réalisé? Ou bien moment d'un déroulement quasibiologique — auquel l'homme reste extérieur — et qui ne changera rien à son destin? Destin des peuples, des classes, des races, grand mouvement accoucheur d'un avenir d'or? Ou bien destin-solitude, destin-mort?

Faut-il choisir? M. Raymond Aron écrit : « L'expression de *pluralité de systèmes d'interprétation*... traduit aujourd'hui une réalité politique. Les conflits de partis s'amplifient en conflits métaphysiques. L'histoire entière est remise en question par les alternatives de notre âge tragique. La bureaucratie autoritaire de l'Union Soviétique prend-elle la suite de la bureaucratie tzariste, expression permanente de nécessités propres à un empire continental, ou réveille-t-elle l'aboutissement inévitable de la doctrine marxiste et de l'économie dirigée? La ruine de l'Europe marque-t-elle la dernière étape du déclin de l'Occident ou un accident tragique au cours d'une période de transition, une crise de croissance entre un régime social et un autre? Nous ne sommes pas acculés à un choix radical, car ces interprétations ne sont pas toutes incompatibles. On peut reconnaître les diversités historiques et la crise du vieux continent, sans nier le mouvement qui entraîne l'humanité entière

vers une forme d'unité. Une philosophie ouverte qui avoue humblement les limites de notre savoir, échappe et à l'orgueil rationaliste et au fatalisme biologique, et ne s'achève ni sur une certitude de triomphe ni sur un cri de désespoir. »

Je pense qu'un tel point de vue symbolise très heureusement l'antiromantisme que l'on voit repris en politique par de nombreux écrivains. Dans un monde en délire, il est peut-être « beau » (et agréable...) de s'unir à l'orage. Il est plus utile, comme le rappelait Albert Camus (*La Gauche*, juillet 48) de définir les mots-clés, de les rendre clairs, d'empêcher les simplifications meurtrières. Travail délicat, auquel la raison ne suffit pas et qui demande beaucoup de modestie. (La politique n'est pas l'opéra.) Travail qui n'a pas besoin d'illusions sur l'homme, de visions d'Apocalypse et de prophéties. Travail d'écrivain, travail d'ouvrier.

GILBERT SIGAUX.

LITTÉRATURE SPORTIVE

Près d'Anvers, ce doux géant des Flandres qui me lit avec fierté le carnet trimestriel de son fils. « Ce n'est pas tout, ajoute-t-il avec une pointe d'orgueil, il est centre-avant dans l'équipe de football du Lycée. »

A Amsterdam, ce grand garçon blond qui me confie ses espoirs : « Le Club a engagé des pourparlers. Mon équipe de water-polo irait jouer à Paris. »

A Londres, ce Britannique qui me demande, dès que je lui ai été présenté : « Ah! Paris! Vous connaissez Colombes? » Puis avec un large sourire et un petit air de supériorité : « J'y étais en 1930. Trois-quarts aile de l'équipe d'Irlande. »

A Genève, l'autre semaine, ces airs défaits, ces mines de condoléances :

— Vous savez la nouvelle? Cerdan a été battu hier à Bruxelles.

A Paris, chaque dimanche, sur les stades : joueurs et spectateurs. Dans les villes de province, dans les villages : les passions déchaînées par l'enjeu d'un match. Les commentaires du lundi. Les pronostics de la semaine. Les hommes qui lisent un quotidien sportfis, ne lisent que cela. Ceux pour qui la lecture du journal commence par la rubrique sportive!

Au XX^e^ siècle, le sport tient une place importante dans la vie des hommes; jusqu'à devenir une préoccupation pour

certains. Pour d'autres, il est le but, l'espoir unique. Ici source de joies, d'enthousiasmes, d'amitiés, de querelles; là, origine de conflits maritaux, de craintes maternelles, de fierté et d'honneurs. Impossible de l'éviter : affiches murales, comptes rendus radiophoniques, démonstrations sur les routes. Ses ennemis eux-mêmes ne peuvent lui échapper. Il a sa place dans la Cité, un ministre au gouvernement, un adjoint dans chaque municipalité, un article au budget. Il est même inscrit au programme des partis politiques.

Cette place qu'il tient dans la vie quotidienne, le sport la retrouve-t-il dans la littérature? On l'y rencontre moins souvent que la peinture, la musique, la politique ou l'aventure. Une grande partie des intellectuels l'ignorent. Il n'a été le sujet d'aucun grand roman contemporain. Et s'il a donné lieu à de belles réussites littéraires, c'est presque uniquement sous forme d'essais : *L'Orgue du Stade*, de M. André Obey et *Les Olympiques*, de M. Henry de Montherlant, dont nous relisons avec un plaisir renouvelé des extraits dans *Les plus belles histoires de sport* (1), que vient de rassembler M. Marcel Berger. Encore semble-t-il, par ces deux exemples, que l'essor de la littérature sportive ait été donné par les jeux olympiques de Paris.

L'anthologie de M. Marcel Berger est, en grande partie, composée de nouvelles. Est-ce dire que le sport n'est pas matière assez riche pour le roman? Je ne suis pas loin de le croire. Le roman sportif, comme tout roman technique, est un genre étroit, trop limité. Aussi se contente-t-on de l'introduire dans le roman — au même titre que la partie de bridge — comme un élément de la vie quotidienne. Je ne sais si Balzac nous eût donné des scènes de la vie sportive, c'est possible. Mais il eût, de nos jours, fait fréquenter le stade par ses jeunes héros; parmi les préoccupations de ses employés et de ses petits bourgeois, le sport aurait pris place.

Le sport n'entre dans la littérature et plus particulièrement dans le roman que dans la mesure où littérature et roman sont un reflet véritable de la vie quotidienne. Dans la mesure aussi où les intellectuels, et particulièrement les écrivains, découvrent qu'ils ont un corps et goûtent la joie physique de l'effort.

Cette découverte du corps, cette joie de l'effort physique chez les écrivains, M. Gilbert Prouteau nous en apporte l'écho dans son *Anthologie des Textes sportifs de la littérature* (2). Preuves en mains, il nous révèle Paul Valéry rameur, Maurice

(1) Émile-Paul, édit.
(2) Défense de la France, édit.

Maeterlinck boxeur, Jean Richepin cycliste, etc. L'intérêt que d'autres écrivains portèrent au sport peut nous paraître parfois accidentel, il n'en est pas moins sûr : les pages de Colette sur le Tour de France, celles d'Apollinaire sur « Guy de Maupassant athlète », de Pierre Louÿs sur les Jeux olympiques, de J. H. Rosny Aîné sur les joies des poids et haltères élargissent la ligne d'horizon où se rejoignent sport et poésie. Poète lui-même, M. Gilbert Prouteau ouvre son anthologie par des pages ferventes et savantes qui cernent la question de près et en tirent la quintescence. Ses souvenirs d'Olympie, par l'émotion qui fait vibrer chaque phrase, par l'élévation de la pensée et l'ampleur du ton dépassent largement leur sujet et forment un des plus beaux poèmes en prose qu'il nous ait été donné de lire ces temps-ci. On y retrouve l'accent passionné et l'extase de la *Prière sur l'Acropole*.

C'est peut-être par le poème, quelle qu'en soit la forme, que s'expriment le mieux les sentiments de l'athlète, que se traduisent le plus fermement les tableaux du stade, si l'on en croit les *Règles du jeu* de M. Étienne Lalou (1) dont certains poèmes font penser aux plus belles pages de M. Dominique Braga ou de M. André Obey. Malgré une structure parfois rebutante, ces lignes consacrées à « l'esprit des jeux » donnent de l'effort athlétique des images saisissantes.

Poésie, essai, roman. Le sport peut être à sa place dans chaque genre. C'est, là encore, question de qualité et de sincérité. Il ne doit, en tout cas, se limiter à rien et comme le dit fort justement M. Gilbert Prouteau : « Il n'y a pas plus de littérature sportive que de littérature sentimentale ou financière. Il y a LA littérature. » La littérature dans laquelle le sport est entré du jour où de véritables écrivains ont parlé de lui.

FERNAND LEMOINE.

BRÈVES RENCONTRES

SHAWTISES

Si, à 91 ans, M. Bernard Shaw a encore toutes ses dents, il n'est plus sûr qu'il en fasse très bon usage. *Les Lettres françaises* ne partagent point mes craintes qui rapportent triomphalement les dernières déclarations du maître. Churchill? « *Mais c'est la chose la plus facile dans le monde que d'être premier ministre en temps de guerre. Sur le plan de la politique intérieure, il ne*

(1) L.U.F., édit.

saurait administrer un village.» Staline? « *Le seul grand homme d'État du monde actuel. Mais il a un travail difficile ; tous les gens intelligents, tous les socialistes devraient le soutenir.* » Les difficultés internationales? « *Pourquoi ne pas parler convenablement aux Russes?* », etc. Mais lorsqu'il s'adresse à un journal sérieux, en l'occurrence au *Times*, M. Bernard Shaw devient plus sage :

> « Les négociations sont impossibles si les négociateurs ne donnent pas le même sens aux mots. Les menteurs eux-mêmes ont besoin d'un vocabulaire qui leur permette de mentir sans ambiguïté; or, dans les conditions actuelles, les hommes sincères sont torturés par l'impossibilité de rédiger le moindre message qui soit interprété correctement. Un dictionnaire ne suffira certainement pas pour nous guérir de notre habitude de prendre les associations d'idées pour de la logique, mais c'est le seul moyen que nous ayons de nous éclaircir les idées. »

LE MUR INVISIBLE

Lu dans *Le Monde* du 5 octobre dernier cette inacceptable petite annonce :

> « DAME française, femme d'intér. accomplie, connaissant parfait. inst. music., htes réf., exc. fam., tiendrait intér. Monsieur seul. Israélite s'abstenir. »
> Ec. nº 2.213, « *Le Monde* » Publ.

Pas si invisible, le Mur dont nous parlait le héros de *Gentleman's Agreement*, ce film courageux d'Elia Kazan, consacré à l'antisémitisme pas si invisible qu'il n'en apparaisse parfois en France même quelques pierres..

POÉSIE

Des *Études poétiques* — dont le directeur est M. Martin-Saint-René, « Maître ès Franches-Poésies, Prince du Sonnet » :

> « Le Grand Prix de Littérature [de l'Académie Française] a été décerné sans encombre. Et pourtant, est-ce une indiscrétion de dire qu'un certain nom avait été mis en avant par un académicien, et non des moindres. [...] C'était une douce espérance pour nous autres, poètes, car il s'agissait d'un poète, de ceux dont Jean Rameau disait qu'au temps de Voiture et de Benserade, ils eussent été étouffés de lauriers et proclamés immortels. Mais la philosophie et l'existentialisme ont des droits décrétés supérieurs au génie poétique — le pire des exilés de nos temps de fer, le pire réprouvé de notre société savantissime et raisonnante. »

Heureusement, un lecteur écrit aux *Études poétiques :*

> « Il est extrêmement réconfortant de savoir qu'en France [...], IL EXISTE UN POÈTE qui garde jalousement, avec une foi superbe, l'héritage de nos aînés, dont la pérennité défie les faiseurs de clowneries, de picassoteries rimées et autres élucubrations folles que les snobs prônent sans les comprendre. »

Quant à M. Martin-Saint-René, il ne se défend qu'en chantant :

« Ne crois pas à l'amour, ne crois pas à la femme,
O poète, si tu savais !
Si tu savais le mal que font deux yeux de flamme
Et combien leur charme est mauvais !
Ils brillent, prometteurs d'extases ignorées,
Plus haut que tous les idéals.
Mais ne va pas heurter de tes ailes dorées
A l'un de ces astres fatals ! »

PETITE SUITE A L'USAGE DE M. SARTRE

Le surréalisme, entreprise de connaissance? Il n'y a décidément que M. Sartre qui ne soit pas d'accord. Aux témoignages décisifs de Breton et Dali précédemment cités, ajoutons aujourd'hui celui de Paul Éluard :

> « Le surréalisme, qui est un instrument de connaissance et par cela même un instrument aussi bien de conquête que de défense, travaille à mettre à jour la conscience profonde de l'homme. » *(Donner à voir,* p. 85.)

Enfin, M. Maurice Nadeau, à qui on ne peut dénier une certaine connaissance de la question, écrit :

> « Le surréalisme est envisagé par ses fondateurs non comme une nouvelle école artistique, mais comme un moyen de connaissance, en particulier de continents qui jusqu'ici n'avaient pas été systématiquement explorés. [...] La première œuvre surréaliste : *Les champs magnétiques* (1921), écrite en collaboration par Breton et Soupault, est présentée comme une expérience, au sens scientifique du terme, et nullement comme un nouveau morceau de littérature d'« avant-garde ». Ce qui fait commettre la méprise, c'est que ce procédé de connaissance nouveau méconnaît les armes traditionnelles du travail scientifique, en l'espèce l'appareil logique etc... » *(Histoire du Surréalisme,* pp. 72-73.)

RUSE DE GUERRE OU ACTE MANQUÉ?

André Breton raconte, dans un des chapitres de son récent *Martinique, charmeuse de serpents* (éditions du Sagittaire), les

circonstances de son débarquement à Fort-de-France, en avril 1941 :

> « [Le gouverneur civil] se hâte de dégager sa responsabilité : je dois savoir qu'il a abdiqué une partie de ses pouvoirs au profit du contrôle naval, etc. Toutefois... Toutefois, il pense, oui, il est à peu près sûr que j'ai été accompagné, ou précédé, d'un rapport de la police de Marseille me présentant comme un agitateur dangereux. C'est, croit-il, le lieutenant Castain qui lui en a fait part; il lui téléphonera tout à l'heure pour s'en assurer. Il écoute de bonne grâce ma protestation — me trouvant, dit-il, personnellement très sympathique — mais croit devoir m'instruire d'une autre objection : je suis écrivain, journaliste (ce dernier mot souligné d'une expression d'alarme très particulière). — Non, vraiment, je ne suis en rien journaliste, j'écris, — j'y insiste, sentant à partir de là ma cause gagnée — des livres d'intérêt strictement poétique et psychologique. » (pp. 58-59).

Moi, je sais bien que c'était une ruse de guerre. Mais telle est la mauvaise foi des ennemis de Breton (au nombre desquels je persiste à ne pas me ranger) qu'il aurait mieux valu donner quelques explications.

UNE HISTOIRE DE FOU

M. Julien Segnaire publie chez Gallimard *Le délire logique*. Un militant communiste, arrêté par les Allemands et torturé, découvre dans la conversion sincère au nazisme le seul moyen qui lui reste de sauver ses camarades de combat : car s'il est vraiment devenu national-socialiste, les policiers le croiront lorsqu'il affirmera ne pas connaître leurs adresses. Aussi bien s'agit-il surtout pour lui de conserver coûte que coûte sa dignité d'homme qu'il a failli perdre sous la pression avilissante de la douleur physique. Pas d'autre solution pour cela que de changer en toute bonne foi de foi. L'esprit qui est atteint de ce délire de systématisation ayant eu une formation totalitaire, construit donc logiquement et sans peine sa démence selon les lois rigoureuses à défaut desquelles il n'est point de pensée concevable pour lui. C'est avec facilité qu'il devient nazi et si convaincu qu'il finit par dénoncer les camarades pour le salut desquels il s'était précisément réfugié dans la folie :

> « Ce réflexe de recul contre lequel il s'exaspérait, et qui lui tordait les entrailles, était tout ce qui, après trois semaines, lui restait physiquement de la torture. Son corps avait guéri, son appétit était revenu. Il marchait normale-

ment. Son esprit aussi avait retrouvé l'équilibre — mais un équilibre à l'envers, si l'on peut dire, comme une locomotive qu'une énorme grue aurait fait tourner sur elle-même avant de la laisser retomber sur ses rails. (Les rails n'avaient changé ni de place ni de direction. Ils conduisaient simplement du côté opposé. Voilà le point à noter.) »

L'auteur nous apprend dans une courte préface que « l'histoire ici racontée, invraisemblable et peu véridique, est vraie ». La prière d'insérer ajoute que, né en 1914, M. Julien Segnaire « a connu, hors de France, une vie assez mouvementée : politique, journalisme, prisons, guerres... » Nous aurions souhaité plus de détails.

D'UN PROCÉDÉ REGRETTABLE

Notre ami Raymond Aron répondra lui-même à la double falsification à laquelle se sont livrés Jean-Paul Sartre et David Rousset dans l'*Entretien sur la Politique*, publié en tête des *Temps modernes* de septembre. Car sa pensée y apparaît aussi insidieusement trahie que celle du général de Gaulle. Mais ce qu'il importe de dénoncer tout de suite, c'est ce regrettable procédé qui consiste à se référer tacitement à des conversations privées, plus ou moins bien comprises et plutôt mal que bien, pour confondre un adversaire que l'on livre, sur des pièces truquées, à la vindicte publique. Au lendemain du jour où parut l'*Entretien sur la Politique*, deux journaux s'emparèrent des propos fantaisistes prêtés par Sartre à Raymond Aron, mais en les donnant comme s'ils étaient vraiment de lui. Que *Le Canard Enchaîné* et *Franc-Tireur* aient sans doute été de bonne foi n'en condamne Sartre que plus gravement.

GÉNÉREUX DIALOGUE COMMUNISTE

Des *Poèmes politiques* de Paul Éluard, qui sont souvent fort beaux, ce dialogue entre l'auteur et Pablo Neruda :

« P. E. — *Trop d'entre nous ont quitté la vie*
Par espoir en un monde meilleur
Trop d'innocents sûrs de leur droit
Je leur souris ils me sourient... »
« P. N. — *O ! mères traversées par l'angoisse et la mort*
Regardez le cœur du noble jour qui naît
Et sachez que vos morts sourient de cette terre
Et que leurs poings levés tremblent au-dessus du blé ! »

DIALOGUE GÉNÉREUX MAIS NON COMMUNISTE

De l'*Entretien* précité *sur la politique*, ce dialogue entre David Rousset et Jean-Paul Sartre :

« D. R. — Dans quel camp serons-nous? Mais c'est le même problème. Nous serons dans le camp où nous sommes aujourd'hui, nous serons dans le camp qui lutte pour la transformation socialiste démocratique de la société d'aujourd'hui. On me dira : ce n'est pas une réponse! C'est au contraire la seule véritable réponse, et si l'on veut un complément à cette réponse, je dis quant à moi : je serai là où je pourrai mener cette lutte, ne serait-ce qu'avec un minimum de moyens, et je ne serai pas là où cette lutte est totalement impossible. Je crois qu'il n'y a pas d'autre réponse à faire à une telle question, et qu'elle est parfaitement claire. »

« J.-P. S. — J'en profite pour démentir une phrase que Kœstler me prête, qui est qu'en cas de guerre je serais inconditionnellement du côté de l'U.R.S.S. Cette phrase est absurde, précisément pour les raisons que vous venez de dire. Ce que nous pouvons affirmer en tout cas, c'est que nous poursuivrons la réalisation de nos fins dans le cadre de la guerre et selon les moyens et les possibilités qui nous seront donnés. »

COUP BAS

Et puisque nous citions Paul Éluard, rappelons ce nouveau coup bas des socialistes, un de plus. Qu'il s'adresse à des adversaires communs ne nous le fait point paraître plus honorable. Il s'agit du billet publié dans *Le Populaire* par M. Henri Noguères le lendemain du jour où Paul Éluard donna dans *L'Humanité* un poème dédié aux mineurs en grève (14 octobre 1948). Nous y lisons :

« Cela s'intitule : *Ombres.* Au pluriel, bien entendu; car dans les quinze premiers vers, le mot « ombres » revient sept fois. Notamment pour rimer avec « ombre ». Et l'on y trouve quelques vers dont le caractère définitif n'a pas pu avoir échappé aux mineurs. Ceux-ci entre autres :

« *Ombres sur terre de la nuit*
La plus profonde va vers l'aube
Comme les autres et la lune
Est très légère aux dormeurs pâles. »

« Si les mineurs ne sont pas des ingrats, ils vont profiter de leurs loisirs forcés pour apprendre par cœur ce beau

morceau de poésie, écrit pour eux. Souhaitons toutefois à M. Paul Éluard qu'ils aient bonne mémoire et qu'ils ne retiennent pas, au lieu de ce vers génial : *Comme les autres et la lune*, une formule plus courante, plus condensée... et où il n'est nullement question des autres. »

A propos, M. Georges Bataille écrit dans *Critique* n° 29, sous le titre *La divinité d'Isou*, que *L'Agrégation « est tout ce que l'on veut : un livre touchant, affreux, stupide, raté, puéril, génial, aussi risible qu'un derrière nu. »*

DROLES DE PISTOLETS

Du R. P. Guichardan, dans *La Croix*, à propos des soixante-quinze ans du *Pèlerin : « Je ne sais plus quel évêque a dit de lui qu'il était le zouave de la Bonne Presse. Je dirai plutôt aujourd'hui qu'il en est le petit torpilleur ou le sous-marin de poche.* » Mais Mme Simone Téry, dans *L'Humanité*, sous le titre *La plume et le pinceau se battent avec les mineurs* : « *Les livres des écrivains du peuple — d'Aragon, d'Éluard, de Guillevic, de Jean Laffitte, d'André Kédros, de Courtade, de Fréville, de Garaudy, de tous les autres — c'est de la grosse artillerie contre nos ennemis.* »

UNE LEÇON

Le Président Auriol a improvisé un petit discours à la vente du C. N. E. qu'il avait honorée de sa présence :

> « Il faut [...] que nous ayons dans tous les pays l'expression vivante de la France, l'image de la France et par ses livres, et par les revues, et par l'art, les tableaux, J'allais ajouter quelque chose, je ne l'ajoute pas, hélas! J'allais dire : par les journaux; non... Je me bornerai simplement à souhaiter que la tenue des écrivains français s'étende des livres impeccables aux colonnes un peu bruyantes de notre presse contemporaine. Il doit y avoir, il y a, et j'en vois un en face de moi, des journalistes qui ne m'en voudront pas si je leur dis que le prestige de notre pays est souvent desservi, je ne dis pas par la critique, elle est nécessaire à tout gouvernement démocratique. [...] Quand la critique est de bonne foi, courtoise, noble, elle est utile, mais lorsqu'elle casse les nerfs du pays, qu'elle est de mauvaise foi et qu'elle est violente, elle est nuisible, et ce que l'écrivain fait pour le rayonnement de l'esprit français, il est des journaux, je ne dis pas des journalistes (je fais une distinction entre la presse et les journalistes) qui démolissent ce que vous avez fait. »

Beau joueur, M. Claude Morgan publie ce texte dans *Les Lettres françaises*. Il est vrai que tous les coups que reçoit Aragon lui font plaisir.

CEUX QUI Y ÉTAIENT ET CEUX QUI N'Y ÉTAIENT PAS...

Obligé à moins de prudence que M. Vincent Auriol — et n'ayant pas, lui, à se faire pardonner d'être là — Albert Camus écrit plus crûment dans *La Gauche* : « *Nous mangeons du mensonge à longueur de journée grâce à une presse qui est la honte de ce pays.* » Quant à ceux — écrivains, comédiens et autres baladins non communistes — qui avaient cru devoir assister à la vente du C. N. E., je conseille à *Carrefour* d'utiliser leurs noms pour nourrir son enquête sur l'éventuelle occupation russe. M'est àvis, en effet, que ceux-là se feraient une raison.

CLAUDE MAURIAC.

SPECTACLES

POUR UNE TROISIÈME FORCE

En ce début de saison, la carte des spectacles parisiens laisse le spectateur de bonne volonté sans appétit. Les nouveautés sont éphémères : et surtout, on devine sans trop de peine que ce sont de fausses nouveautés. On monte ici un pauvre petit avorton que l'on espère faire avaler grâce à une vedette échappée de l'écran ; ailleurs on mise sur la cent septième pièce d'un auteur dont on sait bien que les tiroirs sont inépuisables et le génie épuisé. Presque partout, on prolonge les succès de la saison dernière, on se les passe de scène en scène comme une denrée rare, ou bien l'on fait donner la garde, celle des dames aux chapeaux verts ou de la famille Beulemans.

De quoi vous plaignez-vous, me dira-t-on? Si vous ne pouvez plus aller au théâtre, c'est que vous y êtes trop allé, et que vous connaissez déjà l'Invitation au Château, *ou* les Mains sales *ou* le Maître de Santiago. *Mais le malheur, c'est qu'il a suffi de vacances pourtant sans grand soleil pour que les vives couleurs de ces pièces paraissent déjà fanées. Avec un peu de recul, les dernières pièces d'Anouilh ou de Montherlant, comme les dernières pièces d'Achard*

ou de Salacrou vont se confondre dans la brume avec leurs sœurs aînées : c'est le Rendez-vous au château, ou Roméo et Antigone, ou l'Archipel du Hâvre, et le Maître pourrait s'appeler « Ferrante ou le fils de personne », comme on dit « Victor ou l'enfant du mystère ». On parle souvent du théâtre comme d'une cérémonie religieuse : nous y allons, hélas, comme dans les beaux quartiers on va à la messe de midi. Qui nous rendra la ferveur d'un office à l'aube?

On trouverait sans peine d'autres raisons de s'inquiéter. Il y aurait beaucoup à dire sur le concours annuel des Jeunes Compagnies, organisé par le Direction des Spectacles. Mais si on peut lui faire un reproche, c'est celui d'accueillir trop largement la médiocrité, non d'écarter par esprit de système des valeurs authentiques. Or, au concours de 1947, le prix destiné au théâtre d'avant-garde n'a pu être attribué, parce qu'il a bien fallu convenir qu'il n'y avait pas d'avant-garde.

En 1948, ce fut peut-être encore plus grave. La seule comédie drôle que le concours nous ait révélée se joue à huis-clos : c'est la réunion du jury. Cette année, on a vu celui-ci lutter héroïquement contre son cœur qui le portait à préférer les spectacles de marionnettes à tous les autres. De toute évidence, avec Molière, Courteline, Lorca et Cocteau, M. Hubert Gignoux d'une part; avec ses gags empruntés aux dessins animés, M. Yves Joly d'autre part, l'emportaient sur l'inexpérience ou la prétention de la plupart des comédiens en chair et en os. Puis, pour les petits prix, au vote secret, les jurés balancèrent longuement entre Labiche et Racine; et ils décernèrent un prix pour son actualité à une farce russe presque centenaire. Il ne s'agit point de mettre en cause le travail artisanal des meilleurs acteurs ou chefs de troupe du concours; ni, sur un plan plus général, de contester l'intérêt de ce que font un Jean Vilar, ou un Georges Vitaly; ni de refuser le droit de se tourner vers Gogol pour Barsacq, vers Molière pour Jouvet, vers Marivaux ou vers Feydeau pour Barrault. Mais de réunir les symptômes d'une maladie du théâtre, qui est une crise de répertoire.

On préfère en général une explication d'ordre économique : dans l'état actuel des choses, chaque spectacle est pour un directeur une très grosse partie. Il engage des centaines de milliers de francs, souvent des millions. Il cherche donc à jouer à coup sûr en réunis-

sant sur son affiche le plus possible de noms connus ; c'est la méfiance du public et non la carence des auteurs qui entraîne la multiplication des reprises. Explication qui n'est pas entièrement fausse, mais qui fait la part trop belle à la sottise des directeurs et des spectateurs.

Reprenons en effet la carte des spectacles ; examinons même le répertoire représenté pendant une période assez longue. Nous trouvons d'une part la masse des spectacles dont on s'accorde à condamner la bêtise et la vulgarité, et qui ont beaucoup de succès. Du côté de M. de Létraz ou de M. Roger-Ferdinand, les questions économiques ne se posent pas et il n'y a pas de problème de recrutement de la clientèle. En face de ces spectacles bien pensants, voici les spectacles bien pensés, les œuvres originales et profondes, celles qui font avancer le théâtre, mais qui ont malheureusement deux défauts, celui de ne plaire ni au grand public ni au petit, et celui de relever d'une avant-garde vieillie sans rien apprendre. Le phénomène le plus important de ces dernières saisons est sans doute la digestion progressive des idées d'Antonin Artaud. Mais dès maintenant, cette digestion est presque faite, et ceux qui tentent de revenir au premier état du théâtre de la cruauté sont déjà dépassés. En dehors de cela, la tentive la plus intéressante de la saison dernière a sans doute été celle de M. Pichette : mais il est clair à l'examen que celui-ci est un héritier de talent bien plus qu'un novateur. Bref, notre avant-garde sent la poussière : il n'y a pas moins de ferveur ni moins de talent chez nos jeunes hommes de théâtre que chez leurs aînés ; mais ce sont des croisés qui ne trouvent pas de croix, et qui en désespoir de cause, sacrifient à un certain académisme, celui qui invoque Rimbaud et Jarry, comme un autre Racine et Lamartine. Ce n'est point le talent de ces patrons qui est en cause : mais le principe même de l'académisme est un principe de stérilité et d'ennui. On approuve donc en dernière analyse le public qui se détourne de ces contrefaçons de l'audace et de la pensée, qui se lasse du verbiage prétentieux sans regarder de trop près la nature de ces prétentions. Il y a trop de bâtards de la mode intellectuelle avec des pauvres d'esprits. Les pleurs de Margot ne prouvent pas grand'chose, et ses bâillements non plus : mais il faut bien avouer qu'on a souvent fait bâiller la pauvre enfant pour rien. Quant aux audaces, il est clair qu'on peut aujourd'hui tout dire et tout faire sur une scène, lancer le

mot de Cambronne ou se débraguetter, sans plus scandaliser. A court d'idées, de sentiments, de moyens, le jeune théâtre est une haridelle fourbue qui tourne en rond sans que cela amuse ou intéresse personne.

Entre les commerçants et ces vieux enfants terribles, il y a les succès honorables, ceux dont nous parlions en commençant, succès d'hommes dont le talent est hors de doute, mais la position fausse parce qu'ils essaient de jouer à la fois avec les trucs des premiers et le prestige d'emprunt des seconds. On pourrait consacrer une étude à l'évolution du théâtre de M. Salacrou ou même de M. Anouilh sous le titre « Comment on devient Victorien Sardou ». Mais peut-être sommes-nous trop exigeants. Pourquoi cependant n'y aurait-il pas un théâtre qui n'aurait ni la sottise, ni la vulgarité de celui qui aujourd'hui fait de l'argent, ni la prétention et l'ennui de celui qui n'en fait pas? Entre ceux qui travaillent dans l'ordure et ceux qui travaillent dans le génie, peut-être y a-t-il place pour une « troisième force » dont le génie ne serait pas exclu, car on pourrait prendre Molière pour patron, et que le public ne bouderait pas. Et puisque l'avant-garde semble dans une voie sans issue, ne serait-elle pas fidèle à sa mission en donnant le signal de la « conversion » ?

Si cette troisième force existait, il lui faudrait entreprendre d'abord des croisades négatives, croisade contre l'ennui, croisade contre la prétention, croisade contre l'intelligence, ou du moins contre cette forme quintessenciée de l'intelligence dont la nuance se distingue mal de la bêtise. Je sais bien que ces mots d'ordre ont pu servir contre Maeterlinck ou contre Claudel. Et après? De chacun, les grandes œuvres se sont défendues; et la croisade a eu raison des œuvres faibles et des épigones. Et ce théâtre de la troisième force trouverait un public, celui qui n'a plus grand goût pour le théâtre, et celui qui rit ou qui s'ennuie avec mauvaise conscience chez tel ou tel auteur d'aujourd'hui. S'il y a pour le théâtre de qualité littéraire un problème économique, on ne pourra le résoudre que dans ce sens, c'est-à-dire en retrouvant un public; et encore une fois, l'état actuel de la prétendue avant-garde nous permet de croire que les « concessions » nécessaires ne nous feront pas perdre grand-chose.

En empruntant le terme de troisième force au vocabulaire politique, nous ne faisons pas seulement une comparaison. Il y a un

fascisme au théâtre, qui correspond à peu près au parti qui exerce la terreur dans les lettres. Et il y a un démocratisme de mauvais aloi, qui flatte l'appétit de vulgarité et de sottise. Les deux régimes portent en eux les germes de la plus glaciale stérilité intellectuelle. En nous résignant à voter pour l'un ou pour l'autre, nous votons la mort du théâtre. La mort d'inanition si nous acceptons qu'il devienne de plus en plus un jeu intellectuel et mondain, sans matière, sans public. La mort d'inanition dans un autre sens, si nous acceptons qu'il devienne un divertissement forain à l'usage exclusif des illettrés. Cela revient à dire que le théâtre, comme les autres valeurs de notre monde, mais d'une manière peut-être plus urgente parce qu'il est un art collectif, est menacé par nos deux extrémismes et qu'il risque de périr aussi bien dans une civilisation où les masses seraient souveraines que dans une civilisation où elles seraient dédaignées. Je devine l'explication marxiste qui condamne toutes les tentatives de « troisième force » comme les sursauts désespérés d'une classe agonisante. Mais si nous gardons l'espérance — si un art de la troisième force peut naître et se développer, n'est-ce pas au théâtre que l'expérience vaudrait d'être tentée, puisque dès maintenant la réconciliation avec le public est pour lui une nécessité vitale?

ROBERT KANTERS.

ORSON WELLES

J'ai laissé passer quelque temps sur mes souvenirs de Venise. J'ai laissé couler dans un grand puits les images de cette trentaine de films que mes yeux ont ingurgités, lors de cette Biennale, avec docilité. D'y penser me vient un léger tournis. Ma mémoire n'appuie pas. Je laisse glisser les ombres sans ordre et sans contrôle.

Voici les sorcières de Macbeth. Puis l'esplanade d'Elseneur. Voici les filets éployés comme des voiles sur les barques des pêcheurs mexicains : on croirait des libellules. Et en Sicile, des lampions sur la mer. Dans les escaliers d'Amalfi, la Magnani, bergère illuminée, fait dégringoler des boîtes de conserve. Sur un toit, le petit Olivier Twist traîne la corde à laquelle dans un instant se balancera son tortionnaire. Un derrick s'élève sur un massif de Louisiane : la gerbe du pétrole va jaillir, ça y est, elle s'épanouit dans le ciel. Je vois tourner

les roues très rouges d'une charrette londonienne (c'est un technicolor). Et voici le Luna-Park de *Sans Pitié*, la danse des *Noces de Sable*, les chants du *Procès*, la cabane sur pilotis de l'*Aigle à deux têtes*. Les enfants juifs de Varsovie avancent dans les égouts. Une Suédoise se déshabille dans un coin de sa chambre, plus blanche en dessous de la ceinture. Et Pecos Bill, caricature animée, ramène son mégot sur sa langue.

Tant d'images, mon Dieu, qu'il faut écarter pour apercevoir un souvenir de lagune, un escalier blanc de matelots, une *trattoria* qui sent le hareng, les colonnes d'église dans des étuis de velours rouges, et le dernier verre au Florian, pendant que les coupoles de Saint-Marc se gonflent de lait, sous la lune.

Tant de bruits sur la bande sonore qu'il faut faire taire, les verbiages polyglottes, les galops fabriqués, les musiques, les discours, tant de sons parasites qu'il faut maîtriser pour réentendre, dans le silence de la nuit, les cloches, les chanteurs d'opéra sur une lente gondole à festons de couleur, le vacarme d'un marché sur une place recuite de soleil, les lambeaux d'une querelle dans une ruelle de San Stefano...

Il faut choisir. Il faudrait choisir. Un sujet tranquille : les chats de Venise, par exemple. Thème généreux, riche d'incidentes poétiques. Un chat blanc sur sa fenêtre ; et recréer Venise autour de cette boule de poils, comme Cuvier faisait d'une civilisation préhistorique, à partir d'un coccyx de diplodocus.

Plus sérieux : le plan Marshall en Vénétie? Plus pittoresque : les loteries en plein vent? Anecdotique. Ah! voilà, on me demande une chronique anecdotique, bien située dans l'époque : parlons d'Orson Welles.

★

Je n'avais jamais vu Orson Welles. Je connaissais Kane, Amberson, l'homme de Shanghaï, et le colonel turc coiffé d'astrakan, et celui qui périt embroché sur une horloge. J'allais rencontrer celui qui leur prêta la vie.

Ce fut tout d'abord d'assez loin, un des premiers soirs de la Biennale. Il pérorait avec Elsa Maxwell, la reine du cancan à Hollywood, petite dame rondouillarde à cheveux gris. Il la dépassait d'une poitrine, d'un buste massif serré dans un smoking. Très rouge, il rejetait la tête en arrière, pour rire, à quarante-cinq degrés, vers les plafonniers de l'*Excelsior*. Car la scène se passait dans le hall d'un grand hôtel du Lido, laide superstructure mauresque et luxueuse. Un groupe d'admi-

rateurs formait un cercle extasié autour du rieur et de ses deux compagnes (j'ai oublié de noter la présence de la mystérieuse Léa Padovani, dont la mince silhouette dans l'ombre du maître défraya la chronique).

Allez donc vous fier aux témoins oculaires : dussé-je en pâtir dans ma réputation de mémorialiste, je vous dois un aveu. Voici. Les yeux lui sortaient littéralement de la tête; il était donc facile d'en observer le coloris. Or j'ai noté (j'en étais sûr, bien que je ne me sois pas arrêté pour faire cette constatation), j'étais sûr que son regard bleuissait comme faïence de Delft, dans ces globes écarquillés. Pour la moustache, l'ombre de poils qui se plantait aux commissures des lèvres, c'est tout différent : je n'ai pas rêvé. Le voyant glabre quelques jours plus tard, on m'a confirmé qu'il s'était tondu le poil. Mais les yeux! Car, le rencontrant le lendemain à Venise, j'ai pu me rendre à l'évidence. Ils avaient des reflets de violette, c'est entendu. Mais ils s'affirmaient, indubitablement, plus noisette que violette, et plus tabac qu'azur. Fragilité du témoignage, ô Norton-Cru!

Ce point fixé, Mr. Welles voulut bien m'accorder un rendez-vous. Il fut exact, et me consacra une heure d'entretien.

★

Entretien, c'est beaucoup dire : affalés dans les fauteuils de la terrasse, nous avons joui ensemble du soleil matinal. Il était de fort bonne heure (pas encore midi!). Orson commença par se frotter énergiquement les yeux, les poings fermés, comme un bébé qui se réveille. J'écris *bébé,* et aussitôt je dois m'excuser, légitimer les expressions de nursery qui pourront tomber de ma plume. Orson Welles donne une curieuse impression à la fois de colosse blasé et d'enfant gâté. Il ne lui est point difficile de nouer les sourcils, tordre la bouche, et se vieillir d'un coup de quarante ans. Mais au repos, et nu comme il se présente à nous (un slip étroit pour toute parure), malgré la toison velue qui s'épaissit sur ses pectoraux, il a l'air d'un fort beau nourrisson de plage, à la peau cuite et saine. Je remarque — la notation est d'importance — que ce duvet pectoral est brun, alors que les poils des jambes sont tout blonds, plus souples. J'avais envie d'en prélever un, d'un coup sec, pour une de ses admiratrices. Mais je suis toujours fort timide devant les grands hommes.

Cette timidité se manifesta ce matin-là par une impossi-

bilité gênante de m'exercer dans le modeste anglais que j'écrivais à peu près mais que je prononce fort mal. Orson Welles entend fort bien notre langue d'ordinaire et je l'interrogeais en français. Mais le soleil tapait dur sur cette terrasse. De rondes gouttelettes se formaient sur son front et au bout d'un moment je suivis de l'œil de petits ruisselets de sueur aux replis de son ventre. Sous cette canicule, ses connaissances de français s'évaporaient tout comme ma phonétique anglaise.

Restait l'italien, langue facile, langue aimable, que nos séjours respectifs en Italie devaient nous permettre d'entendre couramment et de parler avec quelque fantaisie. Mais l'implacable soleil nous cuisait l'épiderme, et nous n'étions plus pressés de nous communiquer de grands messages.

Cependant, voilà que nous parlons. Oh! je ne suis pas très fier des questions que j'arrive à faire entendre à mon interlocuteur. Elles ne brillent pas par cette finesse matoise qui fait les bons intervieweurs. Et parfois, commençant en italien, je glisse un vocable anglo-saxon, que Welles me fait répéter — en français.

★

Ce fut tout d'abord amusant. Je n'osais pas imiter Orson qui se tapait sur les cuisses en s'exclamant : « *Funny conversazione!* », renversait sa chaise en arrière, balançait le chef en pouffant, les lèvres pincées sur une gorgée d'air et dégonflant ses grosses joues avec une petite musique de bigophone.

J'admire — avec le recul — la patience et le nonchalant intérêt de celui qu'on me dépeignait comme peu approchable, et discourtois en toute occasion. Il me prenait le coude : « *You see?* » Lorsque je ne « voyais » pas, à mon grand regret, il répétait, de sa voix de violoncelle. Et Dieu sait qu'il possède une diction d'une surprenante clarté; je ferais en huit jours de rapides progrès s'il acceptait de me donner des leçons. Mais il n'était pas question de m'enseigner, sinon les replis cachés de son esthétique personnelle.

Or donc, je glissai, avec mes gros sabots, sur le plan esthétique. J'obtins un gros succès de rire. La racine de son nez en devint toute blanche. Car, à plusieurs reprises, et dans les grands accès d'hilarité, les muscles du visage produisaient des zones d'interférence : sur le rouge-brique s'étendaient des plaques exsangues. Ainsi entre les deux yeux naquit un îlot blafard, alors que brunissait la peau à l'entour. C'est là sans

doute un trait courant de physiologie circulatoire, mais que j'ai pu observer sur un sujet de choix.

Il me demanda ce que les journalistes français entendaient, *exactly*, par son esthétique, et s'amusa à la pensée qu'on pouvait lui prêter de si belles théories. Il put, quelques jours plus tard, récuser celles qu'André Bazin lui avait prêtées. Mais je m'en voudrais de tirer alors sur le pianiste (je veux dire sur Bazin exégète). Aurait-il entrepris instinctivement ses novations et ses synthèses, les œuvres de Welles n'en restent pas moins objet d'étude pour le critique et Bazin peut fort bien avoir raison contre lui en trouvant dans *Citizen Kane* des beautés et des astuces que Welles ne savait point y avoir mises. Le propre du génie n'est pas toujours la parfaite conscience de ses trouvailles.

★

A propos d'une enquête de *La Revue du Cinéma*, je l'interrogeais sur le réalisme. Il me fit le procès du cinéma italien (*Sciuscia* excepté), entrecoupant son réquisitoire d'un solo de batterie, à grandes claques sur la poitrine. Soudain, il remonte un sourcil, car il a perçu sur mon visage une tension douloureuse. « *You see?* » Et, craignant que je ne pigeasse point une argumentation trop subtile, il choisit dans son vocabulaire des mots tout simples.

J'aime beaucoup son jeu de grimaces. Il en réussit une particulièrement drôle en me lançant, cursivement : « Bouffon, humm!... » Et le voilà qui fait basculer ses pommettes, en fermant un œil, avec un rire de gorge, une symphonie drolatique, crescendo, decrescendo, et finale, roulé en soufflet de forge. Je saisis enfin, avec un léger retard (le-style-c'est-l'homme).

C'était à propos de *Macbeth*, où il pensait avoir enfin réalisé une œuvre, après une série d'*experiments*. Dans son enthousiasme, il en venait à minimiser ses films précédents, recherches, passe-temps de collégien. Il va me parler de sa conception de Shakespeare. Et justement voilà un sauveur : un interprète bénévole, un vieux monsieur charmant tout de blanc vêtu. En sa qualité de russe, il parle aussi bien le français que l'américain.

Hélas! il entreprend mon vis-à-vis, mais pour son compte, lui posant avec vélocité des questions où je démêle mal de l'économique et du technique. Je perds pied. Orson taquine

son bracelet d'or, fait la moue, se vieillit de minute en minute. Je ne saurai pas ce qu'il allait me dire sur « *Sir Oliver* ». Il n'a pas achevé sa phrase. Nous nous quitterons sur des points de suspension.

A une table voisine, Jean Cocteau devise, brillamment. Des photographes passent sur la pointe des pieds, le doigt au déclencheur...

★

J'ai revu Orson Welles, comme vous allez le voir bientôt, sur l'écran, shakespearissime, émergeant d'une fourrure humide de brume, le chef auréolé d'une couronne à piquants. Il brandissait son casse-tête :

— Hououou! faisait-il.

Si je vous dis que j'ai eu très peur, me croirez vous?

JEAN DESTERNES.

PROMENADES

OFFRES D'EMPLOI

La journée commence à huit heures du matin. Aussitôt prêt, je descends acheter les journaux — mes instruments de travail — à la marchande qui vient d'installer ses tréteaux dans l' « emplacement réservé », sous la tente du café, entre les marchands d'huîtres et de marrons. En plus de mon journal habituel, je prends tous ceux que j'estime devoir contenir dans la rubrique des *Petites Annonces*, les *Offres d'emploi* m'intéressant le plus. Certes, cela fait des frais : cinq ou six journaux au lieu d'un, sans compter qu'à midi il faudrait encore se procurer les journaux du soir... Mais quand on cherche une situation, peut-on lésiner, ne faire les choses qu'à moitié? Non! bien sûr. Du reste ce n'est pas une question d'argent, c'est une question de conscience.

Je remonte à la maison pour y passer la revue de cette presse d'annonces.

Coup d'œil préalable aux informations. Je sélectionne les articles à lire. Ceci afin de m'occuper dans le métro. Comme

je dois faire de nombreux déplacements, je ne veux pas que cela soit prétexte à perdre tout mon temps.

J'étale sur ma table les journaux pliés selon les dimensions des rubriques d'annonces. A portée de la main un crayon bleu et rouge. L'heure du choix est venue. C'est merveilleux comme je me sens libre. Quand, après mes démarches, je serai de retour ici, je pourrai dire à ma femme : « J'ai trouvé une situation. » Je devrais même dire *Eureka* puisque ce sera une véritable découverte scientifique. L'exposé de ma *méthode* le prouve assez.

J'élimine tous les emplois manuels : manutentionnaires, tourneurs, fraiseurs, monteurs, décolleteurs, régleurs, mécaniciens, etc... n'ayant jamais *bricolé* de ma vie. J'élimine tous les emplois de mécanographie — incompétence. Puis les emplois d'artisans : fabricant bijoutier cherche employé très capable pour suivre commandes et fabrications; Dem. pers. sérieuse sach. cuisiner; Maison de confection 1^er^ ordre cherche chef de coupe et d'atelier... Du côté des professions intellectuelles, une fois rejetées les situations d'avenir offertes à des ingénieurs et à des jeunes gens pour contentieux — incompétence — je ne vois plus rien. Représentation, je n'en veux pas — incompétence. (L'année dernière une maison d'édition belge demandait des représentants. Il fallait écrire en envoyant *curriculum vitae* et photo. J'ai fait cela, je n'ai jamais eu de réponse. Il y a de quoi se vexer.) Restent les emplois de comptable — à condition qu'il n'y ait pas écrit *excellent comptable*, — employés de bureau — sauf pour le classement des archives réservé en général aux retraités — et jeunes gens demandés par des Banques et des Compagnies d'Asssurances.

Mon choix est alors divisé en deux secteurs délimités par des croix sur les placards d'offres auxquels je m'arrête. En rouge, les plus tentantes; je les considère comme *prioritaires*. C'est là que j'irai tout d'abord. En bleu, les offres *contingentes ;* je ne m'en informerai que si j'ai le temps. Ce sont en quelque sorte des positions de repli.

Les journaux dont je n'ai rien retenu, je les groupe dans la poche gauche de ma veste pour la lecture; les autres dans la poche droite. Au fur et à mesure des démarches, ils passeront d'une poche à l'autre.

Le problème n'est plus que stratégique. Par où commencer? Quel quartier? Ne pouvant être partout à la fois, il me faut ordonner mes déplacements en fonction de l'intérêt de chaque offre et de la distance, car plus vite on se présente à un employeur,

plus on a de chances d'aboutir (on rougit de devoir écrire des choses aussi évidentes). D'autre part tous ces métiers se valant à mes yeux, qu'au moins le lieu de mon travail soit dans un quartier agréable!

Vingt minutes plus tard — ayant évité le métro — je suis introduit dans le bureau du gérant d'une Caisse Familiale (On demande jeunes gens actifs, intelligents, etc...).

Le gérant est un homme distingué. Il n'y a rien sur son bureau. C'est bon signe. Je l'écoute :

— Eh bien! monsieur. Mais, permettez que j'examine d'abord votre *curriculum vitae*. Oui, vous êtes M. X... Ah! vous avez fait vos études à Z... J'ai de la famille à Z... Ou plutôt : j'avais, car un deuil récent... Enfin! Vos études vous donnent droit à des prétentions. Eh bien! monsieur, le métier que nous vous proposons est profondément humain. Davantage. Je surprends toujours les postulants d'un emploi dans notre maison, quand je leur déclare que notre institution est à caractère philanthropique. Cela ne se voit plus de nos jours. Passons. En effet, non seulement (*non solum*) notre mission est de protéger l'épargne dans la famille, mais encore (*sed etiam*) de la faire fructifier en vue de l'établissement et du bien-être des enfants. Je prends un exemple — à vrai dire l'exemple-type : un ménage reçoit pour un premier enfant quatorze cents francs des Allocations familiales. On ne me fera pas croire que les parents ne peuvent en mettre de côté environ la moitié — soit, si vous le voulez, sept cents francs par mois. D'autant plus que cet argent n'est que prêté aux parents. En réalité, c'est à l'enfant qu'il appartient. Néanmoins, on ne peut demander aux gens d'être des saints et les soucis que donne un enfant peuvent trouver compensation dans le cinéma du samedi soir. Eh bien! votre rôle est de faire souscrire aux parents un contrat de cinquante mille francs — par exemple — capitalisables en vingt ans, à raison d'un intérêt de tant pour cent — afin qu'au jour où l'enfant sera lancé dans la vie, il puisse disposer de cette somme que les parents seraient quelquefois bien en peine de lui fournir tout d'un coup. Je prends un exemple, un exemple très courant : un jeune homme se marie. Gros frais en perspective. On invite le vieil oncle de province, les cousins que l'on a perdus de vue depuis le dernier mariage, précisément, la tante Euphrasie, etc..., etc... Si les parents ont souscrit à notre caisse, ils sont en mesure de subvenir à toutes ces dépenses. Les voilà tranquilles et le fiston sera marié comme il se doit.

Eh bien! Monsieur, votre tâche sera de faire comprendre cela à de jeunes parents. Et croyez-en mon expérience : sur dix personnes prospectées, trois souscrivent immédiatement; quatre ou cinq hésitent. Je laisse de côté les brutes, ceux qui dépensent tout leur argent au *bistrot du coin.* D'ailleurs, je m'arrangerai pour vous mettre dans un quartier de petits bourgeois.

Je demande si les démarcheurs sont payés à la commission.

— Oui, mais nos démarcheurs, une fois entrés chez nous y restent. Voulez-vous des exemples, des chiffres?

— En somme, dis-je, il s'agit de sonner aux portes.

— Il s'agit de sonner aux portes. Mais vous savez ce qu'il y a derrière ces portes, vous n'allez pas à l'aventure.

— ...

— Vous le savez par les concierges. Car nous vous donnons des adresses, mais il est bon de vous renseigner sur vos futurs clients. Or qui, mieux qu'une concierge, peut vous donner ces renseignements? La concierge est l'âme d'une maison, monsieur. Ainsi renseigné, vous vous présentez chez les parents et, tout de suite, vous vous comportez comme un familier du ménage. J'insiste : un familier qui veut du bien. Par exemple : « Je suis bien chez Madame Untel. Eh bien! madame, je viens au sujet de votre petite Denise. Puis-je vous demander quelques minutes d'entretien? » L'attention est attirée. Pensez donc! vous connaissez le nom de la gosse!

J'ai dit que j'allais réfléchir et j'ai pris congé. Mais avant de me laisser partir, le monsieur m'a montré — à titre d'illustration — le cahier d'adresses de la rue où j'habite.

Comme je n'y figure pas, il « se permet » de m'y inscrire.

. . . .

Les journaux du soir ne font guère que de reproduire les annonces parues dans la presse du matin. Ainsi je calcule que je possède six fois la même annonce. C'est de la provocation.

J'ai tourné dans les 8e et 9e arrondissements, les quartiers d'affaires : banques, assurances, cabinets immobiliers, offices de publicité... Il va falloir se décider à entrer, remplir des fiches, raconter sa vie.

Office de Publicité « Publisol ». Situé dans un immeuble crasseux de la rue Taitbout. La concierge en connaît à peine les responsables : « Ça doit être les nouveaux locataires. On est venu livrer des chaises, hier matin. Allez voir au quatrième, à gauche. »

Ils demandent : 1º des dactylos, voici quatre personnes du

sexe; 2° des jeunes gens lettrés, en voici trois. Au fond de la pièce un bureau devant lequel est assis un type d'une cinquantaine d'années et qui garde son chapeau sur la tête. Un autre personnage semble très absorbé à ne rien faire. L'office « Publisol » est tout nouveau et a déjà des ambitions de trust. L'homme au chapeau nous explique qu'ils vont mettrent train un commerce de plaques de publicité; un journal de publicité, mais très différent des autres — d'un type américain —; un journal littéraire et artistique. Ils ont aussi l'intention de former une brigade d'hommes-sandwichs. Tandis que l'homme au chapeau expose ses projets, l'homme qui semble réfléchir appuie chaque phrase d'un coup de tête, comme s'il voulait, avec son sérieux, faire, dans la balance de notre entendement, contrepoids aux blagues de son collègue.

Enfin, nous y arrivons : il faut amener des capitaux dans cette entreprise ou travailler à forfait les deux premiers mois.

Banque. Le chef du personnel me reçoit. Il est très poli, mais semble n'attacher aucune importance à ma visite. Moi non plus. Cela fait, qu'enfoncés chacun dans notre fauteuil, nous attendons que s'écoule un peu de temps pour que ma démarche ne soit plus qu'une simple formalité — mais parfaitement correcte.

— Nous avons fait publier cette annonce dans la presse. Oui, je sais. Il s'est décidé à cette publication parce que les services manquent de personnel et que le travail ne se fait plus. Les autres chefs de service le tarabustent sans cesse. Cette annonce va leur fermer la bouche et leur donner de l'espoir.

— Nous avons besoin de quelqu'un pour le service du Portefeuille...

Mais il n'embauchera jamais quelqu'un venant sur la foi des *Petites Annonces*. Il lui faut une personne qui lui ait été présentée.

— Nous vous écrirons d'ici quelques jours. Il faut que votre dossier aille à la Direction.

Assurances. Je ne regarde pas même la raison sociale de ces maisons, mais j'y circule très à mon aise. Il y a longtemps que je sais m'y prendre. « Au bout du couloir, vous trouverez un garçon. » « A l'étage plus haut, vous trouverez un garçon. » « Asseyez-vous. Si vous voulez attendre. » « Remplissez ces fiches... »

Le chef du personnel me demande si j'ai mon B. E. P. S.

— Malheureusement non.

— C'est ennuyeux, dit-il alors.

Voilà qui est fait.

Obstiné cependant qu'égaré, j'entre dans une autre banque. Un garçon de bureau est en train de rouler une cigarette (geste indispensable du métier). Il a devant lui une table chargée de fiches. Je ne veux plus voir de fiches. Je fuis. Du reste, à cinq heures et demie, il est trop tard pour chercher quelque chose.

Mais à dix heures le lendemain matin, je suis de nouveau dans les mêmes quartiers. J'ai dit que cette journée serait décisive.

Introduit dans l'antichambre de ce Cabinet Immobilier, j'y trouve déjà quelques jeunes gens qui attendent d'être reçus par le patron. Toutes les cinq minutes un coup de sonnette. Une jeune fille ouvre. « Je viens pour l'annonce » lui dit-on. Elle fait asseoir.

Dans ce métier — car c'est un métier et l'on y reste et l'on y gagne bien sa vie — il faut être débrouillard, me dit le patron. J'en suis désolé, mais j'accepte : faire ça ou peigner la girafe... Et puis c'est sans engagement de ma part. Les immeubles se vendant très chers, la commission sera *honnête*. Le fisc n'y regardera pas. Je visiterai la banlieue. Il y a de si jolis coins. J'aurai encore pas mal de loisirs. Toutefois il serait bon de chercher encore un petit emploi à salaire fixe afin de prévenir les coups durs.

Je suis allé visiter un pavillon à Champigny. Bon voyage : l'automne dans le bois de Vincennes, la Marne jolie...

Ah! le petit vin blanc!

Ça c'est un métier! Le patron avait raison.

J'ai eu du mal à trouver ce pavillon. Il est pourtant très bien situé : près de la Mairie, derrière la poste; les commerçants sont à deux pas, les arrêts d'autobus à trois, la gare à quatre; le gaz passe sous le trottoir : « On peut lui dire de venir si on a envie de l'installer à la maison. » Le soleil donne dans les chambres à coucher, la toiture est quasiment neuve. Ne parlons pas de la cheminée. « Vous n'en trouverez pas de meilleure. C'est pas possible. »

— Oh! ça je pense bien, dis-je.

On m'avait recommandé de ne pas dire que j'étais l'agent d'un cabinet d'immeubles. Cela fait, paraît-il, mauvaise impression (rougir de son métier, c'est dur). Mais je ne sais comment je m'y suis pris : pressé de questions, j'ai avoué mon état. Alors j'ai vu passer un soupçon dans le regard des deux vieux dont

je visitais la maison. Pour me racheter j'ai voulu être aimable. J'ai trouvé tout très bien.

On m'avait dit de faire le difficile. Cela va de soi : pour faire rabattre le prix.

J'ai tout visité, j'ai noté secrètement qu'une fenêtre n'avait pas de volets. J'ai même demandé la nature des matériaux de construction.

Le vieux exulte :

— C'est du parpaing. Et du vrai : pas comme on le fait maintenant. D'ailleurs je l'ai fabriqué moi-même. Vous n'êtes pas architecte, mais je vais quand même vous montrer.

Et il tape sur sa maison avec un marteau.

Rien ne s'effrite. J'admire. J'ai mon carnet en mains et je note toutes ces choses (comment s'écrit parpaing?)

— Et les W. C.? dis-je (ce qu'il faut faire pour gagner sa vie!)

— Ah! ça, il n'y en a pas. Évidemment...

J'ai marqué un point. Et je m'en vais, peu après, sur cette victoire désolante.

Une idée ayant germé dans ma tête — probablement à la suite de cette prise de conscience du *moi* en tant qu'agent immobilier — je décide de prospecter les boîtes à bachot pour y trouver quelque emploi de professeur ou de surveillant.

C'est à Auteuil qu'on trouve le plus d'*institutions* de ce genre. C'en est écœurant. Un peu de colère me réveillera. Je monte un sophisme de primaire :

Les habitants d'Auteuil sont riches,
Les riches sont des imbéciles,
Les habitants d'Auteuil sont des imbéciles.

Je tire une sonnette. Comment vais-je dire? Des *offres de services?* Non, tout de même pas. *Des propositions?* C'est louche.

Je bafouille donc. Mais je me fais cependant très bien comprendre. On m'adresse au surveillant général. La maison étant grande comme le pavillon de Champigny, il ne doit pas y avoir grand'chose à surveiller. Le surveillant général vient justement d'embaucher quelqu'un ce matin. Pas de chance.

Ailleurs — cent mètres plus loin dans Auteuil — on me répond que Monsieur le Directeur est justement absent mais qu'il sera très heureux de me voir, car Monsieur le Directeur a justement besoin de quelqu'un et, si je veux bien repasser demain matin, je pourrais parler à Monsieur le Directeur.

Je comprends que Monsieur le Directeur soit à court de pions, puisque — cent mètres plus loin dans Auteuil — *je trouve une situation*... à quatre mille francs par mois pour cinq heures de présence quotidienne. Il est vrai que je pourrai déjeuner au *Collège* (un appartement de cinq pièces au 1^er^ étage d'un immeuble en *pierre de taille* — ce dernier détail pour ma gouverne personnelle). Monsieur le Directeur m'explique cela en un très mauvais français. Il a un horrible accent étranger. (Qui faut-il enseigner?)

Je dis que je vais réfléchir.

Oh! comme toutes ces choses manquent d'intérêt!

JEAN-YVES CHEVALLIER.

Dans les journaux :

> CHAINE
> DE SAINT-ANTOINE DE PADOUE
>
> Cette chaîne doit être continuée à qui vous désirez joie, félicité, fortune et bonheur. Cette chaîne a été commencée par un Dominicain et fera le tour du monde. Dix-huit copies doivent être envoyées, une par une, chaque jour. Le dix-huitième jour un événement se produira qui vous comblera de joie.
>
> M. JABANE a gagné 100.000 fr. à la Loterie Nationale pour l'avoir continuée; M. MOREAU a perdu son fils pour l'avoir déchirée; M. MORLANT a été tué dans un circuit au Mans pour ne pas avoir attaché d'importance à cette chaîne et M. LAYEUX a fait fortune pour l'avoir recopiée.
>
> Attention, le 18^e^ jour vous aurez une grande joie.
>
> Merci à *Saint-Antoine de Padoue*, merci. Je pense à vous et vous désire du bien.

ÉCHANTILLONS

Trente têtes. Trente corps. Trente élèves. Des garçons. Avec la chute des feuilles, qui émeut les poètes et tue les poitrinaires, c'est la chute des écoliers. Le voilà donc, ce peuple enfant.

S'il prend idée à l'instituteur de sortir de ses paperasses pédagogiques, c'est-à-dire d'oublier un instant les théories et la science-toute-faite-et-contenue-en-cinq-cent-grammes-de-

papier-imprimé, il voit qu'il n'y a pas d'enfants devant lui mais des individus. Ainsi :

Quatre frères (ils sont six en tout, les deux plus grands se trouvent désormais hors des frontières de l'école, tant pis ou tant mieux). De ceux-ci, l'un a onze ans, le deuxième neuf, le troisième huit, le dernier cinq, et ils sont tous dans la petite classe. Trois sont pourvus d'un pelage brun. Malgré les yeux brillants, bien larges, mais brillants tout de même, qui ouvrent une clarté dans leur face au teint grisâtre, ce sont des imbéciles. C'est le mot, hélas! L'esprit recroquevillé ne réagit à rien : au contraire, il semble de plus en plus tassé sur lui, de plus en plus conglomérat de poussière et de bêtise. Le dernier, le quatrième est blond : à cause de cela, l'instituteur pensait qu'il serait intelligent; c'est un imbécile et demi, celui-ci. Au demeurant, tous quatre des gosses gentils, doux, aimables. Mais quelles loques!

Cet autre, crétin de huit ans, bègue, qui lève avec peine un nez morveux, dont le regard est de bête apeurée, est celui qui, à quinze ans, on le sait déjà, couchera avec sa sœur, avec son frère, avec sa mère, avec la petite voisine, avec le chien ou avec la chienne. Il y a toute la puissance d'une soumission au vice dans ce personnage aux jambes grêles, dont les mains s'agitent et sont moites, dont la démarche molle est d'une larve quand, pour répondre à l'appel de son nom, il traîne les pieds, s'avance en baissant son échine, une main fourrageant au fond de sa poche de culotte.

Tel autre : huit ans, une figure un peu fermée mais avec des joues rondes qui plaisent; une bonne taille, des genoux durs, et l'on devine un corps bien fait, des cuisses solides, un thorax assez charpenté. Il ne rit jamais : on le lui pardonne pour sa chevelure frisée. Il travaille et s'amuse sans bruit. Il vit avec sa mère, sa grand'mère et une sœur aînée qui fait de la température chaque soir. Lui-même doit être surveillé de très près, a dit le médecin inspecteur scolaire. Son père est mort tuberculeux.

Un grand et gros garçon. Huit ans et demi. Quand l'instituteur s'approche, instinctivement, le bras se lève : l'enfant protège sa tête. Il a peur; il a besoin d'avoir peur.

Celui-là, huit ans aussi, sera sans doute orphelin de bonne heure. Ça lui arrivera une nuit. Le père s'enivre. La mère également et, de plus, elle est une putain. (A quatorze ans, sa mère la prostituait.) Le père et la mère se battent avec ce qu'ils trouvent sous leur main. Le père cogne fort. Il y a deux coups à tirer dans son fusil, il s'en souviendra une fois.

Il y a encore un autre fils de tuberculeux. Sa mère est une grosse femme sale et désordonnée. Le gosse a des yeux bleus très jolis, un peu froids; ils ont de la candeur; il se trouvera bien un camarade pour leur apprendre ce qu'il y a de plus hideux dans la vie.

Et presque tous fils d'alcooliques. Les mains tremblent. Le sourire est une grimace. La bouche reste ouverte sur des caries précoces.

Dans leur monde, tous sont heureux. Même quand ils sont grondés en classe : l'instituteur n'a pas de trique, ils le savent. Heureux, sauf pourtant, à la maison, quand on découvre qu'ils pissent au lit : ça sent aigre et la mère crie que ça pourrit la paillasse.

LOUIS PERCHE.

Dans les journaux :

> Selon la terminologie classique, une opération militaire comprend les phases suivantes :
> l'approche,
> la prise de contact,
> l'engagement,
> le combat,
> l'exploitation et la poursuite, ou le combat en retraite.
>
> Général RUBY.
> (*Écrits de Paris.*)

LA CIVILISATION DE PLEXIGLASS

Merveilleuse époque! Chaque jour, ou plutôt chaque journal apporte quelque nouvelle invention. Durant huit jours, le cancer est vaincu (à jamais) en première page de *France-Dimanche;* les locomotives sont mues de New-York à San-Francisco avec un petit pois d'uranium désintégré; la tuberculose... — mais non! le temps de l'écrire, c'est déjà dépassé!

Merveilleuse époque! Pour la définir je choisirai cependant une découverte moins ambitieuse; plus sournoise aussi : elle ne s'installe plus à la page une des hebdomadaires; elle a déjà gagné les boutiques, les baraques foraines. On ne vend pas l'uranium ou le sérum de Bogomolaetz à la sauvette au coin des boulevards ni sur le marché du lundi à Montrichard (Loir-

et-Cher), mais on y vend des couverts à salade, des dessous de plat, des vases en *plexiglass*.

Il est joli à l'œil, l'objet de plexiglass, et presque transparent. De cette transparence rêveuse et floue qui fait la qualité de certains esprits, de certains regards, mais le défaut de toute honnête verrerie. Presque transparent : mettons ce « presque » de côté, il nous resservira...

Jetez à terre l'objet de plexiglass, il ne se brise pas. Libre à vous de considérer cela comme une qualité; en tout cas, ce n'est pas le mot « solidité » qui l'exprime. Vous sentez bien que la solidité ne consiste pas plus à ne pas se briser que le courage à ne pas avoir peur. Même « résistance » me paraît trop noble. Non, il s'agit d'une sorte d'indifférence de la matière, d'une résignation lourde, sourde, qui est celle du scaphandrier. Il n'est ni solide, ni résistant, l'homme enfermé dans une cuirasse ou un scaphandre ! A la fois fragile et invulnérable, il n'est premièrement plus lui-même...

Et, de même, qu'est-ce que cette matière plexiglass qu'on ne pourrait rattacher à aucune de ses composantes, les connaîtrait-on? Le bois, c'est l'arbre; le cuir, la bête. L'étoffe même ou le métal font naître aussitôt à nos yeux d'enfant des images : le mouton, le métier, l'usine, la coulée, le laminoir, l'enfer. Images d'Épinal, peut-être; mais, attention! les affiches de propagande pour les Bons du Trésor et les stupides photos de *l'Illustration* sont aussi des images d'Épinal, plus prétentieuses simplement. Tout ce bagage illustré que nous transporterons jusqu'à la mort... Trop tard! nous n'y pouvons plus rien! Eh bien, il nous explique *humainement* le métal ou l'étoffe — pas le plexiglass.

Le verre, c'est un ouvrier qui souffle dans une longue canne — métier épuisant, mon petit! Il n'existe plus de verriers à la joue gonflée, sans doute; mais l'image survit et humanisera longtemps le verre. Mais le plexiglass? Un ingénieur en blouse et tablier blancs de cuisinier, de grandes marmites nickelées qu'on surveille de loin, un brouet saumâtre qui, en se refroidissant dans des moules, donnera des presse-citrons, des saladiers, etc. *presque* transparents...

Ça ne me convient guère. Je suis un de la vieille école : j'aime que l'homme se mêle de ce qu'il crée, je n'aime pas la littérature tapée directement à la machine à écrire. Un de la vieille école, et nous devons être quelques centaines de millions comme cela. Ne nous sortez pas votre refrain sur le Progrès. La réponse est trop facile : quand seuls les hommes de

vingt à quarante ans travailleront, et seulement cinq heures par jour, et dans des usines claires; quand leurs gosses devront chercher dans le dictionnaire le sens du mot « bombardement », on pourra entamer sans nausée une discussion sur le Progrès. D'ici là, vous nous permettrez de ne pas aimer le plexiglass parce qu'il n'est que *presque* transparent, parce qu'on y voit courir la trace du moule, parce qu'il est léger surtout : léger comme vos cervelles d'apprentis-sorciers, léger comme la vie que vous nous faites mener — pas la légèreté du papillon ni même celle du navire : celle du noyé qui flotte à la surface!

Je ne prends pas à partie vos « matières plastiques » (la grande idée du Règne!), du moins tant qu'elles ne singent pas l'honnête bois, le métal ou le cuir. On les voit, on dit : « Tiens, de la *bakélite!* » Je dis bakélite, par exemple car il doit exister d'autres noms, d'autres « marques ». Pitié d'une matière qui doit son nom à un inventeur! ou pire, à l'homme-argent qui fonda telle usine! Quand nous disons « bois de frêne » ou « verre de Bohême », ce n'est jamais que pour décrire, préciser, humaniser davantage. Mais « bakélite »!... Passons! Bref, on dit : « Tiens, voici de la bakélite! » On ne s'y trompe pas; elle ne vous trompe pas. On sait que cette modeste saloperie ne pèsera rien entre vos doigts, qu'elle ne s'usera pas (quelle tare!) mais pétera tout d'un coup. C'est du produit de machine, comprenez-vous? Une grande machine idiote, conçue par un type à lunettes qui ne saurait pas vous dire à quel âge son second enfant s'est mis à parler ou si le muguet est précoce cette année. Non! lui, c'est les machines. Il en rêvait déjà à l'âge boutonneux; il rêvera encore, durant son agonie, d'un ultime perfectionnement, d'un petit écrou de rien du tout qui ne lui plaît pas... C'est son affaire, bon! Il a donc bâti une machine qui, dans un vacarme non prévu sur ses épures, et sous la surveillance d'un homme au regard de bête prisonnière, aux mains pétrifiées, aux poumons encrassés... — mais pas de démagogie! — sous la surveillance, disais-je, d'un ouvrier qualifié fabrique par minute cent soixante-deux gobelets de bakélite du modèle de celui-ci qui pèse — si peu! dans ma main. J'y bois avec méfiance; sa matière n'aime pas ma bouche, laquelle le lui rend bien. Je vis dans une défiance vigilante — nous sommes des centaines de millions à vivre dans une défiance vigilante et instinctive des objets qui nous servent et que fabriquent une fois pour toutes les ingénieurs de notre époque.

Mais voici par où le plexiglass mérite plus que la défiance : la haine, et prend la valeur d'un symbole. C'est que lui, du

moins, singe le cristal. Même si on ne s'y laisse plus prendre, sa seule vue rouvre la blessure. Oui, la seule vue de cette matière stupide qui ne pèse ni ne se brise, et qui est au cristal ce qu'est à quelque noble bête son cadavre empaillé, nous rappelle que le vrai progrès serait de mettre le cristal à la portée de chaque homme au lieu de lui en proposer cette imitation dégradante. Oh, quel aveu! Oh, quelle capitulation! Camouflez-les en progrès : abaissez le goût public à ce point (vous êtes en chemin) qu'on préférera au cristal le plexiglass qui, lui, *du moins*, ne se brise pas! Quand vous aurez obtenu ce « du moins », vous n'aurez même plus besoin de travailler, de parvenir enfin à le rendre transparent! La partie sera gagnée, tout s'alignera sur cette vaine matière : conscience, sensibilité, littérature, arts, conduite — inusables, incassables, presque transparents, et légers, si légers...

Seuls quelques héros et quelques saints de cristal dépareront encore, alourdiront — mais non! se briseront contre la Civilisation du Plexiglass.

GILBERT CESBRON.

Dans les journaux :

Miraculé Lourdes dont fem. tr. act. cher. pl. sacristain ou gardien rég. Vendée. Ecr. « P. F. ». 982.

LES LIGNES DU MOIS

1. Faiblesse de l'État en face des groupements professionnels. — 2. Partis et syndicats. — 3. Rôle naturel des syndicats dans les démocraties contemporaines. — 4. Antinomie de la revendication et de la gestion. — 5. Position des syndicats britanniques devant la situation politique. — 6. Différences avec les syndicats français. — 7. La responsabilité politique des syndicats. Divorce entre responsabilité et autorité.

1. L'impuissance gouvernementale qui a pesé si lourdement sur le redressement français depuis la libération est commandée par des facteurs divers dont les uns tiennent aux personnes, dont les autres sont d'ordre institutionnel, et sont liés à une évolution économique et sociale à laquelle le système politique n'a pas encore su s'adapter. Une attention toute particulière est due au problème que pose la place des syndicats dans l'État. Extrêmement actif, souvent nécessaire, le rôle tenu par ceux-ci au cours de ces quatre années n'en a pas moins révélé la carence du gouvernement, paralysé toute velléité de réforme, contribué, par la dégradation continue des signes monétaires, à ruiner toute sécurité économique et financière. Un gouvernement fort saurait les mettre au pas, entend-on dire. Idée simpliste et qui résout la question par la question. Un gouvernement ne peut aujourd'hui s'affermir que sur une base populaire. Il lui faut les suffrages, l'accord ou la confiance de l'opinion. Cette opinion, sans doute, peut être dirigée et c'est probablement dans la mise au point, puis dans l'application des moyens appropriés que l'art politique contemporain réalisera le plus de progrès. Cette tâche incombe aux partis. Mais les partis qui rassemblent autour d'un programme le personnel qui s'estime apte aux fonctions politiques manqueraient d'assises solides s'ils ne pouvaient s'appuyer eux-mêmes sur de grands groupements d'intérêts.

Régime de partis, la démocratie occidentale est déjà par là conduite à ménager les syndicats. Fédérés sur le plan national les syndicats sont devenus par le nombre et la discipline de leurs adhérents, par la crainte qu'ils inspirent aux dissidents, les maîtres de richesses et de fonctions indispensables à la vie sociale. Des décisions de la Fédération des Mineurs, de celles du Gaz et de l'Électricité, dépend l'activité du pays. L'État, en même temps, est devenu le plus grand patron du pays et c'est lui qui partout fixe les salaires; la pression syndicale, appuyée s'il le faut par des grèves qui paralysent la vie et

arrêtent le redressement national, ne s'exerce donc plus contre le patronat privé, contre le capital; elle s'exerce contre le Gouvernement.

Situation anarchique. Nos constituants, quand ils ont posé, en principe, le droit à la grève, n'ont pas aperçu ces conditions nouvelles et sont restés prisonniers de conceptions désuètes et, il faut le dire, libérales. Du jour où l'État devient économico-politique, du jour où il réglemente, oriente, dirige l'ensemble de la production et des échanges dans le pays, les conflits du travail ne sont plus des conflits d'ordre privé; dans la grève l'ouvrier oppose au patron, confiant en sa puissance financière et en ses réserves, la puissance du nombre et de l'union; mais sur le plan national, et dirigée contre un gouvernement émanant lui-même de la volonté populaire, la grève n'est plus théoriquement justifiable et oppose aux représentants légaux de la nation les décisions de groupements particuliers, quelquefois occultes, souvent de minorités, fortes seulement des richesses nationales qu'elles ont le privilège d'exploiter et de contrôler.

Cela même prouve la puissance et la profondeur du mouvement syndical. Il y a là d'abord un fait, ce qui est déjà beaucoup, un fait utile et bienfaisant ensuite, malgré certaines déviations. Oui, précisément, dira-t-on, mais voilà la déviation qu'il faut combattre; l'immixtion du syndicalisme dans la politique; que les syndicats se cantonnent sur le terrain professionnel, qu'ils laissent aux assemblées et au Gouvernement les questions politiques. Mais la question des salaires? La question des prix? La question des importations? La question de l'équipement national, du financement des entreprises, de l'assainissement du commerce? N'est-ce pas là quelques-uns des problèmes les plus urgents que pose aujourd'hui la vie de la Nation, et peut-on penser un seul instant que les organisations syndicales acceptent de s'en désintéresser?

2. Il y a plus. Une démocratie où chaque citoyen, intellectuellement libre, parfaitement clairvoyant, choisirait en toute objectivité les hommes et les programmes de gouvernement, serait peut-être une démocratie idéale. Elle n'a jamais existé et n'existera sans doute jamais. L'homo politicus n'est pas l'homme selon Descartes. L'idéal politique d'un électeur est au point de convergence de traditions, d'instincts, de passions, de rêves avec un tempérament; il s'identifie avec un programme élaboré par des hommes qui ont la connaissance ou l'intuition de la psychologie collective en même temps que le goût ou l'expérience des affaires publiques. Fonction de direction assurée longtemps, au moins en partie, par les autorités sociales traditionnelles, aristocratie terrienne ou patronat industriel. Les partis, formations originairement « de gauche » les ont

supplantées. A la république des notables succède la république des comités. Les partis sont un des éléments d'une organisation démocratique et l'on conçoit qu'à l'origine de la IV^e République des hommes, plus théoriciens que réalistes, aient pu voir dans *une solide structure des partis* un des fondements du nouveau régime. L'exemple anglo-saxon a pu contribuer à cette erreur. Rechercher les différences nous conduirait trop loin. Il suffira de remarquer ici qu'établis en France sur des bases avant tout idéologiques, les partis sont peu préparés à résoudre d'une façon pratique les difficultés concrètes, et qu'institués pour permettre à une équipe la conquête du pouvoir ils sont portés à entretenir et à exagérer les différences qui les séparent, à substituer les mots aux réalités, et à opposer les citoyens entre eux. Ils ont leur raison d'être dans la concurrence pour le pouvoir. Cadres utiles, nécessaires peut-être à une certaine formation politique, ils n'en sont pas moins des facteurs de démagogie et de division.

N'oublions pas toutefois, et cela est très important, que si les partis utilisent volontiers des idéologies souvent imprécises, parfois artificielles, ils correspondent également à des intérêts matériels comme à des aspirations spirituelles qui ont trouvé plus directement leur expression dans des mouvements ou des groupements parallèles. Le parti républicain des temps héroïques prolongé jusqu'à une date récente par le radicalisme, a combattu pour l'idéal laïque. Le M. R. P. a trouvé des militants dans les groupements d'Action catholique et plus spécialement dans la J. O. C. Il en a trouvé aussi dans les mouvements familiaux. Mais aujourd'hui moins que jamais il n'existe de parti à base populaire un peu étendue qui ne cherche la confiance, le concours, la solidarité des grands groupements défenseurs d'intérêts de classe et de profession. Et nous revenons à notre sujet : la prépondérance dans l'État contemporain des grandes formations constituées pour défendre des intérêts matériels. On sait assez combien il faut compter avec les associations de locataires, de viticulteurs, de bouilleurs de cru, avec celles de commerçants, et surtout avec les syndicats ouvriers, et, dernière née, presque au berceau encore mais combien vigoureuse déjà, la C. G. A. Les trois partis, communiste, socialiste, républicain populaire, gardent un étroit contact avec les formations ouvrières; nés sous l'égide socialiste mais déjà émancipée la C. G. A. met très adroitement à profit la concurrence des partis à s'assurer les voix paysannes.

S'il en est ainsi, et si les partis ne couvrent souvent que des intérêts collectifs dont la base est le plus souvent professionnelle, n'y a-t-il pas quelque hypocrisie à interdire aux formations professionnelles une action proprement politique? Une analyse sincère de la situation des pays transformés par la révolution industrielle y révèle, avec la concentration des

moyens de production et des sources d'énergie, l'action de plus en plus efficace des groupements d'intérêts qui y correspondent. Pascal a fort bien dit que l'ordre exige que la justice soit jointe à la force. En d'autres termes, une structure juridique doit correspondre à des rapports d'intérêts, les reconnaître et les armer, pour leur permettre de s'équilibrer et de se coordonner sans recourir à la violence. Évidemment cela ne signifie pas que les syndicats doivent être l'unique base structurale de l'État moderne. Il y a d'autres intérêts légitimes, spirituels, familiaux, qui dans l'intérêt public doivent s'organiser et participer à la gestion des affaires communes. Mais jusqu'à présent c'est sur le plan syndical que cette organisation en quelque sorte spontanée de la démocratie a poussé les racines les plus profondes et qu'elle montre le plus de vitalité. Exemple à méditer et à retenir.

L'avantage d'une structure politique où une large place est faite aux groupements d'intérêts est que ces groupements, au contraire des partis politiques, ne sont pas par définition exclusifs. Alors qu'un parti tend naturellement à se considérer comme seul dépositaire de la vérité des groupements d'intérêts et plus spécialement d'intérêts professionnels, ne peuvent qu'être amenés, quand leurs dirigeants ont acquis un peu d'expérience, à reconnaître la solidarité des intérêts.

Malheureusement, il ne semble pas que jusqu'ici la pratique ait confirmé ces vues optimistes. Il est évident que depuis quatre ans les grandes centrales ouvrières et la C. G. A. ont exercé une pression telle que l'État qui avait voulu prendre la direction économique du pays a laissé échapper de ses mains le pouvoir effectif et que l'anarchie s'est installée. Mais cela est sans doute dû précisément pour une bonne part, à ce que ces responsabilités du pouvoir n'appartiennent pas à ceux qui ont la force.

Nombre de chefs syndicalistes l'ont reconnu et dans maints articles, dans maintes études, le problème a été fort bien posé. Il n'est pas quant à présent résolu.

3. Le syndicalisme ouvrier — nous nous en tiendrons à celui-ci, parce que le syndicalisme patronal est resté plus strictement professionnel et défensif, et que les conclusions valent pour le syndicalisme des producteurs ruraux, bien que celui-ci soit beaucoup plus récent et très différent par sa base sociale comme par son histoire, — le syndicalisme ouvrier s'est formé en régime libéral. En face des patrons, distributeurs de travail et de salaires, il a permis aux ouvriers d'utiliser la force que leur donne leur nombre pour exiger une part accrue dans les bénéfices de la production. Il a utilisé à cette fin l'arme de la grève. Parallèlement se sont constitués les partis ouvriers. En Allemagne et en Autriche, la social-démocratie a adopté la doctrine marxiste, et les syndicats se sont étroitement associés à elle,

poursuivant sur le terrain professionnel la même lutte qu'elle engageait sur le terrain politique, et acceptant sa direction doctrinale et sa primauté.

En Grande-Bretagne, le Labour Party néglige la doctrine et se fait à la Chambre des Communes l'interprète du syndicalisme. En France la conciliation ne s'est pas faite si facilement, et à l'intérieur du syndicalisme français a longtemps subsisté une tendance hostile aux partis politiques. Cependant, en France comme à l'étranger, les partis politiques à base ouvrière contribuaient à faire voter une législation sociale, qui apportait à la masse des travailleurs des garanties et des avantages multiples. La loi de huit heures en 1919 fut une étape importante. L'épanouissement en fut les réformes de 1936. Mais cette même date commence une nouvelle période.

4. Jusque-là le rôle des syndicats avait été et avait pu normalement rester la *revendication*. La structure de la Société restait essentiellement libérale, la loi en était la concurrence. La concurrence réglait les débouchés et le partage des bénéfices. L'État en venait bien à arbitrer les conflits, mais c'était au vu des forces en présence et des moyens qu'elles pouvaient mettre en jeu. Il ne prétendait pas organiser et diriger la production selon un plan préétabli, et substituer sa clairvoyance et son autorité au libre jeu des mécanismes considérés comme naturels. Dans ce libre jeu, les coalitions, les grèves avaient leur rôle, comme pouvaient l'avoir les fermetures d'ateliers ou les restrictions volontaires de la production.

Avec les nationalisations de 1936 déjà, puis le régime de guerre, enfin depuis 1945, avec l'idée de plan, nous entrons dans une ère nouvelle. L'économie nationale est considérée comme un tout. Certes la liberté de l'entreprise n'est pas nécessairement et partout supprimée. Mais c'est une liberté maintenue entre des bornes extrêmement étroites; les salaires d'une part, les prix d'autre part sont fixés par voie d'autorité, cette double réglementation supprime déjà la libre concurrence; si l'on ajoute le contrôle étroit des importations et des exportations, la réglementation des débouchés même à l'intérieur du pays, la surveillance de l'embauchage et du débauchage du personnel, la main-mise de l'État sur les transports, l'énergie, le crédit, on constate que la zone de liberté devient singulièrement étroite. Et la mise en application d'un plan national de production, avec distribution réglementée des matières premières, de la main-d'œuvre et du crédit, ne peut que la rétrécir de plus en plus. A l'œuvre à entreprendre le concours compréhensif des ouvriers était évidemment nécessaire. Aussi dans le conseil du Plan, comme dans les conseils d'Administration des entreprises nationalisées a-t-on fait aux représentants des syndicats une très large place. Bien plus large, remarquons-le, en France qu'en Angleterre, où le gouvernement travailliste

a estimé que les cadres syndicalistes ne comptaient pas encore assez d'éléments qualifiés pour joindre à leurs tâches présentes celle de l'administration des grandes entreprises.

Un rôle nouveau appartient dès lors aux représentants des syndicats ouvriers. Dans l'économie générale du pays ils n'ont plus à revendiquer, ils ont à gérer. Les décisions étatiques dont dépendent la production, les prix, les salaires sont prises avec leur avis. A l'intérieur de la délicate construction ainsi réalisée, les revendications particulières ne peuvent plus se manifester d'une façon anarchique et brutale sans amener rapidement la ruine de la construction tout entière. C'est au moment où elle s'édifie que la part légitime de chacun doit être déterminée, puis modifiée éventuellement au fur et à mesure que les circonstances changeantes demandent des mises au point. En fait, dans le régime économique actuel, la part du capital ayant été si réduite que le financement des entreprises nationalisées n'est plus possible que par l'impôt, c'est par un accord en vue d'accroître la production, par conséquent la richesse générale, que la situation ouvrière peut s'améliorer, non par des augmentations de salaire, qui restent fictives, tant que la masse des biens de consommation n'augmente pas, et n'ont d'autre effet que de précipiter la dégradation de la monnaie et de là l'insécurité d'abord, la ruine totale ensuite.

5. Cela, les Trade-Unions britanniques semblent l'avoir compris. Ce ne fut pas naturellement sans peine car la situation du peuple britannique est dure, et l'on a du mérite à garder l'esprit clair dans les privations. L'intérêt du récent congrès de Margate qui, dans les premiers jours de septembre, a réuni les représentants de 7.800.000 ouvriers des Trade-Unions est d'avoir montré cette compréhension. Les grèves « sauvages » tentées dans diverses corporations contre l'avis des responsables syndicaux ont été condamnées. La nécessité d'une union étroite, en parfaite loyauté, autour du gouvernement travailliste a été affirmée. Lorsque le Chancelier de l'Échiquier, Sir Stafford Cripps, qui est un homme dont la conviction, le désintéressement, la compétence et l'énergie sont universellement reconnus, mais qui, fils de Lord Parmoor et avocat célèbre, n'est pas un militant du syndicalisme, a démontré devant les délégués ouvriers que rechercher une augmentation des salaires dans une diminution des profits était vain, car en 1947 le chiffre total des dividendes a représenté 320 millions de livres sterlings, tandis que le chiffre total des salaires en représentait 4695 millions, il a été compris.

6. Les syndicalistes français seraient-ils moins intelligents que leurs camarades d'Outre-Manche? Non, sans doute, et si l'action syndicale se déroule aujourd'hui comme si les dirigeants n'avaient pas vu que la situation était profondément changée, et qu'il y avait antinomie entre gestion et revendi-

cation, cela tient à un certain nombre de raisons particulières. D'abord l'action communiste. L'ancienne C. G. T. a cessé d'être un organe de représentation sincère des salariés pour devenir un organe d'exécution aux ordres de Moscou. Tant que Moscou a cru être assuré des bonnes dispositions du gouvernement français et a estimé devoir dans ces conditions permettre à la France de se relever, des consignes de travail et d'ordre ont été données aux ouvriers. Mais du jour où les communistes ont quitté le gouvernement, la C. G. T. a cessé de jouer le jeu de l'intérêt national. Le caractère politique de son action qui faisait des ouvriers, de leur misère et de leurs revendications des instruments aux mains d'une puissance étrangère est alors apparue assez nettement pour qu'une scission importante se produisît. La C. G. T. Force ouvrière s'est alors constituée. Avec la C. F. T. C. cela faisait trois importantes centrales syndicales dans le monde ouvrier. Malheureusement ce qu'on pouvait craindre est alors arrivé. Conduites à se disputer l'adhésion des salariés, les confédérations syndicales n'ont pu éviter une surenchère démagogique. Surenchère démagogique facilitée, par la carence gouvernementale qui ne savait ni arrêter une gabegie financière sans précédent, ni exercer sur les prix, notamment sur les prix agricoles, la pression qu'on prétendait continuer à exercer sur les salaires. Action communiste d'une part, absence de prestige et d'autorité chez le gouvernement d'autre part, voilà donc deux motifs qui expliquent déjà que les syndicats ouvriers soient sortis, malgré la clairvoyance de certains de leurs dirigeants, du rôle nouveau qui leur appartenait.

7. Il en est un troisième fort différent, plus technique, mais non de moindre importance. En Grande-Bretagne, nous l'indiquions plus haut, Trade-Unions et Labour party se confondent; unité de recrutement, unité de programme, unité d'action. Quelques-uns des ministres les plus éminents du cabinet, Bevin, Morrison, sont des chefs syndicalistes. Certes, il peut y avoir des mécontents parmi les militants car les espoirs conçus quand le Labour est arrivé au gouvernement n'ont pas été réalisés, mais ce mécontentement vise ensemble le gouvernement et l'état-major des Trade-Unions, qui sont considérés et se considèrent comme solidaires. Le ministre s'est trouvé sans doute en présence de difficultés et de problèmes dont le chef syndicaliste ne pouvait saisir toute la complexité, mais l'expérience de l'homme de gouvernement profite au militant. Le Congrès de Margate a été le congrès du parti de la majorité, exerçant effectivement et pleinement le pouvoir. Des ministres, personnellement étrangers aux syndicats, y ont pris la parole pour y faire approuver la politique du cabinet. Pour le militant syndicaliste, comme pour tout Anglais, c'est la politique des Trade-Unions qui est faite, ce sont les Trade-Unions qui en

assument la responsabilité. « Aussi, déclare un de leurs porte-parole, en vue des prochaines élections, les Syndicats doivent serrer les rangs autour du parti travailliste. »

Chez nous, au contraire, la participation des syndicats au Gouvernement est officieuse, presque occulte. Déjà la multiplicité des partis qui exercent le Gouvernement dilue la responsabilité. Elle devient encore plus difficile à saisir si l'on observe que dans un État qui se croit le maître des fonctions économiques, mais qui en réalité est devenu l'esclave de fonctions qui le dépassent, la réalité du pouvoir n'est plus dans les assemblées, ni dans le ministère. Or, les centrales syndicales ne se solidarisent plus avec les partis qui détiennent l'apparence du pouvoir. Bien plus la plus importante, celle dont l'action est prépondérante, est liée à l'opposition la plus décidée et ne peut désirer la réussite d'une expérience gouvernementale qui prend pourtant chez elle des directives. Donc pouvoir des syndicats, mais pouvoir sans responsabilité. Les chefs des syndicats vont alors au plus facile; ils suivent leurs troupes, au lieu de les éclairer et de les conduire, et d'intégrer leur action dans une action commune en vue du bien public.

Il faut donc résolument chercher à associer le pouvoir syndical aux responsabilités politiques. S'exerçant aujourd'hui à l'échelle nationale, pesant sur tous les rouages de l'État, économiques et administratifs, inspirant ses décisions, il faut que les chefs de ce pouvoir engagent leur autorité dans le succès de la politique qu'ils commandent. Comment y parviendra-t-on? Peu vraisemblablement au moyen d'une pratique analogue à la pratique britannique. La multiplicité des partis, les traditions syndicales en France s'y opposent. Ce n'est d'ailleurs nullement souhaitable, les partis se trouvent en France nettement dépassés par les événements et prisonniers d'idéologies périmées. Il est d'ailleurs certain que l'État ne pourra assumer les tâches économiques qui sont et demeurent les siennes que si compétence, pouvoir et responsabilité sont unis. Ce n'est évidemment pas le cas avec un personnel politique recruté selon les méthodes actuelles. Une constitution digne de ce nom devra tenir compte de cette nécessité. Ce jour-là des représentants des syndicats pourront concourir en tant que tels à la rédaction des lois. En attendant, il sera nécessaire d'appeler les plus compétents à participer effectivement, avec l'accord de leurs mandants, à l'œuvre gouvernementale, plus particulièrement aux décisions économiques. Il faut que l'exercice du pouvoir les mette à même de juger des conséquences pratiques des décisions prises. Peut-être qu'intégrés dans l'État et prenant à son fonctionnement une part importante, débarrassé de son complexe d'infériorité, le mouvement syndical ouvrier arriverait-il alors à se « dépolitiser ».

FRANÇOIS NICARD.

DISCUSSIONS OUVERTES

HUMILITÉ DE LA CRITIQUE

Il ne serait sans doute pas inutile d'établir une sorte de physiologie comparée de la critique d'art dans les divers pays où elle s'exerce. Les réflexes et les démarches ne sont pas partout identiques : en France, la critique a toujours été assez indifférente aux questions de méthode, elle n'entretient que les rapports les plus vagues avec l'histoire et la philosophie de l'art. C'est que l'intérêt pour les événements de la vie artistique y est si vif, à Paris tout au moins, le plaisir d'en parler est si naturel que l'on se fie essentiellement aux réactions du goût : les opinions s'expriment dans les discussions de café, au sortir des expositions : la critique écrite des hebdomadaires et des journaux n'est guère qu'un prolongement de la conversation; elle procède de l'esprit du journalisme le plus vivant, le plus assidu au contact des réalités artistiques, mais enfin le plus dégagé des servitudes intellectuelles. Dans cette manière parisienne, où chacun livre ses observations à sa guise et dans le vocabulaire qui lui convient, on risque évidemment de s'attarder — avec beaucoup d'esprit et peu de résultat — à des combats d'ombres, et à la discussion de faux problèmes, pourvu qu'ils soient à la mode. Et nous ne nous en faisons pas faute, mais avec le grand avantage d'obéir aux sollicitations urgentes et directes de l'art vivant.

Il n'en est pas partout ainsi : l'école italienne, par exemple, utilise des notions et un langage presque unanimement acceptés, ceux qu'a définis Benedetto Croce dans ses célèbres travaux d'esthétique (et particulièrement dans son essai sur « la critique et l'histoire de l'art » de 1912); et qu'a précisés encore Lionello Venturi dans l'introduction à son utile « Histoire de la critique d'art ». Or, le philosophe et l'historien italiens insistent avant tout sur un thème qui n'a pas cours en France et mérite toute notre attention : l'identité foncière de l'histoire et de la critique d'art, comme des deux aspects d'un travail qui va de l'examen objectif des éléments au jugement de goût qui en recueille la

totalité. Retenons-en l'idée importante qu'il ne peut y avoir unité de langage esthétique et acquisition de notions valables pour la critique actuelle, que par une communication constante entre cette critique et l'histoire de l'art.

Mais la solution qui consiste à corriger les abus de l'à peu près et de l'improvisation par l'objectivité supérieure de l'histoire, n'est pas vraiment satisfaisante; car, au nom d'une convergence qui n'est, en somme, qu'une limite idéale, elle néglige l'originalité et les difficultés propres à l'effort du critique, elle ne tient pas compte de l'attraction violente, dangereuse même, qu'exerce sur lui l'art vivant. Sa tâche l'engage personnellement sur un mode que ne connaît pas l'historien.

Est-ce à dire que la critique doive être militante? Il y a là une cruelle source de malentendus. Nous sommes — dit-on — à l'âge des « managers ». Il est bien tentant d'entrer dans le jeu varié de l'actualité : le critique, pourvu d'une tribune dans la presse, se prendrait volontiers pour le pilote et l'orienteur des artistes. C'est parfois ce qu'on semble réclamer de lui. Mais ce n'est pourtant pas l'essentiel de son rôle, et pour bien des raisons. Pour devenir le « manager » de l'art vivant, le critique doit entrer plus qu'il ne convient dans les illusions et les facilités de la mode, que s'emploient naturellement à créer les galeries et les commerçants spécialisés. S'il règle sa fonction sur ces mouvements à court terme, il n'est que la mouche du coche ou le pavillon qui désigne une cargaison : il est pris au piège. Certes, il est mêlé au mouvement de la vie artistique, il traverse les courants de la mode et ceux que s'efforce de régler le négoce. Il n'a aucune raison de les dénoncer a priori, mais il reste que le critique — même pour des motifs désintéressés, — n'est pas chargé de faire marcher l'art de son temps. Jamais un critique n'a inspiré une œuvre d'art valable, sauf peut-être Apollinaire, et c'est qu'Apollinaire était bien autre chose qu'un critique. A moins, naturellement, que ce critique ne fût intérieur à l'artiste lui-même, comme c'est le cas pour un Delacroix, un Van Gogh, pour les peintres qui s'interrogent sans fin, comme Braque. Mais le critique, en tant que tel, n'est qu'un pouvoir dérivé et second : son rôle commence après l'apparition de l'œuvre d'art.

Ne serait-il pas toutefois obligé de promouvoir une esthétique? Il semble que non. Si, au contact de l'actualité artistique, il réagit en partisan d'une doctrine constituée — quelle qu'elle soit, — il sera fatalement amené à conduire un débat idéologique plutôt qu'à s'appliquer aux œuvres mêmes, ou

plus exactement, celles-ci deviennent pour lui un prétexte, il ne lui est plus permis de les regarder avec indépendance, et il s'agit d'abord de savoir si elles s'accordent ou non avec les principes qu'il défend. S'il est loyal, il sait revenir sur ces préjugés, mais la réaction reste faussée au départ. Or, ce sont les exercices d'école, les œuvres artificielles et plastiquement les plus pauvres, qui s'accordent toujours le mieux avec les théories esthétiques et qui les illustrent le mieux. Les imitations de Léonard par ses élèves sont plus léonardesques que ses œuvres originales. Certains ouvrages de Mondrian qui constituent de vraies démonstrations techniques, sont des œuvres d'art plutôt faibles. Le système autorise et même provoque l'erreur : voyez où le souci de prouver a conduit Diderot dans ses meilleurs Salons. Baudelaire nous enseigne, au contraire, qu'il faut se défier des dogmes qui excluent à la longue les contradictions nécessaires au jeu profond de l'imagination.

Les débats d'esthétique doivent alimenter le travail critique, il serait d'une incroyable frivolité de vouloir les en écarter. Et la meilleure manière de se défendre des illusions de l'idéologie est d'ailleurs d'y être expert. Mais ces recherches ne constituent pas l'opération centrale. Le débat d'idées tend inévitablement à se régler sur la discussion politique, où tous les arguments deviennent bons pour servir une cause. Si affirmées que soient ses sympathies personnelles pour des artistes ou pour des formules d'art, le critique doit se mettre au service d'une réalité supérieure. Il semble que, pour saisir toute la profondeur de son rôle social et humain, le critique doit le concevoir avec le plus d'humilité possible. Devenir le gérant de l'art moderne, être le défenseur ou l'adversaire des courants qui l'animent, ce ne sont là que des aspects accessoires de sa tâche.

Les œuvres d'art apparaissent et se déploient en effet parmi nous avec une indépendance, une force d'explosion incroyables : elles surgissent comme les îles enchantées émergeant au sein de l'univers humain, comme les produits imprévus et déconcertants d'efforts créateurs, dont les raisons d'être sont fort obscures et qui ne répondent pas à des besoins facilement discernables du public. Si elles étonnent ou scandalisent, c'est souvent avec raison, car tout ici ne va pas de soi. L'art nous environne d'un monde insolite et éclatant, qu'il devient urgent de relier à la totalité de l'homme, non pas sans doute à l'homme élémentaire et banal qui n'y reconnaît rien de valable — sinon tout superficiellement —, mais à l'homme profond qui réclame sa part en chacun de nous.

La production actuelle de l'art, comme celle de tous les temps, présente dans tous les domaines, de l'architecture aux techniques du décor, des œuvres faibles et périssables qui ne flattent qu'un instant notre goût, et plus ou moins confusément mêlées à elles, de véritables œuvres d'art. Comme le dit Alain en une formule qui devrait être inscrite en lettres d'or, au-dessus de tout débat de ce genre, « l'histoire de tous les arts se développe de chef-d'œuvre en chef-d'œuvre, à travers des erreurs de goût continuelles et incompréhensibles ». Non seulement hier mais encore et surtout aujourd'hui. Nous sommes ici au cœur du problème, et c'est là que le critique — s'il se fait assez humble — peut servir un dessein assez noble.

De toutes ces œuvres qui apparaissent et dont il croit entendre le langage, il doit essayer de désigner le centre caché, le foyer créateur, le besoin profond qui les inspire. Il peut commencer par les décrire, il pourra ensuite les expliquer par des influences, apporter les coordonnées utiles à leur compréhension, mais il lui faut à un certain moment dégager les lignes conductrices de leur électricité naturelle, tantôt brûlante et tantôt à basse tension. Cette détection ne peut se faire sans élever à un certain voltage la sensibilité du critique lui-même, mais aussi sans employer un mode de traduction approprié : des fables, des mythes, des images, tout ce qui peut recueillir — et même, en un sens, dénoncer le fonds original de l'œuvre. Les détours analogiques de Baudelaire, les déroulements lyriques de Rilke parlant de Cézanne, les petits apologues inventés par Jean Paulhan pour restituer la saveur de Braque, sont ici parfaitement à leur place : l'œuvre d'art se trouve déjà évaluée par la qualité de ce qu'elle inspire au critique. Nous sommes loin des moyens discursifs et, malgré tout, solennels de l'historien (il n'est pas d'usage qu'ils racontent des fables), et aussi des déductions conceptuelles qui n'interviendront qu'après coup. Il s'agit de saisir, d'appeler, de cueillir quelque chose d'intimement dérobé et pourtant de manifesté pleinement sous nos yeux par l'œuvre d'art. Travail délicieux et ingrat à la fois; il n'est guère douteux qu'un tel effort ne prend peu à peu la place d'une œuvre personnelle; il y faut une réceptivité constante, une volonté de pure résonance qui, à la longue, interdit à l'esprit de créer librement à son tour.

Il y a plus : en restituant ainsi l'œuvre d'art comme production originale d'une certaine qualité plus ou moins haute, le critique la pousse en avant dans le champ des rapports métaphysiques où elle s'illumine. Il se fait son complice, pour la

faire avouer. Il montre comment elle se relie plus ou moins fortement aux puissances-mères de l'existence, à cette densité effrayante des relations inéluctables avec la vie et avec la mort, qui constitue l'ordre du sacré, ou à la gratuité du pur divertissement lucidement consenti, ou à toute la gamme des instances intermédiaires qui participent inégalement de la grâce, au sens religieux du mot, ou au sens le plus profane. Car tout n'est pas dramatique dans l'art, comme le ferait croire le romantisme, mais tout n'y est pas non plus extérieur et facile, comme l'admet trop souvent une critique de bon ton. Et c'est là ce qu'il faut éclairer, avant tout. Le critique est celui qui relie aussi l'art à l'ordre humain.

Cet exercice de dénonciation métaphysique doit être accompli avec toute la prudence et la modestie nécessaires, car le critique agit ainsi comme représentant des systèmes idéaux, des forces internes qui ne laissent pas organiser. Il fait sans cesse appel à ces ressources vives du cœur et de l'esprit qui ne se confondent avec aucun dogme, qui n'ont d'autre loi que celle du courage et de la loyauté. Là est sa seule fonction originale (et elle se combine diversement avec les autres, selon les besoins du moment). Il faut maintenir ouvertes les portes intérieures de l'homme : le public a des ignorances et des accoutumances également injustifiées, les artistes sont pris de tics absurdes, pour suivre ou pour fuir ce qu'ils croient être la mode. Le critique a pour raison d'être, de combattre tous les alourdissements, toutes les paralysies, tous les mauvais réflexes (1). S'adressant au public, il excite sans fin le sentiment de la singularité et de l'enchantement de l'art; à l'artiste il rappelle, en scrutant le sens de l'acte créateur, le devoir qui s'y attache, et il doit chaque fois se rappeler à lui-même l'humilité d'une tâche qui est celle d'un bon sergent de bataille, sacrifiant plus ou moins volontairement toute autre création durable à une œuvre de police intérieure qui ne connaît pas le repos.

André Chastel.

(1) Il est possible que cette conception de la critique conduise à exiger une certaine moralité dans la création artistique ; c'est ce que montre, à propos de la crise de la littérature, *Roger Caillois* dans son récent essai « Babel » quand il écrit : « Il est dans la géographie de chaque être comme une capitale, où il réside ordinairement, où il se trouve au cœur de lui-même et où il prend ses décisions les plus graves. La psychologie qui s'en occupe est seule inépuisable et forte. » On songe combien il est satisfaisant de retrouver ce nœud humain à l'endroit même où l'artiste opère dans le monde des formes.

DU COTÉ DE CHEZ PROUST

C'est en marge de la représentation de Du côté de chez Proust, *donnée au Théâtre de la Michodière par Yvonne Printemps et Pierre Fresnay qu'il faut lire le texte suivant qui pose un décor et décrit des personnages. Il nous a paru pouvoir divertir nos lecteurs, et, image d'une saison de Paris, illustrer cette revue.*

Le petit salon de la garçonnière du Marquis Robert de Saint-Loup, dans une rue du quartier de l'Étoile, à Paris, vers l'an 1905. C'est un intérieur proustien, où tout est Guermantes : les meubles, les tableaux, les bibelots, sont les mêmes qui peuplent les paysages familiers du côté de Guermantes, et jouent dans la vie mondaine le même rôle que les personnages de Marcel Proust : le rôle à la fois de témoins et de protagonistes de cette décadence de la société parisienne au début du siècle, dont les causes sont à rechercher non dans la corruption des mœurs, mais dans la fatalité des lois de l'évolution sociale, étudiées par le marxisme. (Dans l'œuvre littéraire de Marcel Proust qui, plus encore qu'une chronique, est une satire de la société parisienne et européenne, Rachel Quand du Seigneur représente la conscience de cette fatalité des lois de l'évolution sociale, ainsi que la conscience du rôle révolutionnaire que les « grues » exercent, de même que les « prostituées » de Dostoïewski, dans les vieilles sociétés aristocratiques). La lumière rose et mauve des abat-jour entasse l'ombre dans les creux des fauteuils, dans la ruelle entre le Pleyel noir et le mur tendu de soie jaune, dans les vases de por-

celaine « modern' style » d'où s'élancent languissamment, penchant leur tête au bout de leurs tiges orgueilleuses, des chrysanthèmes et des roses automnales, lasses et charnues, déjà nuancées de ce mauve, de ce bleu tendre, de ce vert doré, que la nature, quelques années plus tard, imitera des pastels et des gouaches de Marie Laurencin. Aux murs sont accrochés des tableaux et des croquis de jeunes peintres encore inconnus, ou de maîtres à la mode : un Arlequin de Picasso, le croquis du portrait du Comte Robert de Montesquiou, par Boldini, le portrait, par Jacques-Émile Blanche, du Marquis Robert de Saint-Loup à cheval, en pinck-coat, des toiles de Lebourg et de Guillaumin, et le célèbre portrait de la Duchesse Oriane de Guermantes par Elstir. Au-dessous de cette toile, entre la fenêtre donnant sur la cour, et le Pleyel, se dresse le mannequin qui a servi à Elstir pour peindre la robe de Mme de Guermantes : le mannequin est habillé de la même robe « rouge écrevisse » de Fortuny, qu'Oriane porte dans le portrait, une de ces robes dont Elstir, parlant à Marcel Proust (*La prisonnière*, tome II, pages 227-228), « des vêtements magnifiques des contemporains de Carpaccio et du Titien, lui avait annoncé la prochaine apparition, renaissant de leurs cendres somptueuses, car tout doit revenir, comme il est écrit aux voûtes de Saint-Marc, et comme le proclament, buvant aux urnes de marbre et de jaspe des chapiteaux byzantins, les oiseaux qui signifient à la fois la mort et la résurrection. Ces robes de Fortuny, fidèlement antiques mais puissamment originales, faisaient apparaître comme un décor, avec une plus grande force d'évocation même qu'un décor, puisque le décor restait à imaginer, la Venise tout encombrée d'Orient où elles auraient été portées, dont elles étaient, mieux qu'une relique dans la châsse de Saint-Marc, évocatrice du soleil et des turbans environnants, la couleur fragmentée, mystérieuse et complémentaire. Tout avait péri de ce temps, mais tout renaissait, évoqué pour les relier entre

elles par la splendeur du paysage et le grouillement de la vie, par le surgissement parcellaire et survivant des étoffes de Dogaresses. » Ce mannequin, somptueusement habillé, évoque, dans la pénombre mauve et rose de la pièce, le spectre charmant de ce « côté de Guermantes », dont on pourrait dire, comme dit Marcel Proust (*Le côté de Guermantes*, tome II, page 71) de certains paysages parisiens, « qu'on ne serait pas plus surpris qu'il fût situé hors de l'univers géographique que si à Versailles, en haut de la terrasse, autour de laquelle les nuages s'accumulent contre le ciel bleu dans le style de Van der Meulen, après s'être ainsi élevé en dehors de la nature, on apprenait que, là où elle recommence, au bout du grand canal, les villages qu'on ne peut distinguer, à l'horizon éblouissant comme la mer, s'appellent Fleurus ou Nimègue. » A la place du visage, ce spectre charmant montre une sorte de long cou de bois, qui est le squelette du mannequin, et qui se termine par une boule, sur laquelle est posé un turban de soie : de telle façon que le mannequin ressemble à ces mannequins à la tête d'œuf, que De Chirico placera quelques années plus tard dans les rues désertes de quelque ville morte de la Renaissance italienne, ou bien à la limite, extrême de l'énorme terrasse du Château d'Este à Ferrare, et qu'il appellera du nom de Muses inquiétantes, ou de portraits métaphysiques. En réalité, ce mannequin n'est que le portrait métaphysique des Guermantes, de cette race noble, cruelle, désintéressée (« malheureusement spirituelle et parisienne », *La Prisonnière*, tome I, page 45), dans laquelle se dessine, comme la courbe des eaux tombantes dans quelque dessin de machine hydraulique par Léonard de Vinci, la courbe de la décadence de toute une société.

Les vases de porcelaine luisant dans la pénombre sont de ces vases de Sèvres — dont Edmond de Goncourt avait annoncé la venue sur la terre bien des années auparavant — que des femmes nues, ou enveloppées dans des voiles flot-

tants ou humides, enlacent de leurs longs bras minces de préraffaélites. Des fauteuils, recouverts de housses de soie noire, ou bleue, ou rose, sont épars çà et là dans la pièce : fauteuils aux pieds de lion, aux mollets de femme, ancêtres des fauteuils surréalistes de 1933. Une grande bergère se dresse, morne et solitaire, au milieu du salon, ressemblant au fauteuil du dernier des Villavive dans le roman de Louise de Vilmorin. De petites tables sont rangées dans les coins et auprès des fauteuils, encombrées de bibelots japonais, de statuettes de Bardebienne, de porcelaines dans ce style « alt Wien » qui, des premières opérettes viennoises de Franz Lehar, avaient émigré vers les garçonnières du quartier de l'Étoile et de Passy, et vers le bar du Maxim's, le restaurant Lucas, et la salle Aeolian, ou bien vers le salon de Liane de Pougy, la boutique du bijoutier Fouquet ou le salon de Sarah Bernhardt. Un grand canapé de tapisserie de Beauvais, placé près du piano, ressemble au « joli Beauvais » du salon de Mme Verdurin. Toute la pièce témoigne de l'aisance, de l'inquiétude, de l'exquis mauvais goût de cette génération proustienne, nourrie de Barrès, Huysmans, Tolstoï, Pierre Loti, Gabrielle d'Annunzio, Jean Lorrain, Nietzsche, que Marcel Proust appelle « littéraire », qui est le mot proustien, emprunté au langage de Rachel Quand du Seigneur, pour le mot « intellectuel ». Cette génération « décadente », aux curiosités de toute nature, à l'engoûment pour le sport, l'auto, la voile, les chevaux, la bicyclette, le golf, les duels, le jeu, mêlait une lassitude encore secrète, dont les mœurs étranges des premiers « uraniens » modernes dénonçaient le caractère de fatalité sociale, pour ne pas encore employer le terme scientifique proposé par le marxisme. Tout, dans cette pièce, pousserait sans doute Mme Verdurin à conseiller M. Swann de caresser les statuettes de porcelaine, les bras des fauteuils, les bronzes des dossiers des chaises, sous le prétexte « qu'on défend aux femmes bien des choses moins voluptueuses ».

ROBERT DE SAINT-LOUP (entre suivi de Rachel Quand du Seigneur et de Marcel Proust, grand, mince, serré dans l'uniforme bleu et garance des sous-officiers de cavalerie, la tête haute et fièrement portée). — *Robert est « ce jeune homme aux yeux pénétrants, et dont la peau est aussi blonde et les cheveux aussi dorés que s'ils avaient absorbé tous les rayons du soleil », que Marcel Proust rencontra la première fois à Balbec, du temps où Robert, dans la proche garnison de Doncières, préparait Saumur, et venait souvent faire visite à Balbec à sa tante Mme de Villeparisis. « Il semblait, dit Marcel Proust— « A l'ombre des jeunes filles en fleurs », tome II, page 177 — que la qualité si particulière de ses cheveux, de ses yeux, de sa peau, de sa tournure, qui l'eussent distingué au milieu d'une foule comme un filon précieux d'opale azurée et lumineuse, engainé dans une matière grossière, devait correspondre à une vie différente de celle des autres hommes. A cause de son « chic », de son impertinence de jeune « lion », à cause de son extraordinaire beauté surtout, certains lui trouvaient même un air efféminé, mais sans le lui reprocher, car on savait combien il était viril et qu'il aimait passionnément les femmes. » (Marcel Proust, à ce moment, n'avait pas encore découvert le secret penchant de Robert pour le vice sacré.) « Toute la charmante éducation, toute l'amabilité de Saint-Loup, devait, au bout de peu de temps, laisser voir un autre être, mais bien différent de celui qu'il soupçonnait. Ce jeune homme qui avait l'air d'un sportsman dédaigneux, n'avait d'estime et de curiosité que pour les choses de l'esprit, surtout pour ces manifestations modernistes de la littérature et de l'art qui semblaient si ridicules à sa tante Mme de Villeparisis : il était imbu d'autre part de ce qu'elle appelait les « déclamations socialistes », rempli du plus profond mépris pour sa caste, et passant des heures à étudier Nietzsche et Proudhon. C'était un de ces « intellectuels » « prompts à l'admiration qui s'enferment dans un livre, soucieux seulement de haute pensée ». Marcel Proust ne manque pas, en dessinant*

le portrait du jeune Robert de Saint-Loup, de le comparer à son père, M. de Marsantes : c'est la jeune génération vouée à la boucherie de 1914, *comparée à la vieille génération qui avait eu vingt ans au «* 18 *Brumaire de Louis Napoléon ». Bien que pour Marcel Proust il ne s'agisse pas de juger Saint-Loup en marxiste, il est certain qu'il a conscience du fait que dans la décadence de la classe « capitaliste » la lutte des classes joue un rôle aussi important, si ce n'est plus important et plus décisif, que la corruption des mœurs. M. de Marsantes, ce « grand seigneur spirituel, qui s'était occupé toute sa vie de chasse et de courses, avait bâillé à Wagner et raffolé d'Offenbach », était bien différent de ce jeune marquis de Saint-Loup, son fils, de ce décadent, de cet esthète, pour qui « le mérite est surtout attaché à certaines formes d'art et de vie ». Pour mieux caractériser la différence des deux générations, les deux premières générations nées du capitalisme au même moment où la lutte des classes, et les problèmes dont le marxisme est la conscience moderne, deviennent les éléments décisifs de l'évolution sociale, Marcel Proust remarque que « Robert de Saint-Loup n'était pas assez intelligent pour comprendre que la valeur intellectuelle n'a rien à voir avec l'adhésion à une certaine formule esthétique, et qu'il avait pour l'intellectualité de M. de Marsantes, son père, un peu le même genre de dédain qu'aurait pu avoir pour Boieldieu ou pour Labiche un fils de Boieldieu ou un fils de Labiche qui eussent été des adeptes de la littérature la plus symbolique et de la musique la plus compliquée ». Pour Robert de Saint-Loup, « être né dans le Faubourg Saint-Germain et avoir vécu à l'époque de la Belle-Hélène, cela fait cataclysme dans une existence ». Aux yeux de la grand'mère de Marcel Proust, Robert n'était qu'un jeune seigneur d'une « race assez neuve », d'une élégance simple sans rien de « gommeux ni de compassé, sans raideur et sans empois ». Un jeune esthète de la même génération qu'André Gide, et qui lisait Proudhon, Nietzsche, Tolstoï, Barrès, d'Annunzio. Il est particulièrement intéressant que la grand'mère de Marcel*

Proust ait remarqué que Robert appartenait à « une race assez neuve ». Robert est, avec Rachel, un des premiers exemplaires de cette « race marxiste » qui, surgissant de toutes les classes sociales, aussi bien de l'aristocratie que du prolétariat, allait envahir l'Europe, lui imposer ses goûts, ses vices, son insolence, son inquiétude, ses espoirs, surtout sa conscience de la « fin du christianisme », et son pressentiment du rôle que l'homosexualité allait jouer dans la désintégration de la société capitaliste. Le trait de caractère que Marcel Proust, en esquissant le portrait de Robert, ne souligne pas, c'est que Robert est un inverti : un inverti qui s'ignore, et peut-être malgré lui — tout comme l'était Marcel Proust. C'est un fait connu que la décadence économique, politique et morale d'une société se révèle surtout par la vie sexuelle. Pour ces jeunes intellectuels, auxquels appartient Robert, le mépris de leur caste se manifeste, comme disait Mme de Villeparisis, par leur goût pour les « déclamations socialistes » et pour les problèmes du marxisme, tels qu'ils apparaissaient au début du siècle, et par l'inversion sexuelle considérée comme une manière d'opposition à leur caste, comme un instrument « révolutionnaire », au sens de contradiction, de défi qu'avait le mot révolution pour les jeunes gens comme Robert. (Le mot « révolution » revient aussi très souvent dans l'œuvre de Marcel Proust, soit pour désigner la haine bourgeoise d'Albertine pour les gens du monde, ce mot étant précisément pris dans le sens « d'esprit de révolution », c'est-à-dire « d'amour malheureux de la noblesse », qui est un esprit purement bourgeois, soit pour désigner le sens social que Rachel donne ouvertement à son mépris, à sa haine du grand monde, et à son ambition de conquête sociale. Albertine peut devenir une parvenue comme Odette, Rachel ne pourra jamais être qu'une prolétaire campée dans le grand monde.) L'homosexualité ne serait donc, pour Robert de Saint-Loup et pour toute sa génération, même dans une forme inconsciente, que ce « marxisme homosexuel » dont Marcel Proust est l'Aristophane et le Plutarque. On connaît assez les idées de Proust sur l'homosexualité,

sur son rôle social aussi bien que moral. Ce sont celles qu'il a exprimées dans « Sodome et Gomorrhe » et qu'il a représentées dans l'apparition des hommes-femmes. Ce n'est pas sans dessein, que Proust nous a révélé les lois sociales de l'homosexualité par des épisodes tels que les amours entre le Baron de Charlus et le jeune giletier Jupien, les rapports secrets entre Robert de Saint-Loup et Morel ou le maître d'hôtel Aimé, et l'incident révélateur des coups de poings que Robert échange dans la rue avec un inconnu « assez mal habillé », qui le tente. On ne peut voir là de simples coïncidences : Marcel Proust est un observateur trop attentif et un écrivain trop minutieux, pour ne pas avoir voulu marquer, par ces épisodes, le caractère de compromission, de contamination, pour ainsi dire, de complicité entre l'homosexualité aristocratique et l'homosexualité prolétarienne, et par là le caractère social de l'homosexualité, la place qu'elle occupe dans le cadre général des causes et des effets de la décadence de la bourgeoisie, et les mille manières par lesquelles se réalise la dépossession de la classe bourgeoise par le prolétariat. Le jeune prolétaire inverti n'est plus l'homme du peuple vicieux que nous a peint Zola : il prend déjà conscience de son rôle social. Là c'était le vice purement pathologique, ici c'est déjà le vice social. Proust ne parle-t-il pas, à ce propos, « des moments successifs d'une évolution pathologique ou seulement sociale »? (Sodome et Gomorrhe, *tome I, page* 271). *Les jeunes ouvriers électriciens qu'on entrevoit dans une page de Proust, sont des instruments « révolutionnaires ». Et ce n'est nullement par un pur hasard que Proust a eu la révélation de la décadence de la société capitaliste (pour désigner en langage marxiste, c'est-à-dire en langage moderne, le grand monde, le Faubourg, qui n'est autre que l'élément le plus ancien, le plus traditionnel, de la société capitaliste au début du siècle) par la transformation du type « amant », « homme à femmes », « viveur », espèce sociale héritée du Second Empire et des premières années de la IIIe République, en « homosexuel », dans une « race assez neuve », intellectuelle,*

nietzschéenne, barrésienne, décadente, et entichée de marxisme. Cette « race assez neuve » avait encore, dans la génération de Robert de Saint-Loup, une apparence virile. Robert garde les manières d'un grand seigneur, les manières d'un Marsantes, et demeure, en apparence, fidèle au côté Guermantes. Son insolence, sa désinvolture, sont à la fois viriles et efféminées. Mais Proust ne se laisse pas tromper par les manières de Robert de Saint-Loup : et il nous le fait comprendre par le parallèle qu'il établit entre Robert et Rachel, entre ce jeune seigneur et cette fille du peuple.) Entrez, entrez donc.

RACHEL QUAND DU SEIGNEUR (entre en chantant de sa voix gaie, légèrement rauque). — *C'est une jeune fille, grande, maigre, brune, aux traits accentués : aux yeux intelligents et courageux, à la bouche sensuelle, au visage à la fois insolent et triste. Elle est habillée d'une robe d'après-midi très simple, de bonne coupe (non encore d'une robe de Fortuny, mais seulement de Callot, Doucet ou Paquin), de ce bleu gris dont la mode, probablement apportée à Paris par la Duchesse de Manchester, Mme de Warwick ou Mme Malborough, n'avait pas encore pénétré du côté de Guermantes. Bien que sa façon de s'habiller ne soit plus celle des midinettes de la rue de la Paix, ni des jeunes modèles qui fréquentent les ateliers des artistes pauvres et encore inconnus, Rachel garde les manières empreintes de simplicité native, qu'ont a leur début les jeunes comédiennes arrivées au théâtre par l'apprentissage de la misère. Cette Rachel qui entre en riant et en chantant chez le beau, jeune et riche Marquis de Saint-Loup, n'est pas la « Rachel Quand du Seigneur » que Marcel Proust et Robert sont allés « chercher » dans la banlieue de Paris, et que Proust appelle méchamment, et injustement, « une simple petite grue », se souvenant de l'avoir connue, quelques années auparavant, dans une maison de passe. On remarque constamment chez Proust une maligne complaisance à avilir, à humilier Rachel. Il est jaloux d'elle; il est jaloux de Robert. Il en arrive même à se contredire, pour pouvoir se donner le mauvais plaisir d'abais-*

ser la maîtresse de son ami. Lorsque Robert de Saint-Loup la rencontre à la sortie du théâtre où elle travaille, Rachel n'est plus la petite poule, à un louis, avec un collet en fausse loutre, que Proust se complaît à nous décrire : elle est déjà la petite actrice qui se posera plus tard en rivale de la Berma, la grande comédienne, que Rachel supplantera aussi bien dans le grand monde que sur les scènes de Paris, alors que Mme Verdurin, qui, sous certains aspects, n'est que la réplique bourgeoise de Rachel, aura à son tour remplacé la Princesse de Guermantes, dans l'hôtel de Guermantes. Il nous a semblé opportun de saisir ici l'occasion de rétablir la vérité quant à la nature du caractère de Rachel, non pas à l'aide d'une arbitraire interprétation des faits, ou à l'aide de notre imagination, mais en nous aidant de ce que Proust lui-même nous dit, laisse sous-entendre, ou s'efforce de masquer. Que Proust ait voulu ôter à la rencontre de Rachel et de Robert tout élément sentimental, et lui donner le caractère d'une fatalité intellectuelle et sociale, on ne peut en douter : c'est en effet la rencontre de deux classes et de deux ambitions dans le sein de la même génération, si toutefois l'on peut donner le nom d'ambition à cette force, plus ou moins consciente, qui pousse la grue prolétarienne et le jeune seigneur homosexuel à briser les cadres traditionnels de la société. Même à nos yeux, du reste, cette rencontre ne saurait être une rencontre sentimentale. Ce n'est pas l'amour qui pousse Robert et Rachel l'un vers l'autre, mais plutôt une fatalité, un hasard inévitable, préparé depuis longtemps dans le secret de l'évolution sociale, tout comme la rencontre de M. de Charlus et du giletier Jupien, les deux amants qui font pendant à Rachel et Robert. Et de même qu'un hasard inévitable a fait de Proust le témoin de la rencontre de M. de Charlus et de Jupien, il nous a semblé que c'était rétablir la loi de la fatalité que de faire de Proust le témoin, aussi, de la rencontre de Rachel et de Robert de Saint-Loup. Cette loi est la même loi sociale qui gouverne la décadence de la société capitaliste et les causes profondes de la révolution prolétarienne : Proust

n'a dû la briser, dans l'épisode de la rencontre de Rachel et de Robert, que pour pouvoir prendre, à l'égard des deux amants, cette attitude de réprobation et de mépris, qu'il n'aurait pu prendre s'il avait été le témoin, et par là le complice, de leur rencontre et de leurs amours. Nous avons pensé aussi, en faisant de Proust le témoin de la rencontre de Rachel et de Robert de Saint-Loup, montrer que ce qui domine toute l'œuvre littéraire proustienne et lui donne son caractère de satire sociale, ou, comme on dirait aujourd'hui, d'œuvre révolutionnaire, c'est la fatalité des lois de l'évolution sociale. On comprendra donc pourquoi nous avons placé la rencontre de Rachel et de Robert non pas à la sortie des artistes du théâtre où Rachel travaille, mais dans l'appartement de Robert : ce qui non seulement nous permet de corriger les contradictions de Proust quant à Rachel, mais nous donne la possibilité de montrer au public pour quelles raisons les rapports des hommes et des femmes entre eux, dans toute l'œuvre proustienne, sont par principe, constamment, et avec une monotonie décevante et déprimante, on ne peut plus grossiers et malpropres. La raison principale en est que l'esprit de la société capitaliste au début du siècle n'est plus dominé par l'amour, mais par quelque chose de plus profond, de plus secret, de plus objectif, et que les rapports humains et sociaux, réduits à la pure sexualité (toujours l'approche d'une révolution sociale s'annonce, dans les couches supérieures de la société, par l'asservissement des rapports humains et sociaux non seulement entre hommes et femmes, mais entre sexes égaux, à la pure sexualité) n'y apparaissent que comme une conséquence de la lutte des classes qui ébranle les couches inférieures de la société, et fait trembler le sommet de l'Olympe. Rachel, de tous les personnages de Proust, est le seul en qui prend conscience la fatalité de la révolution sociale, et se révèle avec plus de spontanéité le trouble apporté dans les rapports sociaux par l'intime et secrète pression des masses. L'atmosphère où baignent, grâce à Rachel, tous les personnages proustiens, est l'atmosphère même du marxisme : et

de même que l'on sent couler dans les veines, à fleur de peau, des personnages de Saint-Simon, les idées qui seront celles de la révolution de 1789, et dont ils n'ont pas encore pris conscience, de même on sent se lever dans les personnages de Proust ce désarroi, cette inquiétude, ce déséquilibre, que les nouveaux problèmes révélés par le marxisme apporteront dans la vie sociale de l'Europe. Cette satire de la société française et européenne, qu'est l'œuvre de Marcel Proust, prend, grâce à Rachel, son véritable caractère d'œuvre sociale : la révolution prolétarienne apparaît en elle sous son vrai visage, qui est celui d'une fille du peuple, de la petite poule à vingt francs marchant, comme la Dulle Grete de Breughel, à travers la foule des monstres dorés du grand monde, vers l'Olympe vert et bleu du « côté de Guermantes ». D'après l'aveu même de Proust, Rachel est « socialiste ». Elle est une « littéraire », dit Robert de Saint-Loup. Assise entre Proust et Robert, au restaurant, Rachel ne s'interrompt pas de parler livres, art nouveau, tolstoïsme. Elle pleure en pensant à Dreyfus, au pauvre martyr « qu'ils feront mourir là-bas ». Elle engage avec Proust une conversation littéraire, à laquelle Robert aussi se mêle. Elle connaît très bien les œuvres que Proust admire, et est à peu près d'accord avec lui dans ses jugements. Elle plaisante finement de mille choses, et serait vraiment agréable si elle n'affectait pas d'une façon agaçante le jargon des cénacles et des ateliers, qu'elle étend d'ailleurs à tout, ayant pris l'habitude de dire d'un tableau, s'il est impressionniste, ou d'un opéra, s'il est wagnerien, « ah! c'est bien ! ». Ce même Proust qui quelques pages avant traitait Rachel de « simple petite grue », de poule à un louis, dit maintenant qu'elle parle des artistes les plus connus sur un ton d'ironie et de supériorité, qui irrite Proust parce qu'il croit, faisant erreur en cela, que c'est elle qui leur est inférieure. Et il ajoute qu'il y a dans le grand talent non reconnu encore, comme est le sien, si sûr qu'il puisse être de lui-même, une certaine humilité, et que nous proportionnons les égards que nous exigeons, non à nos dons cachés, mais à

notre situation acquise. Jamais Rachel n'oublie, ni renie, son origine prolétarienne. Elle est en cela profondément différente des « grues » du Second Empire et de la III^e République. Elle ne pose jamais à la bourgeoise, mais garde fidèlement la conscience d'être une fille du peuple, une prolétarienne. Elle n'est jamais, à aucun moment, et ne pourrait pas être, une parvenue : c'est une barbare, une conquérante dans un pays ennemi. C'est la première grue prolétarienne qui, dans la littérature française, apparaît comme telle dans le grand monde. La première aussi, qui soit la sœur des prostituées de Dostoïewski. Lorsque Marcel Proust accompagne Robert de Saint-Loup au pavillon que Rachel habite dans la banlieue parisienne, il voit çà et là dans les prés, les jardins, les potagers, tout le long de la route, au cœur d'un paysage qui déjà ressemble plus aux paysages de banlieue d'Utrillo qu'à ceux de Baudelaire, apparaître des poiriers en fleurs. « Gardiens des souvenirs de l'âge d'or, garants de la promesse que la réalité n'est pas ce qu'on croit, que la splendeur de la poésie, que l'éclat merveilleux de l'innocence peuvent y resplendir et pourront être la récompense que nous nous efforcerons de mériter, les grandes créatures blanches merveilleusement penchées au-dessus de l'ombre propice à la sieste, à la pêche, à la lecture, n'est-ce pas plutôt des anges? » Rachel, au début de sa liaison avec Robert de Saint-Loup, est comme ces poiriers en fleurs, comme ces créatures blanches, comme ces anges. Quelques pages plus loin, Proust ajoutera qu'il avait compris, ce matin, devant ces poiriers en fleurs, l'illusion sur laquelle reposait le sentiment de Robert pour Rachel Quand du Seigneur.

Lorsque Rachel entre en chantant chez Robert de Saint-Loup, elle n'est pas encore, aux yeux de Proust, le poirier en fleur. Elle le deviendra quelques mois plus tard, et rien que l'espace d'un matin. Mais il se rend déjà compte du véritable caractère de la rencontre de Rachel et de Robert.

CURZIO MALAPARTE

Imprimerie CHANTENAY, PARIS-6e — Novembre 1948
Dépôt légal : 4e trim. 1948.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.I. PÉRIODIQUES

A NOS LECTEURS

La Table Ronde doit, comme l'ont déjà fait les autres revues, adapter ses prix de vente aux nouveaux prix de revient qui résultent des mesures gouvernementales du mois d'octobre.

A dater de janvier prochain, notre prix de vente au numéro sera donc porté de 100 francs à 125 francs, notre prix d'abonnement annuel de 1.100 francs à 1.350 francs (6 mois : 700 francs) et pour l'étranger de 1.340 à 1.500 francs.

Toutefois, comme nous l'avons annoncé dans notre numéro précédent, nous désirons favoriser le plus possible nos abonnés actuels et ceux de nos lecteurs qui voudraient bien nous apporter leur abonnement dans les semaines prochaines.

Nous accepterons donc jusqu'à la publication de notre numéro de janvier tous les abonnements ou réabonnements qui nous seront adressés, aux anciens prix de 1.100 francs pour un an et 550 francs pour six mois.

Que nos lecteurs profitent de ces conditions exceptionnelles. Qu'ils s'abonnent, qu'ils se réabonnent sans retard. Qu'ils offrent à leurs amis, pour la nouvelle année, des abonnements à *La Table Ronde*.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

Nous pouvons les assurer que *La Table Ronde* de 1949 ne sera pas inférieure, — au contraire — à *La Table Ronde* de 1948. Avec leur aide, nous achèverons de faire de *La Table Ronde* ce qu'elle est en train de devenir : la plus grande revue littéraire française.

Il nous faut des abonnés. Toujours plus d'abonnés.

N. B. — Une grève des imprimeries nous a empêché d'assurer dès octobre la publication régulière de nos numéros le 1er de chaque mois. Cette publication absolument régulière pourra être assurée à partir du 1er février.

NOS LECTEURS
TROUVERONT A LA FIN
DE CE NUMÉRO
UN BULLETIN D'ABONNEMENT